

EDMOND BERNUS

ATLAS DES STRUCTURES
AGRAIRES AU SUD DU
SAHARA • 10

LES
ILLABAKAN
(Niger)

collection publiée sous le patronage
de la Maison des Sciences de l'Homme



LES ILLABAKAN

(Niger)

Une tribu touarègue sahélienne
et son aire de nomadisation

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME

ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES
AU SUD DU SAHARA

collection publiée avec le concours
de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer
et de l'École Pratique des Hautes Études (VI^e section)

10

PARIS

MOUTON & CO

LA HAYE

MCMLXXIV

EDMOND BERNUS

LES ILLABAKAN
(Niger)

Une tribu touarègue sahélienne
et son aire de nomadisation

O.R.S.T.O.M.

PARIS

1974

NOTE A PROPOS DE LA TRANSCRIPTION DES TERMES TAMASHEQ

La transcription adoptée, très simplifiée, obéit aux quelques règles suivantes :

- u** : ou, comme dans **lourd**
- w** : comme dans l'anglais **water**
- g** : toujours dur, comme dans **gâteau**
- s** : toujours sifflant, même entre deux voyelles
- sh** : comme dans **chat**
- ə** : e muet
- e** : comme le é français (**épaule**)

Et pour les sons qui n'ont pas d'équivalent en français :

- kh** : comme dans l'allemand **achtung**
- gh** : guttural
- q** : occlusive vélaire

N.B. — Le mot « *touareg* », inusité par les intéressés eux-mêmes, a été francisé par l'usage, et suit ici les règles d'accord du français.

Les figures n^{os} 2, 4 et 7 ont accompagné un article du même auteur publié dans la revue **Études rurales** dont la Rédaction a aimablement autorisé leur reproduction dans cet ouvrage.

AVANT-PROPOS

Les données qui ont permis l'élaboration de ce travail ont été recueillies au cours d'un séjour de quatorze mois au Niger en 1967-1968.

Grâce à l'appui de MM. les professeurs PÉLISSIER et SAUTTER, qui ont encouragé ce projet d'une étude monographique intensive, faisant suite à mes précédentes recherches en zone sahélienne, j'ai pu suivre la vie d'un groupe touareg au cours d'un cycle annuel complet, en participant deux années consécutives à la nomadisation de saison des pluies.

Sur place, nos collègues de la Mission ORSTOM, MM. CHAPERON et GAUTHIER m'ont constamment facilité le travail par leur complaisance et leurs compétences. Mes remerciements vont aussi au Centre Nigérien de Recherches en Sciences Humaines et à son Directeur, M. DIOULDE LAYA, pour son aide en matériel et parfois aussi en personnel.

C'est avec l'appui et sur les conseils de M. MOUDDOUR ZAKARA, Ministre des Finances et des Affaires Sahariennes et Nomades que l'étude envisagée s'est portée sur la tribu des Illabakan. Ma présence au sein de ce groupe a été constamment encouragée par les autorités de la sous-préfecture de Tchén Tabaraden et des postes administratifs d'Abalak et d'In Gall, où le secrétaire administratif, M. ALQASUM CHIBBA m'a toujours, et depuis de très longues années, réservé le meilleur accueil. Les personnalités appartenant à la tribu des Illabakan, MM. KHAMED MOUSSA, député, et EKANE CHIMIER, alors responsable du service de l'Animation, aujourd'hui chef du poste d'In Gall, m'ont toujours reçu fraternellement et sont devenus des amis précieux.

En vivant de longs mois dans les campements, j'ai pu mener une recherche heureuse, en tissant des liens d'amitié partagée avec de si nombreuses personnes qu'il est impossible de les citer toutes. Au chef NAJIM, patriarche autoritaire et malicieux, grognon et généreux, aujourd'hui affaibli par l'âge, m'attachent des sentiments quasi filiaux. Ses fils, compagnons de tous les jours, informateurs précieux, ne se lassèrent jamais de mes questions indiscrètes : GHALWATA, l'aîné qui seconde son père dans ses rapports avec l'administration ; KILIKILI, qui allie le charme à l'intelligence, AKHMYADA, facétieux et joyeux, admirable mime des travers des hôtes étrangers. AYLOQ, enfin, vieillard d'un grand savoir et d'une rare intelligence, qui m'a toujours reçu en grand seigneur.

Il me faut encore citer mon interprète et ami ALITNINE AG ARIAS, qui depuis bientôt dix ans m'a accompagné partout en pays touareg, et à qui je suis redevable de mes progrès en tamasheq. Son obstination acharnée à trouver le mot juste, l'étymologie, la transcription correcte, jointe à ses qualités de cœur et à sa disponibilité de tous les instants, en ont fait un collaborateur incomparable.

Ma femme, Suzanne BERNUS, ethnologue, a effectué également plusieurs missions au sein du même groupe. Son optique différente du terrain m'a été précieuse à maintes reprises. Elle a bien voulu se charger de la révision et de la préparation du manuscrit, tâche longue et souvent fastidieuse. Je l'en remercie, ainsi qu'Yveline PONCET et Anne-Marie LETHÈVE, pour leurs conseils et leur aide dans la préparation de la partie cartographique de ce travail.

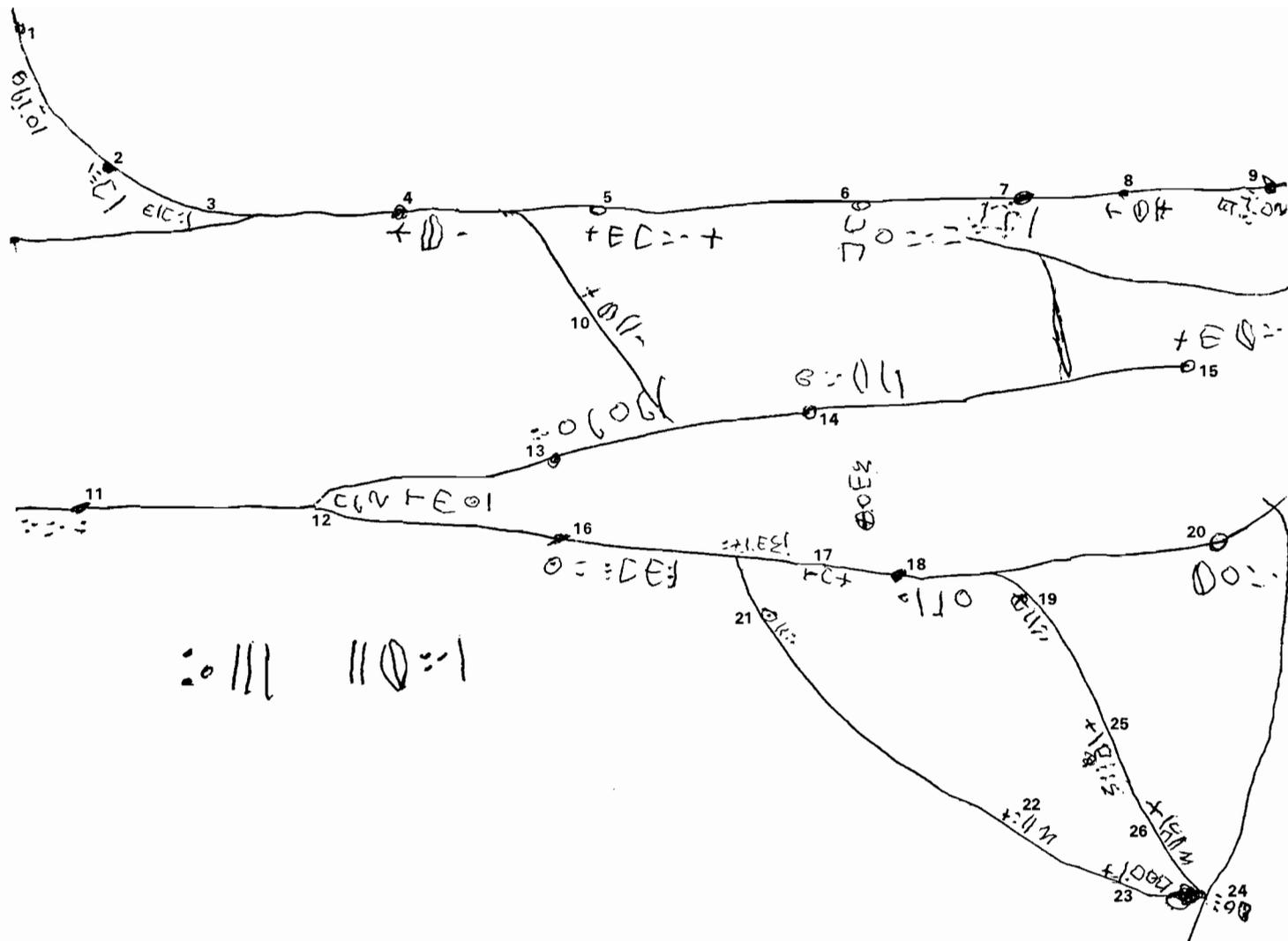


FIG. 1. — Akal n Illabakan [Le pays des Illabakan].

(Reproduction d'une carte dessinée par un informateur allabaka ; la toponymie est en caractères *ifinagh*.)

1. Shin Ziggaren - 2. In Arraman - 3. Aməni Mawan - 4. Ataba - 5. Tadamakkat - 6. Afəraq - 7. In Gagan - 8. In Təbəlalt - 9. İdingiri - 10. Tabəlla - 11. N Kao Kao - 12. Aməzzi in Tudusən - 13. Akarazrazen - 14. Shin Kulenin - 15. Tadəbuk - 16. Isawamadran - 17. In Tamat - 18. In Aggar - 19. Asilik - 20. Ebarik - 21. Asilik - 22. Tan Willi - 23. Tan Gərsəman - 24. Boragh - 25. Tan Ərewi - 26. Tan Afəli.

Les lignes représentent les vallées sèches jalonnées par les points d'eau.

INTRODUCTION

La cartographie d'une région nomade diffère par bien des points de celle d'un terroir villageois dont les limites jouxtent celles d'un autre terroir. Il arrive cependant que des villages, ne possèdent pas de limites nettes, et que leurs territoires soient plus ou moins imbriqués. La création de hameaux de culture dans une région vierge, mais dont les droits sont connus, peut créer également des discontinuités et des imbrications nouvelles. C'est le cas de toutes les communautés qui éclatent et viennent essaimer dans un territoire voisin moins densément occupé. Mais dans tous les cas, on peut se référer à un habitat fixe et à des champs dont l'emprise sur le sol peut être repérée au moins pour un cycle cultural complet.

Cartographier une région nomade, c'est faire appel à d'autres critères qui sont en premier lieu les points d'eau, et en second lieu les pâturages. Il est donc possible d'étudier et de cartographier les déplacements des hommes et des troupeaux en se référant soit à un critère naturel, le point d'eau — mare pérenne, station de pompage ou puits — soit à un critère humain, c'est-à-dire un groupe cohérent, possédant une unité très solide. Les deux bases de travail sont aussi valables. La première permet d'étudier dans le détail tous les groupes humains, souvent d'ethnies différentes (Touaregs, Peuls, Arabes, pour la région qui nous concerne) dans la limite d'un cadre géographique précis et très limité ; la seconde oblige à élargir le champ de l'étude, puisqu'il n'existe que très peu de cas où un groupe humain (disons une tribu, c'est-à-dire un ensemble cohérent portant un même nom et se réclamant d'un ancêtre commun) nomadise autour d'un seul point d'eau.

C'est ce second critère qui a été choisi en prenant la tribu des Illabakan comme champ de cette étude.

L'aire de nomadisation des Illabakan, pendant la seule saison sèche, est très vaste, et s'étend sur 150 km d'est en ouest, et sur 80 km du nord au sud.

Il ne s'agit donc pas d'un territoire propre à cette tribu, mais d'une aire où nomadisent de très nombreux autres groupements. En saison des pluies, les nomades et leurs troupeaux sont libérés de la servitude des points d'eau fixes, puisque des mares temporaires se forment dans les principaux bas-fonds. L'aire de nomadisation s'étend alors vers le nord, et un mouvement général s'amorce en direction des plaines d'In Gall. Dès lors, l'aire de saison sèche est abandonnée, mais selon des processus différents d'une tribu à l'autre. Pour les uns, il s'agit d'une nomadisation globale, avec abandon total de la région de saison sèche ; pour d'autres, il faudrait parler plutôt d'une transhumance : seuls les troupeaux et une partie du groupe s'en vont, et le gros des campements se contente de petits mouvements au nord de la résidence de saison sèche. Les pluies consacrent donc un mouvement général convergent, et un rassemblement des troupeaux dans les plaines septentrionales. On assiste alors à des concentrations de tribus d'origine variée, éparpillées, puisque le point d'eau n'est plus le lieu de regroupement obligatoire, dans une région assez restreinte.

Étudier une tribu pendant un cycle annuel, c'est donc suivre avec une précision extrême

tous les déplacements des hommes et des animaux pendant la saison sèche. C'est également suivre la progression vers le nord à la saison des pluies, à une échelle légèrement différente, car il s'agit alors de déplacements dans une direction donnée, dans un but défini, et non de micro-mouvements autour d'un point d'eau.

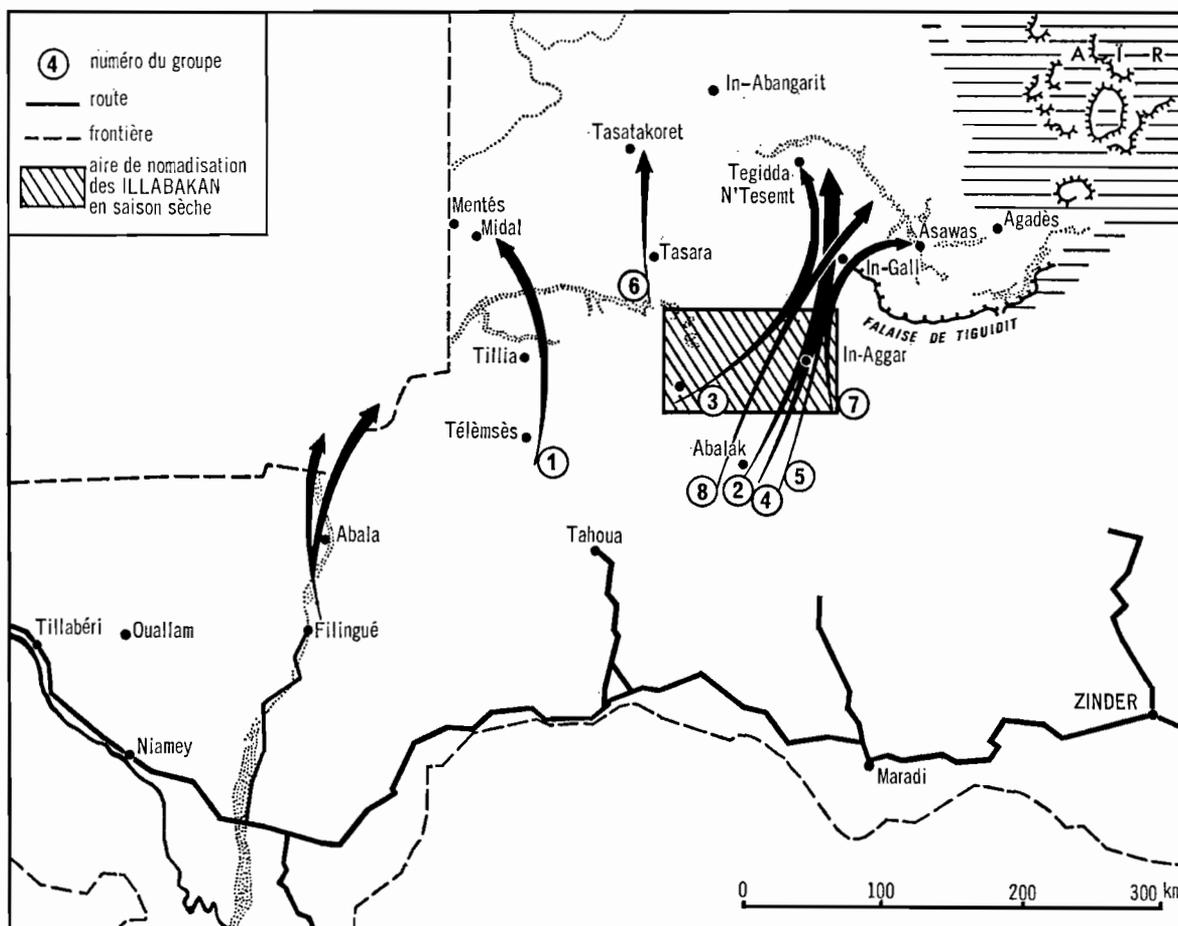


FIG. 2. — Situation des Illabakan au Niger et nomadisation de saison des pluies des différents groupes touaregs.

Il est impossible de ne pas tenir compte également des mouvements des autres tribus, mais cette fois, avec moins de détails. Car, en définitive, l'aire de nomadisation des Illabakan englobe tous les groupes du N.E. de la circonscription de Tchén Tabaraden : c'est dire la difficulté de l'entreprise. Les mouvements des campements Illabakan éloignés ne nous ont souvent été relatés qu'avec retard. L'emplacement de tentes et d'animaux qui se trouvent à plus de 150 km du lieu où se trouve l'enquêteur ne sont connus que par recoupements, grâce à la mobilité des voyageurs et à la complaisance d'informateurs que l'on a accoutumés à rendre compte de toutes les nouvelles qui leur parviennent.

Pour tenter de suivre chaque tente, il a fallu dresser une liste complète de tous les Illabakan, en les regroupant selon un critère géographique ; le point d'eau auprès duquel ils ont coutume de s'abreuver.

Il a fallu ensuite essayer de situer les principaux lieux-dits. La carte à 1/200.000 d'In Gall comporte de nombreuses erreurs, dans une toponymie déjà pauvre : erreurs de noms ou erreurs de situations. Or, on sait qu'en zone nomade, tout emplacement, même le moins caractéristique,

possède un nom. Il fallait donc tenter de repérer sur la carte le plus précisément possible les déplacements à partir des lieux-dits les plus connus : puits, mares, rochers, vallée, etc.

Au total, cartographier une tribu comme celle des Illabakan, c'est suivre des nomades qui pendant la saison sèche seule sont dispersés sur quatre cartes à 1/200 000 (Abalak, Tchîn Tabaraden, Tassara et In Gall) et qui à la saison des pluies débordent sur deux autres (Tegidda N'Tessoum et Agadès). C'est dire les difficultés spécifiques du milieu nomade : une tribu est presque toujours dispersée sur de nombreux points d'eau qu'elle partage avec d'autres. Mais étudier « le groupe humain », de petite taille, vivant concentré autour d'un même lieu, c'était rechercher l'exception, et ne pas étudier le fait nomade dans sa spécificité. C'est pourquoi l'étude d'une tribu telle que celle des Illabakan, qui forme un groupe très cohérent, comme nous le verrons plus loin, et dont l'aire de nomadisation est aussi vaste, semble être un exemple très typique des nomades de la zone sahélienne.

I. — LE MILIEU PHYSIQUE

Le nomadisme est un phénomène lié avant tout au régime des pluies et à son irrégularité. Cet axiome nous oblige à commencer l'étude du milieu physique par celle des conditions climatiques qui, dans cette zone, priment celles du sous-sol et de la végétation.

1. — LES CONDITIONS CLIMATIQUES

A. — LES DONNÉES GÉNÉRALES

L'eau, condition de la vie sahélienne, est tributaire du régime des pluies et de ses aléas. C'est la pluie qui alimente les mares et les puisards, c'est elle qui régénère les pâturages.

La région des Illabakan est située dans la zone Nord-sahélienne, en gros entre les isohyètes 150 et 250 mm. Malheureusement, les informations que nous possédons ne concernent que des postes relativement éloignés, Tahoua au sud, In Gall et Agadès au nord. De plus, les chiffres d'In Gall sont aussi récents (depuis 1954) qu'incomplets.

En fait, ce climat sahélien s'accuse du sud vers le nord, avec une diminution de la pluviométrie qui s'accompagne d'une irrégularité grandissante des précipitations : elle est une des causes principales du genre de vie nomade.

Cette irrégularité est double. Elle se manifeste dans le *temps* tout d'abord. La moyenne générale des pluies ne donne qu'une idée très relative du régime pluviométrique, en raison des variations considérables qui se produisent d'une année à l'autre : à Agadès, la moyenne sur plus de trente ans est de 164,4 mm. Mais en 1948, il n'est tombé que 54,8 mm, contre 288,2 en 1958. A Tahoua, plus au sud, où la moyenne sur plus de trente ans également est de 385,2 mm, il est tombé 208,6 mm en 1942, contre 611,1 mm en 1936 et 582 mm en 1961. C'est dire que les pâturages composés essentiellement de plantes annuelles varient d'une année à l'autre, puisqu'ils sont directement tributaires de l'eau tombée au cours de la précédente saison des pluies. La durée des mares, la pérennité des puisards dépendent aussi du stock d'eau accumulé pendant cette courte saison. Il faut ajouter que ce régime pluviométrique instable s'accompagne cependant de cycles de 10 à 15 ans, faisant succéder des séries pluvieuses à des séries sèches.

A cette irrégularité dans le temps s'ajoute une irrégularité dans l'*espace*. Les pluies tombent presque exclusivement sous forme de tornades, parfois très localisées. Une pluie violente peut apporter une contribution importante au total de l'année, et faire défaut dans une région toute proche. Ainsi, fin mars 1968, cinq violentes tornades s'abattirent en quelques jours dans les environs de Tamaya (à l'est de l'arrondissement de Tchinn Tabaraden), remplissant toutes les mares et fai-

sant surgir de verts pâturages plus de deux mois avant la période normale. Une limite nette séparait cette région du reste du pays, sec et jaune comme il est de coutume en fin de saison sèche. Pendant un mois, les troupeaux affluèrent vers ces lieux privilégiés.

La violence des pluies a une seconde conséquence : les pluies précoces, qui ne sont pas suivies par d'autres, ne jouent guère de rôle dans la reconstitution des pâturages, dans la mesure où elles n'assurent pas aux plantes leurs besoins en eau jusqu'à maturité. En fait, les « pluies utiles » sont celles qui se succèdent assez régulièrement pour permettre au tapis végétal de continuer à pousser, et aux mares de se maintenir pleines. En effet, un arrêt des pluies de dix ou quinze jours provoque l'épiaison et la floraison après arrêt définitif de la croissance. Une reprise ultérieure des pluies, quelle que soit leur importance, est sans influence sur le volume total de la production végétale. Les « pluies utiles » peuvent être définies comme les premières pluies qui permettent une rétention en eau du sol suffisante pour rendre possible le développement des plantes sans hiatus jusqu'à maturité. Beaucoup d'auteurs ont cherché à cerner cette notion, variable selon les zones concernées et une définition relativement simple a été établie par le géographe J. GALLAIS¹, « Une chute supérieure à 3 mm, suivie d'une pluie semblable dans un délai maximum d'une semaine. »

Avec une telle définition, on s'aperçoit que la saison des pluies utiles est relativement brève. Dans une même zone, cette période peut se décaler d'une année à l'autre, mais on considère que dans la zone sahélienne à vocation pastorale, elle se situe en général du 15 juillet au 31 août, parfois jusqu'au 15 septembre, c'est-à-dire que souvent, en raison d'une mauvaise répartition dans le temps ou dans l'espace, les pluies ne sont pas également utiles dans leur totalité. Mieux, un bilan annuel un peu faible, mais mieux réparti, peut donner une meilleure année aux pasteurs et à leurs troupeaux qu'un bilan pluviométrique supérieur, mais obtenu en quelques tornades.

Les températures varient au cours de l'année, et jouent un rôle non négligeable dans l'évaporation des eaux de surface. En 1960, à Agadès, le minimum absolu était de 4,3 °C en décembre, 4,2 °C en janvier, pour un maximum absolu de 44,2 °C en juin. A Tahoua, en 1960 également, on notait 9,9 °C en décembre, et 8,9 °C en janvier, pour 43,2 °C en juin. La moyenne calculée sur dix ans à Agadez est la plus faible en janvier avec 20,1 °C et la plus forte en mai et juin avec 33 °C. A Tahoua, la plus faible moyenne des températures (calculée sur dix ans) est en janvier avec 23,7 °C et la plus forte en mai avec 33,4 °C. Les températures élevées donnent aux saisons intermédiaires leurs particularités, dans les périodes qui précèdent et suivent celles des pluies : saisons pénibles pour l'homme, où la chaleur intervient dans un air humide.

Les Touaregs divisent l'année en quatre saisons, qui tiennent compte de toutes ces nuances :

Akasa, saison des pluies, de fin juin à mi-septembre. Les précipitations font baisser les températures.

Gharat, saison intermédiaire qui suit celle des pluies, de mi-septembre à fin novembre. L'air est encore humide, et les températures remontent après l'apaisement des pluies.

Tagrest, saison froide, de décembre à fin février, avec vent desséchant du nord-est.

Wellan, saison chaude, de mars à fin mai. Très fortes températures avec les premières menaces orageuses.

Au total, la vie des nomades est liée doublement au climat et au régime des pluies :

— d'abord, le grand mouvement annuel vers le nord, pour ce qu'on appelle la « cure salée », est lié à la remontée du Front Inter-Tropical. La régularité et l'ampleur de ce mouvement sont attachés à l'ampleur et à la régularité de celui du F.I.T., et du régime de l'alizé porteur de pluies qu'il installe ;

— en second lieu, le petit nomadisme de saison sèche dépend des mares et des pâturages donnés une fois pour toutes à la précédente saison. De pluies précoces et localisées peut résulter une redistribution des mares et des pâturages, au cours de certaines années exceptionnelles.

1. J. GALLAIS, *Le delta intérieur du Niger*, Mémoire IFAN, n° 79, Dakar, 1967, t. I, p. 220.

C'est pourquoi, ayant étudié le nomadisme des Illabakan au cours du cycle 1967-1968, il faut examiner les conditions climatiques particulières qui ont pu influencer sur le comportement des nomades au cours de cette saison.

B. — LES PLUIES EN 1967-1968

I. ANNÉE 1967

Elle fut très favorable dans son ensemble. On enregistra 497,9 mm à Tahoua (moyenne de 585,2 mm), 155,3 mm à Agadez (moyenne 164,4 mm) et 210,7 mm à In Gall. Si l'on examine de plus près les précipitations, on s'aperçoit que, tant à Tahoua qu'à In Gall et Agadez, elles furent très bien réparties, et qu'il n'y eut guère d'interruptions. Les pluies furent relativement groupées. Si l'on considère les « pluies utiles », celles tombées entre le 15 juillet et le 15 septembre, elles furent :

à Tahoua de 341,3 mm (sur un total de 497,9),
à In Gall, de 171,5 mm (sur un total de 210,7),
à Agadez, de 148,5 mm (sur un total de 155,3).

Le nombre de jours de pluies prouve l'étalement des précipitations. On sait que l'unité la plus précise est l'averse, mais les relevés ne donnent que le « jour de pluie », qui doit donc être assimilé à l'averse, faute de mieux.

A Tahoua, en 1967, on a compté 48 jours de pluie (sur une moyenne de 39,9), 22 à In Gall et 27 à Agadez, la moyenne étant de 23,6. Les jours de pluie dépassent donc largement la normale.

De plus, si l'on considère la seule période des « pluies utiles », du 15 juillet au 15 septembre, on obtient 21 jours à Tahoua, 18 à In Gall et 23 à Agadez.

| Stations | Nombre de jours de pluie en 1967 | | |
|----------|----------------------------------|------------|------------------|
| | du 15/7 au 15/8 | Total 1967 | Moyenne annuelle |
| Tahoua | 21 | 48 | 39,9 |
| In Gall | 18 | 22 | |
| Agadez | 23 | 27 | 23,6 |

On voit que le nombre de jours de pluie de la période utile dépasse la moyenne (sur plus de 35 ans) à Agadez, et qu'à In Gall la presque-totalité des jours de pluie se trouve concentrée en cette période. L'année 1967 a donc permis aux mares de se remplir et de rester en eau relativement longtemps. C'est une année de bons pâturages. Nous verrons comment les nomades ont mis à profit ces circonstances fastes.

II. ANNÉE 1968

Tout à fait différente fut l'année 1968. A première vue cependant, elle ne diffère guère de 1967 : les précipitations totalisèrent plus de mm que l'année précédente à Agadez et à In Gall, et plus que la moyenne générale obtenue sur plus de trente ans à Tahoua et Agadez :

| Stations | Total 1968 | Total 1967 | Moyenne |
|----------|------------|------------|---------|
| Tahoua | 407,1 | 497,9 | 385,2 |
| In Gall | 263,7 | 210,7 | |
| Agadez | 165,1 | 155,3 | 164,4 |

Mais contrairement à l'année précédente, les pluies furent beaucoup moins groupées, et les « pluies utiles » réduites d'autant. Du 15 juillet au 15 septembre 1968, il est tombé :

à Tahoua, 178,6 mm, sur un total de 407,1,
à In Gall, 133,6 mm, sur un total de 263,7,
à Agadez, 87,5 mm sur un total de 165,1.

Le nombre de jours de pluie est supérieur dans les trois postes à ceux de 1967, comme à ceux de la moyenne établie à Tahoua et Agadez. Mais le chiffre brut cache la réalité ; l'étalement des pluies et surtout leur précocité ont nui à leur efficacité, et les pâturages n'ont pu se reconstituer et former une riche réserve en fourrage comme l'année précédente. Si on compare le nombre de jours de pluies de la période utile, l'impression se rapproche davantage de la réalité :

| Stations | Nombre total de jours de pluie | | Nombre de jours de pluie utiles | | Moyenne Nombre total de jours de pluie |
|----------|--------------------------------|------|---------------------------------|------|--|
| | 1967 | 1968 | 1967 | 1968 | |
| Tahoua | 48 | 49 | 21 | 25 | 39,9 |
| In Gall | 22 | 32 | 18 | 15 | |
| Agadez | 27 | 31 | 23 | 15 | 23,6 |

Mais c'est en examinant de plus près encore les relevés pluviométriques de 1968, c'est-à-dire en regardant les relevés quotidiens, que l'on peut comprendre pourquoi 1968, fut une mauvaise année. A Tahoua et Agadez, les pluies très précoces d'avril (51,7 mm à Tahoua, 50,2 à Agadez), c'est-à-dire presque le tiers du total, furent suivies d'un mois de mai très sec : il n'y eut pas la moindre précipitation avant le 20 mai à Tahoua, ce qui eut pour effet de ruiner tous les semis déjà pratiqués ; à Agadez, on n'enregistra que 0,5 mm pour la totalité de mai, et 2,6 mm entre le 1^{er} mai et le 15 juin. La situation est un peu plus favorable à In Gall, où des pluies abondantes tombèrent à partir du 20 mai, mais la sécheresse fut grande en juin, avec seulement cinq jours de pluie donnant 14,4 mm.

Enfin ces pluies précoces furent également très localisées. C'est pourquoi les chiffres, qui ne concernent que trois stations très éloignées les unes des autres, ne peuvent rendre compte de la situation de l'ensemble de la région. Fin mars, la région de Tamaya fut particulièrement arrosée, alors qu'Abalak, situé à 50 km au sud-ouest, et In Aggar, à 40 km au nord-ouest, ne recevaient rien. A une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Tamaya, on passait sans transition d'un paysage desséché aux pailles rabougries à une oasis de verdure aux mares débordantes comme aux plus beaux jours du mois d'août. Ces précipitations firent surgir çà et là une végétation hâtive qui monta rapidement en graines dès le mois de mai qui fut très sec, sans avoir atteint sa taille normale. L'épiaison trop précoce compromit le stock de fourrage qui ne put se développer normalement au mois d'août. Les pâturages de 1968 furent donc bien souvent de mauvaise qualité, parce que poussés trop vite, et ayant perdu le bénéfice des pluies normales de juillet et d'août.

Avec une pluviométrie totale très comparable, 1967 avait été une bonne année, alors que 1968 fut vraiment catastrophique. Voici un exemple typique de ce climat sahélien, aux pluies irrégulières, dont la répartition au cours du cycle annuel prime la quantité d'eau brute donnée : c'est pendant les quelques mois de la saison des pluies que se joue toute la longue saison sèche suivante, et que le stock de fourrage nécessaire à la survie des animaux et des hommes se constitue jusqu'aux pluies du prochain hivernage.

2. — LES RÉGIONS NATURELLES

La région habitée par les Illabakan est située dans le « Bassin des Iullemmeden », vaste ensellement sédimentaire qui s'appuie aux quatre coins sur le socle : Adrar des Ifoghas et Aïr au nord, pays Gurma et nord Nigeria au sud. Ces formations marines et continentales dessinent

des auréoles concentriques terminées par des « côtes », dont le regard est généralement tourné vers le nord-est. En dépit de ces côtes, d'ailleurs souvent morcelées en buttes, c'est un pays très plat, aux pentes insensibles, à la monotonie infinie. L'Ader Duchi, bastion méridional, reste extérieur au domaine qui nous occupe. Dans cet immense bassin, la majorité des Illabakan occupe la région tabulaire formée par les grès du Tegama (Continental Intercalaire), mais une petite partie d'entre eux vit, à l'ouest, dans l'auréole du crétacé moyen, recouverte par des dunes très anciennement fixées. En été, les Illabakan, dans leur montée vers le nord, franchissent la côte de grès qui domine les plaines de l'Eghazer Wan Agadez, et s'y établissent pour un mois environ. Cette large dépression, formée dans les argiles du Continental Intercalaire, est une dépression périphérique classique, encerclant l'Air au sud et au sud-ouest. Au total, trois régions peuvent s'individualiser, avec des paysages très différenciés.

A. — LA TADARAST

La *tadarast*, ou plateau de grès du Tegama est une région très plate, recoupée par quelques grandes vallées fossiles, où se concentrent les mares en hivernage et les puits creusés sur leurs bords.

I. LE PLATEAU

Ce plateau est appelé tadarast en raison de l'arbre le plus répandu, et qui par endroits forme des peuplements presque exclusifs, l'*adaras* (*Commiphora africana*) (*idersan* au pluriel). Le plateau s'appelle également *afalla*, « le haut », par opposition aux vallées qui le recourent. C'est un plateau d'une monotonie telle qu'il est difficile d'y trouver des repères. Pour circuler, on ne rencontre guère d'obstacles : les arbres sont espacés (le plus commun, l'*adaras*, ne porte même pas d'épines), le sable est peu abondant, et les ressauts rocheux localisés sont toujours faciles à contourner. La vue est cependant limitée par cette végétation, monotone mais toujours présente, qui borne l'horizon au point de former un labyrinthe où très vite on perd tout sens de l'orientation.

Le plateau est recouvert d'une mince pellicule de sable, qui çà et là s'amoncelle en de petites dunes fixées en forme de croissant, abritant en leur milieu de petites mares d'hivernage de brève durée, où se concentrent les argiles. Le grès apparaît à nu aux abords des vallées, et forme de petites collines, ou des buttes aux flancs lisses, qui dominent et coupent les lignes horizontales du paysage. En certains points, un banc de grès s'élève pour se terminer par un abrupt encombré par d'énormes éboulis. Ces crêtes et ces collines sont liées à des zones de fractures. Plus on s'avance vers le nord-est, plus les affleurements de grès sont nombreux : ils se manifestent sous forme de plaques horizontales, de dômes, et donnent naissance à la chaîne de petites montagnes qui bordent les plaines d'In Gall : c'est la côte de grès du Tegama, dont le front forme un arc de cercle orienté vers le nord-est, et qui sera examinée plus en détail avec la région septentrionale. Le grès qui affleure est de couleur sombre, avec une petite pellicule ferrugineuse, qui se débite en plaquettes sur les surfaces horizontales. Sur les abrupts, de gros blocs gréseux adoptent des formes souvent étranges ; au choc, ils donnent des sons métalliques. Sur les pentes et les replats, les troupeaux ou les caravanes ont tracé des sillons par leurs multiples passages. Ces sillons sont soulignés en hivernage par une herbe très fine, d'un vert tendre, et qui blanchit à la fin des pluies pour donner l'impression d'un duvet souple sur ce fond sombre et métallique. Cette herbe, *tezmey* (*Aristida* ss. pp.) frémit au moindre souffle de vent, par petites vagues.

Sur les plateaux de grès « surnagent » des troncs d'arbres silicifiés, comme des épaves échappées d'un grand naufrage. Certains ne sont plus que des fragments, reconnaissables à leur structure ligneuse. D'autres forment encore des troncs entiers, avec nœuds et digitations des branches, parfois apparaissent comme sciés transversalement en plusieurs tronçons, l'ensemble restant toutefois parfaitement reconnaissable et bout à bout.

L'adaras, qui peuple la tadarast est un arbre au tronc épais, dont les petites feuilles n'apparaissent que de juin à fin septembre. Le reste de l'année, son tronc luisant réverbère les rayons du soleil sans apporter le moindre ombrage, ce qui donne à ces plateaux un caractère désolé et peu accueillant. Son bois épais mais tendre se délite assez vite par petites écailles sèches et polies comme des fragments d'ossements, qui fournissent de bons matériaux pour allumer le feu ; il subit fréquemment les attaques des termites, et l'on rencontre souvent des troncs renversés.

D'autres espèces l'accompagnent : *tadant* (*Boscia senegalensis*) aux feuilles épaisses, mais dont la taille dépasse rarement celle d'un buisson, et qui, comme adaras, ne porte pas d'épines. Tadant se rencontre partout, disséminé parmi les autres arbres, jamais en peuplement exclusifs. Sa taille réduite ne lui permet pas de dispenser une ombre généreuse et d'accorder au voyageur l'abri que lui refuse adaras la plus grande partie de l'année.

On rencontre également, disséminé çà et là sur le plateau *agar* (*Maerua crassifolia*), arbre au tronc tordu, cannelé, aux branches hirsutes. C'est également un arbre sans épines, portant de petites feuilles, souvent abondantes, mais sa réputation d'abriter des génies interdit le repos à son ombre. Enfin *tazzeit* (*Acacia laeta*) pousse assez souvent dans les parties rocheuses. C'est un petit arbre, dont les branches sont hérissées d'épines courbes et accrocheuses comme celles des rosiers.

Sous les arbres, le tapis végétal n'est pas continu. De larges espaces sont entièrement nus¹, d'autres portent des touffes d'herbes qui s'individualisent en petites buttes, telles *afazo* (*Panicum turgidum*) ou *teberemt* (*Cymbopogon schoenanthus*). Certains plateaux non arborés sont le domaine du « cram-cram », appelé *wezzeg* par les Touaregs (*Cenchrus biflorus*), abondant à tel point que certains groupes nomades viennent s'y établir pendant plusieurs mois à la saison sèche pour en récolter les graines qui constitueront pendant toute cette période la base de leur alimentation : tels sont les plateaux à l'ouest du puits d'In Arraman². *Agərof* (*Tribulus terrester*) est partout présent : petite plante rampante, il possède des graines aux épines dures et pointues, qui s'attaquent aux pieds, alors que celles du cram-cram s'accrochent surtout aux vêtements. Ces petites graines, vertes et tendres aux mois de juillet et d'août, noircissent et durcissent rapidement, et se répandent sur le sol le long des tiges rampantes. *Agərof* et « cram-cram » sont dispersés par les troupeaux, qui accrochent les graines à leurs pattes ou à leur pelage, pour les semer sur leur passage. Leurs déjections les restituent également et contribuent à leur propagation. *Agərof* est si répandu que son nom se retrouve en plusieurs points dans la toponymie, sous la forme *Shin-Agərof* « celle de l'Agərof ». *Tezmey* (*Aristida* ss. pp.), déjà évoqué à propos des sols rocheux, est ici également abondant. Sur les plateaux, dans ce tapis herbacé, on trouve aussi diverses espèces de coloquintes, qui donnent un fruit aqueux, utilisé aussi bien par les humains que par les animaux : ce sont de petits melons rampant sur le sol au bout d'une longue tige tire-bouchonnée : *alekəd* (pl. *ilekdan*) (*Citrullus lanatus*), comestible contrairement à *tagellet* (*Citrullus colocynthis*), de même dimension, mais au goût amer, ou encore les petites coloquintes, *imamanan* (*Cucumis prophetarum*), de la taille d'un marron d'Inde.

Sous les arbres, se développe à la saison des pluies une végétation herbacée particulière, qui profite alors de la micro-humidité créée sous les ombrages : *ishen-n-ekar*, « les dents du chiot », (*Achyranthes aspera*), *tabalkaddot* (*Alternanthera nodiflora*), dont les grandes feuilles donnent un tapis vert épais, qui disparaît dès la fin des pluies.

La tadarast, plateau à la végétation espacée, s'oppose aux vallées qui la recoupent et forment de grands axes continus.

II. LES GRANDES VALLÉES SÈCHES

Les grandes vallées sèches sont appelées *ighlalən* (sing. *aghlal*). Elles forment de longs sillons dont le centre est occupé de manière presque ininterrompue par de grands arbres. A la saison

1. Ces plaques nues sont dites *ataras* (pl. *itersan*).
2. Cf. BERNUS (1967 a) et *Cram-cram* (film).

des pluies il se forme tout au long de ces vallées un chapelet de mares, qui sèchent petit à petit, laissant alors place à une argile chaotique, où restent figées les empreintes des animaux. Selon les années, quelques grandes mares résistent jusqu'en février ou mars. Aucune, dans la région des grès du Tegama, ne reste en eau jusqu'à la saison des pluies suivante. Ainsi ces grandes vallées sont-elles marquées par une série de petites « forêts » qui entourent les mares, et qu'on appelle *agoras* (pl. *igurasən*). Elles prennent plus ou moins de développement selon l'enfoncement de la vallée et sont séparées les unes des autres par des zones de peuplement moins denses. Mais lorsque l'on débouche du plateau sur l'une quelconque de ces artères, et pour peu que l'on puisse se placer sur un point légèrement élevé, la vue s'échappe toujours au loin, et suit ces larges ensembles où se concentre le ruban foncé de la végétation, qui s'oppose au jaune pointillé de petits arbres des talus environnants.

De ces artères principales divergent de petites vallées affluentes, appelées *ader* (pl. *idarən*). Ce ne sont le plus souvent que d'étroits sillons de sable, aux parois bien marquées, et ourlés de chaque côté d'un rideau d'arbres. Ces petits affluents coulent après chaque orage, et vont se perdre dans les mares de la grande vallée. C'est pourquoi ils sont tapissés de sable (*izəzel*, pl. *izuzal*) clair, différent de celui des dunes (*egef*), alors que les argiles sont entraînées vers les bas-fonds et tapissent les mares (argile : *talakh*).

Dans ces grandes vallées, les arbres appartiennent à des espèces différentes de celles des plateaux et plus grandes qu'elles, ils prennent dans cette terre argileuse bien arrosée en bordure des mares, une plus belle taille : *tiggart* (*Acacia nilotica*), au tronc très haut et couvert d'une épaisse écorce, rugueuse comme celle du chêne, et dont les branches bardées d'épines longues et effilées évoquent des chevaux de frise ; *tabakat* ou *ajeyn* (*Ziziphus mauritiana*) cherche aussi les bas-fonds inondables. Ses branches portent de petites épines crochues ; *tezaq* (*Salvadora persica*), au tronc souvent incliné, s'étale plutôt qu'il ne s'élève.

Tels sont les principaux arbres associés aux bas-fonds. On trouve aussi *tiboraq* (*Balanites aegyptiaca*), dont les branches mortes deviennent des halliers impénétrables, bardés d'épines ; *tamat* (*Acacia flava*), *agar* (*Maerua crassifolia*) et *afagag* (*Acacia raddiana*), bel arbre dont les frondaisons s'étalent en parasol, *tirza* (*Callotropis procera*) enfin, aux branches droites et fines, portant de gros fruits, et des feuilles épaisses et larges.

La végétation herbacée est très abondante et certains fonds de mares sont recouverts à la fin des pluies d'herbes et de pâturages particulièrement appréciés. On y trouve tous les *ishiban*, terme générique donné à de nombreuses herbes dont on récolte les graines pour les consommer : *asghal* (*Panicum laetum* Kunth) sur le bord inondé des mares, *akasof* (*Echinochloa colona*), un peu en retrait de la zone inondée ; *tegabart* (*Brachiaria lata*) qui peuple les bas-fonds, est une herbe plus haute, à la graine plus grosse que les précédentes ; *tajit* (*Eragrostis* sp.) aux graines rougeâtres, et également un riz sauvage, portant en *tamasheq* le même nom que le riz cultivé, *tafaghat* (*Oriza barthii* Aug. Chev.), et qui est récolté, aux bonnes années en pluies, dans plusieurs vallées. Un lieu-dit, sur la route d'In Gall, Tafaghatin, lui doit même son nom¹.

Donnant de grands ombrages en toutes saisons, ces larges vallées sont des sillons de pâturages et des chapelets de mares dès que les pluies se sont établies. Enfin, elles fixent les seuls points d'eau permanents, stations de pompage, puits cimentés ou puits traditionnels profonds creusés dans le grès. Ces vallées forment donc des axes de vie autour desquels hommes et troupeaux nomadisent.

Elles sont de direction générale NNE-SSW dans la Tadarast, ce qui est une direction conséquente aux pendages. Pour la région qui nous intéresse, les vallées principales qui traversent les plateaux sont, du sud au nord : — celle des stations de pompage de Tamaya et Tofamanir, qui quitte les grès du Tegama en direction d'Abalak et de Tahoua ; — celle d'In Aggar (In Waggeur sur la carte IGN) et de ses affluents (en particulier celui de Shin Kulenin au nord), qui se dirige vers les stations de pompage de Nkaokao, Shin Salatin et Tchîn Tabaraden, avec une direction

1. Les échantillons apportés au Laboratoire d'Ethnobotanique du Museum National d'Histoire Naturelle ont été identifiés par le Professeur R. PORTÈRES.

est-ouest. Elle abrite en saison sèche la majorité des Illabakan ; — le troisième axe enfin est formé par la vallée d'Idingiri, qui abrite le second groupe important d'Illabakan. Cette vallée, après une première section de direction conséquente NE-SW, oblique brusquement vers le nord, sur In Arraman et Bazagor, en prenant alors une direction subséquente. Elle ne franchit pas la côte crétacée, et sans quitter les grès du Tégama, va se perdre au nord, dans la région des dunes vives, à l'est de Tasatakoret.

Ces vallées, hormis la dernière, recoupent donc les auréoles sédimentaires. Elles sont le joint entre les différentes régions.

B. — LES DUNES MORTES DU CRÉTACÉ MOYEN

Vers le sud-ouest, le paysage change : la belle ordonnance des plateaux horizontaux est remplacée par une topographie beaucoup plus confuse. En dehors des grandes vallées, c'est un moutonnement inorganisé de dunes non orientées et très anciennement fixées. La côte turonienne n'apparaît qu'en de rares endroits, à l'ouest d'Abalak, près de Shin Salatin et Wezzey. Elle ne devient une falaise continue que plus au nord, dans la région de Tamaya.

a) Les dunes mortes, comme on vient de le dire, forment un paysage dont la caractéristique première est de ne présenter aucune orientation. On franchit une dune, à la végétation arborée très lâche et au tapis herbacé en touffes, s'il n'est pas absent. Puis on redescend vers un bas-fond où se concentrent de grands arbres, et dans lequel, à la saison des pluies, se forment des mares. Souvent la vue s'étend très loin, mais cette topographie sans axes directeurs, où chaque creux de dune ressemble au voisin sans communiquer avec lui, demande un art consommé de l'orientation pour y retrouver sa route. Lorsqu'on approche d'un puits important, les pistes convergent de plus en plus nombreuses, et peuvent servir de guide. Les dunes prennent leur plus grande extension sur les ressauts rocheux, près des côtes cénomano-turonniennes.

Sur les dunes les arbres sont très espacés : afagag, tiboraq, tirza, tadant. Le tapis herbacé comprend : *tefastot* (*Aristida mutabilis*), teberemt, afazo, et une petite plante piquante, *agargar* (*Cassia acutifolia*) ; wezzeg — ou « cram-cram » — et agərof sont aussi présents.

Dans les bas-fonds, on retrouve les mêmes arbres que dans les grandes vallées, tiggart, ajeyn, mais on rencontre un arbre absent de la tadarast et de ses vallées, *orof* (*Acacia seyal*), au tronc flamboyant qui attire les regards.

b) Les vallées sont le prolongement de celles qui recoupent la tadarast. Mais il faut apporter ici quelques retouches. En certains points, elles disparaissent sous les dunes : ainsi la vallée du Tadist est interrompue à la hauteur de la station de pompage de Nkaokao, et le ruban continu de végétation est remplacé par des monticules de sable. Parfois, au pied du talus argileux cénomano-turonien, s'alignent des dunes. Le ruissellement est alors bloqué, et l'eau se concentre en mares, comme à Wezzey, lieu de rassemblement de nombreux troupeaux et nomades en saison des pluies. Il faut signaler aussi la plaine d'Azəlik, à l'est de la station de pompage de Shin Salatin, dans la vallée du Tadist : lorsqu'on suit la piste qui vient d'In Aggar et de Nkaokao, après avoir traversé la « forêt » épaisse d'épineux qui en tapisse le fond, et dont les branches s'agrippent aux bâches des voitures, on débouche brutalement sur une plaine totalement nue ; sur près de 10 km, la voiture trépide sur les fentes d'une argile qui se craquèle à la saison sèche. Sur la carte, c'est le « désert d'Azəlik » ; il rappelle les étendues également nues que l'on rencontre plus au nord dans l'Eghazer wan Agadez, entre Asawas et Tegidda-n-adrar, avec les mêmes mirages, où l'horizon se noie dans une nappe frémissante. Cette plaine, formée au pied de la côte turonienne, ici rectiligne, se développe ainsi dans les argiles de son talus.

En somme, la région des dunes mortes présente des paysages très différents de ceux de la tadarast. Au-delà des quelques grandes vallées d'ailleurs moins bien calibrées et moins parfaitement développées que dans la rigidité tabulaire du grès, on traverse un pays à la topographie sans direction bien établie, où les dunes se raccordent entre elles par un bas-fond argileux, sans que l'on puisse distinguer de profils dunaires ni d'alignements de cordons caractéristiques.

C. — LA FALAISE DE TIGIDDIT ET L'EGHAZER WAN AGADEZ

Cette troisième région est le prolongement de la tadarast qui se termine par la falaise de Tigiddit, tournée face au nord-est, dominant la dépression périphérique de l'Eghazer wan Agadez, formée dans les argiles du Continental Intercalaire.

Cette falaise présente un talus très continu depuis le sud-est d'Agadez, où elle vient mourir sur les premiers contreforts de l'Air, jusqu'à l'ouest de Tegidda-n-tesemt, où elle se disloque en buttes. Le milieu de cet arc de cercle pourrait se situer à Marandet, où la falaise est la plus massive et forme une barrière continue, bordée de puits.

Son tracé général, assez régulier, est cependant par endroits modifié par un jeu de fractures méridiennes sur lesquelles se localisent des séries de buttes, petites îles avancées dans les plaines argileuses. La fracture la plus marquante est celle que jalonnent les buttes à l'est de Tegidda-n-tesemt, d'où sourdent les sources salées de Gélélé et d'Azalik et celle du mont Azuza, à l'est, au-delà du lit mineur de l'Eghazer wan Agadez, qui coule souvent en saison des pluies. La célèbre montagne d'In Gall, Awalawel, est le repère sur lequel on fixe son cap lorsqu'on se rend au marché à dos de chameau, car on la voit de très loin, bien avant que n'apparaisse la tache sombre de la palmeraie. C'est, plus loin, au nord d'In Gall, la butte d'Anyokan, au sommet légèrement incurvé, et qui présente un profil en marches d'escalier aux deux extrémités, table isolée dans l'infini de la plaine. Au nord-est d'In Gall enfin, diverge de la falaise un alignement montagneux, à Shin Neguran, formé d'une suite de pyramides tronquées, reliées les unes aux autres. Toutes ces buttes, tous ces décrochements de la falaise de Tigiddit, sont des morceaux de la couverture de grès conservés à la faveur de ces cassures à direction grossièrement méridienne.

De cette « côte », de cette falaise, dévalent des *kori* (terme hawsa, synonyme d'oued, le mot tamasheq *eghazer* étant réservé ici par l'usage à la vallée principale, connue sous le nom d'Eghazer wan Agadez, vallée d'Agadez), qui creusent un lit mineur, sillon net de sable clair, vierge de toute végétation, aux berges abruptes que les crues violentes sapent jusqu'à arracher les arbres des terrasses environnantes. Ce lit mineur est encadré de grands arbres, tiggart ou afagag, et également d'épineux de moindre envergure, tamat ou tazzeyt, qui forment de petites « forêts » allant s'amenuisant vers le nord, en même temps que le kori se perd dans la plaine.

Seuls les kori plus « vaillants » rejoignent le grand axe de l'Eghazer wan Agadez, qui recueille les eaux venues des falaises méridionales, comme celles descendues des contreforts occidentaux de l'Air. Il forme, aux bonnes années, une large rivière, qui coule avec un débit régulier, avant de se perdre au-delà d'In Abangarit, aux frontières sahariennes. Mais les grands arbres qui existent encore au pied de la falaise disparaissent dès qu'on s'en éloigne. La végétation s'espace et s'amenuise. Les grands horizons s'imposent, et partout des mirages bordent l'horizon, nappe d'eau où parfois se reflète un minuscule tamat. C'est de plus en plus le domaine des lignes horizontales, brisées de temps à autres par la silhouette de quelque chamelier : pavage de petites plaquettes de grès sur fond d'argile, ou immenses plaines d'une argile rougeâtre, fendue de tous côtés, parfois en sillons profonds, ou en chenaux qui serpentent vers le collecteur principal. Quand il fait sec, désert de poussière que le vent fait tourbillonner en colonnes rouges à axe vertical. Désert de boue, à la saison des pluies, où une voiture, après une tornade, doit attendre le temps nécessaire pour que la boue se fige et donne un appui à ses roues.

La falaise de Tigiddit marque une frontière entre les zones sahélienne et pré-saharienne. En s'éloignant de son talus où les grands arbres se groupent aux débouchés des plus grandes vallées, on ne rencontre plus que des arbres chétifs, tirza aux environs d'In Gall et surtout tamat, dont la taille, de loin, dans ces horizons sans fin, fait illusion. Le tapis herbacé devient de plus en plus précaire et discontinu : touffes d'afazo qui se transforment, sous l'effet du vent en petits monticules isolés et afouillés de tous côtés, et agarof, qui se glisse partout au passage des troupeaux et dont le nom apparaît dans la toponymie jusque dans le Sahara¹. De nouvelles espèces appa-

1. *Anu n'agarof*, « le puits de l'Agarof », un peu au sud du 18° parallèle, à l'ouest des derniers contreforts de l'Air.

raissent, inconnues sur les plateaux et les dunes méridionales : *emshekən* (*Ipomoea verticillata*), pâturage d'été recherché par tous les nomades, et dont les plaines de l'Eghazer sont le terrain d'élection, *tamasalt* (*Boerhavia coccinea*) petite plante rampante à racine pivotante dont les graines sont consommées, ou encore *ashaghor* (*Sorghum aethiopicum*) souvent appelé sorgho sauvage, connu plus au sud, mais qui, ici, en bonne année, constitue d'immenses pâturages où les troupeaux se répandent. Nous avons rencontré, à l'ouest de Tegidda-n-tesemt des plaines couvertes d'ashaghor de plus d'un mètre de haut, où les chameaux s'enfonçaient comme dans l'épaisseur d'un champ cultivé. On rencontre encore *agəljəm* (*Aristolochia bracteolata*).

A In Abangarit s'ouvre la porte du vrai Sahara. Là commencent les pâturages camélins spécifiques, *aluat* (*Showwia purpurea*) ou *tazara* (*Cornulaca monacantha*). Mais ici nous sortons du domaine propre des Illabakan.

En résumé, les deux premières régions décrites forment le cadre où vivent les Illabakan pendant huit à neuf mois de l'année. C'est dans la troisième région qu'ils viennent nomadiser pendant les trois mois de la saison des pluies. C'est le prolongement naturel de leur territoire de saison sèche ; ils mettent à profit le balancement des saisons et les conditions différentes d'approvisionnement en eau qui s'y trouvent liées.

3. — LES RESSOURCES EN EAU

L'eau est évidemment le problème central de toute région à vocation nomade. Les moyens de s'en procurer varient selon les saisons. Pendant les pluies, des mares se forment dans les bas-fonds. Dès lors, tous les puisards et puits sont abandonnés, puisque l'eau repose en surface, immédiatement disponible. La vallée est dite *aghlal*, terme qui évoque une idée de « creux »¹, comme dans les vallées de grès où elles forment de larges ensellements, ou *eghazer*², terme qui confond la vallée au lit mineur bien tracé par un écoulement intermittent mais régulier — car lié à un relief —, et l'eau stagnante qui se concentre dans une mare. Ainsi, en saison des pluies, les eaux de surface sont presque les seules utilisées par les nomades et leurs troupeaux, dans toutes les régions.

En saison sèche, par contre, les ressources en eau diffèrent ici et là, en raison des conditions hydro-géologiques différentes.

A. — LA TADARAST ET LA RÉGION DES GRÈS DU TEGAMA

Ici, les plateaux, en dehors des trois mois de la saison pluvieuse, ne possèdent guère de réserves en eau. Dans les grandes vallées se concentrent toutes les disponibilités, qu'elles soient superficielles ou profondes.

I. LES EAUX DE SURFACE

Il s'agit en fait des mares qui se localisent dans les vallées, dès les premières pluies, et forment une suite de points d'eau d'inégale grandeur, comme d'inégale durée. On distingue dans ces grandes vallées la mare (*eghazer*), qui peut former de grandes étendues d'eau, des trous d'eau, sortes de sillons profonds creusés au centre de la vallée, lit mineur façonné dans l'argile, mais sans

1. Ce même terme désigne une grande auge de bois servant à abreuver les animaux.

2. On a vu l'*eghazer*, synonyme de *kori* dans les régions proches de montagnes. Dans les régions dépourvues de relief, l'*eghazer* est la mare en eau.

écoulement, et que l'on appelle *egirer*. Ces nappes d'eau peuvent se perpétuer plusieurs mois après la fin des pluies. Certes, les conditions changent d'une année à l'autre, selon le bilan pluviométrique, selon les points d'eau plus ou moins favorisés de l'année écoulée. Il existe cependant une hiérarchie, comme entre les différentes mares, en faisant abstraction d'irrégularités exceptionnelles qui ont pu jouer, une année ou l'autre, en faveur ou au détriment de chacune d'elles. Deux de ces mares peuvent rester en eau jusqu'aux mois de mars ou avril. Ce sont celles de Shin Ziggaren à quelques kilomètres au nord du puits d'In Arraman, et celle d'Ekawel à l'est de la station de pompage de Tamaya¹.

Un certain nombre de grandes mares tarissent en janvier ou en février : mentionnons celle d'In Aggar, près de la station de pompage, celle d'Abèrik, plus à l'ouest, celles de Shiwalemban et de Shimarargalin, au nord du puits d'Idingiri, et celle d'Amalawlao, sur la route d'In Gall.

Enfin, l'immense majorité des mares disparaît dès novembre et décembre, et ne passe pas le cap de la nouvelle année. Il serait trop long de les citer toutes.

En 1967-1968, année très favorable après les pluies de l'été 1967, la situation était la suivante :

— Les mares de In Tamat, In Aggar, Abèrik dans la vallée du Tadist, étaient sèches en fin décembre ; plus au nord, celles d'Asasa et d'Amalawlao, et au sud celle de Girmawan également ;

— les mares de Shiwalemban et de Shimarargalin, dans la vallée au nord d'Idingiri, ont tari fin janvier-début février ;

— enfin celles de Shin Ziggaren et d'Ekawel ont tenu jusqu'à fin avril. Celle d'Ekawel a été de nouveau mise en eau par les gros orages qui ont éclaté sur l'est du pays fin avril, et par conséquent, elle n'a tari que pendant une très courte durée.

II. LES EAUX PROFONDES

L'une des caractéristiques de la tadarast est l'absence de nappes superficielles dans la couverture quaternaire. C'est pourquoi, lorsque les mares sont taries, on ne creuse pas de puisards, l'eau s'infiltrant dans les formations poreuses du Tegama. On a recours aux puits profonds, qui vont chercher l'eau à 40, 50, ou même 80 m. Chaque vallée est jalonnée d'une série de puits traditionnels que les nomades ont forés ou fait forer par des spécialistes hawsa venus du sud. Il faut signaler également l'existence d'une série de puits très anciens, que les nomades actuels prétendent avoir trouvés à leur arrivée. Les Touaregs disent qu'ils ont été creusés par « les Hommes d'autrefois » ; nous reviendrons sur ce sujet en abordant l'historique des Illabakan et de la région qu'ils occupent aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est qu'il existe quinze puits anciens, dont six encore en service, les autres étant effondrés et obstrués. Le plus connu est celui d'In Arraman, immense orifice d'environ 10 m de diamètre, aux parois cannelées, auxquelles s'accrochent de petits buissons. Au fond, à 50 m, du sable, et de l'eau, du seul côté où, sur la margelle, sont rassemblées toutes les fourches qui soutiennent les poulies. Des excavations peu profondes s'ouvrent au bas de la paroi ; une margelle a été construite entre les deux guerres mondiales. C'est un puits étonnant, qui ressemble à un gouffre, dont le rebord aurait été surélevé pour prévenir les chutes. Pour puiser, on fait souvent descendre au fond un homme qui remplit les puisettes dans les parties en eau².

Ces puits traditionnels sont profonds en moyenne de 20 à 40 m, avec un maximum de 43,30 m au puits historique ou préhistorique d'In Arraman. A chaque lieu-dit coexistent souvent deux, parfois trois puits profonds ; chacun est creusé par un groupe qui s'en réserve l'usage.

En second lieu, des puits profonds en ciment ont été forés par l'administration, dans les principales vallées. Les nomades les appellent « *cimenti* ». Ils sont, évidemment, ouverts à toutes

1. Cf. EKAOUIL, carte IGN 1/200 000 Aderbissinat.

2. Selon M. GREIGERT, géologue au BRGM (l'un des meilleurs connaisseurs du Niger), ces puits seraient l'œuvre de l'homme.

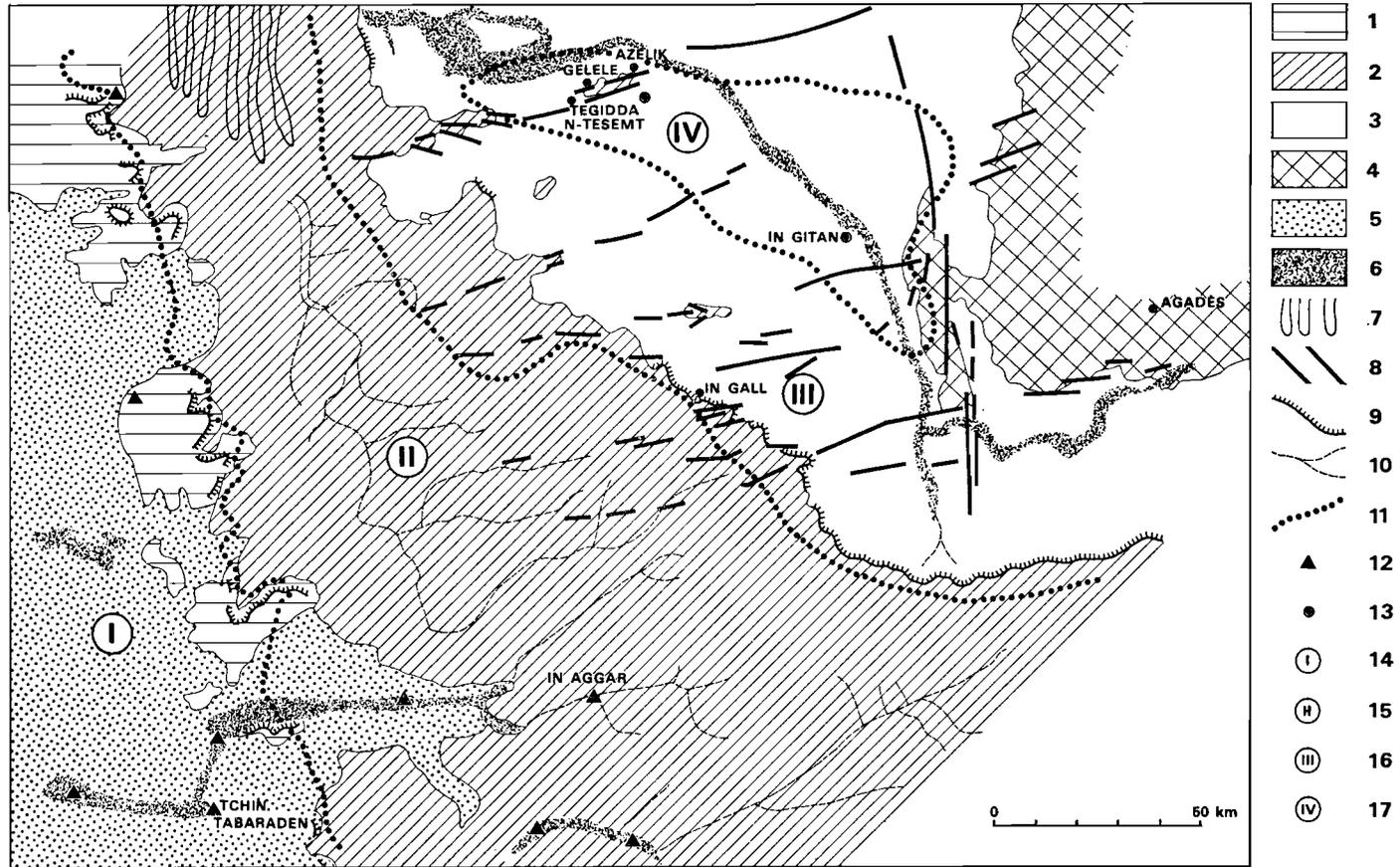


FIG. 3. — Géologie et hydrogéologie.

1. Série crétacée – 2. Groupe du Tégama – 3. Groupe des argiles de l'Ighazer – 4. Groupe des grès d'Agadès. – 5. Dunes fixées anciennes – 6. Comblement des vallées fossiles – 7. Cordons de dunes vives – 8. Failles – 9. Escarpement – 10. Oued, Kori, vallée sèche – 11. Limite de nappes – 12. Station de pompage – 13. Forages artésiens – 14. Nappe du Continental intercalaire; captive sous pression; 250-800 m – 15. Nappe du Continental intercalaire; libre; 25-100 m – 16. Nappe sous pression des grès d'Agadès; 0-215 m – 17. Artésianisme des grès d'Agadès; 0-215 m.

les tribus, en tant que constructions publiques. En général, chaque usager installe sa fourche au bord de la margelle, et apporte sa poulie de bois, ainsi que cordes et puisettes, chaque fois qu'il vient puiser de l'eau et abreuver les animaux. La profondeur des puits croît en direction du sud-ouest, avec l'anomalie du puits d'Amelawlao, sur la route d'In Gall qui, bien que très au Nord, a 72,70 m de profondeur. Ailleurs on note 30 m à Bazagor, le plus septentrional, 57 m à Shiwälamban, 54,90 m à Idingiri, 43,30 m à In Arraman, sensiblement à la même latitude que le précédent. Plus au sud, on atteint les maxima dans la vallée du Tadist et ses affluents, 74,60 m à Akarazrazen, 79,90 m à Isawamadran, et 88 m à In Aggar. Enfin, dans la vallée parallèle au sud-est à celle du Tadist, on note 75,75 m à Tofamanir, 76,95 m à Takarashwel, 84,90 m à Tamaya¹.

Ces puits sont si profonds qu'ils doivent faire appel à la traction animale : bœuf porteur, âne ou chameau, qui, à chaque extraction de la puisette, doit parcourir une distance égale à la profondeur du puits, soit 90 m à l'aller, et autant au retour, dans les cas extrêmes.

On imagine le temps nécessaire à un tel puisage, et on comprend pourquoi tous ces puits sont abandonnés dès que les mares se forment : c'est alors la liberté dans l'espace par rapport au point d'eau obligatoire, et la liberté dans le temps, en fonction des heures quotidiennes retrouvées et gagnées sur les corvées d'eau sans fin.

En raison de l'enfoncement progressif de la nappe vers le sud-ouest, on note que les puits traditionnels les plus nombreux sont creusés au nord d'In Aggar et en particulier dans la vallée coudée d'In Arraman-Idingiri. En effet, la nappe s'abaisse en direction du sud-ouest de 5 m pour 10 ou 12 km. Sur le parallèle Edagey-Ekisman-Tofamanir, on note un abaissement de 5 m pour 3 km, à la limite des formations crétacées². Cependant quelques puits traditionnels ont été creusés à l'est d'In Aggar, région où les puits cimentés sont quasiment absents.

Dernières installations destinées à mettre l'eau à la disposition des éleveurs, les stations de pompage que les Touaregs appellent *fonfu*³. Ces forages, munis de moteurs, peuvent atteindre les nappes profondes, remonter leur eau dans des réservoirs où elle est stockée, et la livrer aux troupeaux dans douze grands abreuvoirs métalliques, et aux hommes pour les usages domestiques, par une série de robinets en ligne. Ces stations captent la nappe du grès du Tegama, l'une des plus riches et des plus continues du bassin des Iullemmeden, nappe libre dans la région qui nous occupe, mais qui se poursuit, nous le verrons plus loin, sous les formations du Crétacé. Les stations de pompage, au nombre de quatre (nous ne parlons ici que de celles qui sont utilisées par les Illabakan), sont In Aggar, N'Kaokao, Tofamanir et Tamaya, la dernière d'ailleurs très épisodiquement. Ces quatre stations exploitent la même nappe dans des conditions très semblables de profondeur et de débit, et peuvent par conséquent livrer une quantité d'eau équivalente, dans des installations identiques, et donc théoriquement alimenter un même nombre d'animaux.

La tadarast est une région privilégiée en ce qui concerne les ressources en eau profonde, et par conséquent favorisée par le nombre des stations de pompage qui y ont été installées en priorité. Par contre, les puits profonds exigent un effort de traction qui limite le débit et oblige les troupeaux à de longues stations. Certes, la relative cohérence des grès permet le forage de puits traditionnels, que les nomades continuent à creuser pour échapper aux trop grandes concentrations de bétail.

En conclusion, la tadarast est favorisée par la richesse de sa nappe profonde, mais dépourvue de nappes superficielles : de ce fait on passe sans transition de l'eau des mares à celle des puits et forages à grande profondeur. Les puisards, qui ailleurs servent d'étape ou de niveau intermédiaire, ne peuvent être creusés, l'eau s'infiltrant dans les couches poreuses.

1. GREIGERT et SAUVEL (1970).

2. Cf. GREIGERT (1950).

3. *fonfu* : ce terme a pour origine le remplacement du phonème *p*, qui n'existe pas en tamasheq, par le phonème *f*.

B. — LA RÉGION DES DUNES MORTES ET DU CRÉTACÉ MOYEN

Cette région se distingue de la précédente par sa couverture dunaire, et d'autre part par ses formations crétacées qui ne contiennent pas de nappe. Les mares, comme ailleurs, se forment dès que les pluies se sont établies, et dès lors fournissent l'eau aux hommes et aux animaux.

I. LES EAUX DE SURFACE

On peut ici encore distinguer différents types de mares selon le critère de leur durée. Il n'existe point de mare pérenne. Les plus grandes, restant en eau jusqu'au mois de janvier ou février, les bonnes années, sont des mares de vallées ou le plus souvent des mares formées au pied de la côte cénomano-turonienne, là où le talus d'éboulis de la falaise bute contre les dunes. Telles sont les mares de Wezzey et de Gharo, aux environs desquelles nomadisent des Illabakan de l'ouest.

La mare de Wezzey est située au pied de la falaise cénomaniennne, qui, à cet endroit, forme un angle aigu, en forme de V, dû à un axe anticlinal : la mare, logée au pied de ce double talus, est arrêtée par les dunes et concentre toutes les eaux de ruissellement au centre de cette encoche de la falaise. A la suite de la saison des pluies de 1967, la mare de Wezzey resta en eau jusqu'au début de février 1968.

Les mares de Gharo, en chapelet, sont dues à la présence « sous une faible couverture de cordons de dunes, de calcaires en colonnettes et de marnes salifères du Crétacé supérieur »¹.

Ailleurs, dans tous les bas-fonds interdunaires se forment des sols imperméables argilo-humiques, où les arbres se concentrent : mais les mares qui s'y forment sont éphémères et ne durent guère plus de quelques semaines après la dernière pluie.

II. LES NAPPES QUATERNAIRES

Ces nappes sont atteintes par les puisards appelés *abankor* (pl. *ibankar*), dont la profondeur, en général, n'excède pas 10 m. L'orifice, souvent sur une petite éminence, est encadré de poutres à fleur de sol, en plusieurs épaisseurs. Puis la paroi circulaire du puisard est tapissée de paille pour en maintenir la cohérence et prévenir les effondrements. En général, chaque puisard ne contient que 20 à 30 cm d'eau, rapidement vidée par la remontée d'une ou deux puisettes. C'est pourquoi les puisards sont toujours creusés en plusieurs exemplaires sur un même emplacement, afin que le berger qui a épuisé momentanément l'un d'eux, passe au suivant et puisse revenir au premier lorsqu'une petite quantité d'eau s'y sera reconstituée. Certains emplacements de puisards rappellent ainsi un terrain criblé de cratères de bombes, avec les trous et leurs monticules de déblais.

Liées aux dépôts des vallées et aux mares, ces nappes sont discontinues dans l'espace comme dans le temps.

Dans l'espace, tout d'abord, car les dépôts quaternaires qui meublent le fond des vallées ne sont pas d'origine alluviale, mais sont formés d'éboulis, de faciès hétérogènes, où sont mêlés sables dunaires, vases de fond de mare, et sols argilo-sableux. Les nappes sont donc localisées dans l'espace, en des points connus des nomades. C'est principalement dans le fond des mares asséchées qu'ils forent des puisards, non pas au centre, mais presque toujours sur leur bordure, là où le faciès sableux passe au faciès vaseux. Beaucoup plus au nord, GREIGERT signale que les puisards sont creusés au point de confluence des vallées.

Nappes discontinues dans le temps, enfin, à l'image du régime des pluies dont elles résultent

1. Cf. GREIGERT, 1950.

chaque année : tel point de la vallée qui a été favorisé par des pluies importantes, donnera des puisards bien alimentés, alors que tel autre, qui a été mis à contribution les années précédentes, n'a pas été alimenté par les pluies de l'année. Ainsi la fragmentation de ces nappes fait que chacune se comporte indépendamment, car totalement tributaire des pluies irrégulières.

Les puisards, enfin, bien souvent s'épuisent avant la fin de la saison sèche. Ils doivent être abandonnés lorsque l'eau ne fait plus que suinter et qu'il faut attendre des heures pour pouvoir remonter une puisette. Ce sont des édifices périssables, qui s'effondrent presque chaque année, à la saison des pluies, lorsque les mares se remplissent. Les puisards sont donc mobiles et éphémères. Ils permettent cependant d'éviter les regroupements massifs sur les puits à partir de décembre et janvier, lorsque les mares disparaissent.

III. LES NAPPES PROFONDES

Les couches du Crétacé marin qui recouvrent cette région ne contiennent pas de nappe. De nombreux ouvrages, puits et forages de reconnaissance ont traversé les trois termes du Crétacé sans rencontrer d'eau. De nombreux puits stériles jalonnent cette région. Les forages ont retrouvé l'eau de la nappe du Continental Intercalaire sous les formations crétacées et c'est à cette nappe captive que font appel les stations de pompage de Shin Salatin, Tchîn Tabaraden et Den Buten, où s'abreuvent certains Illabakan.

Au total, cette région ne comporte guère de puits traditionnels en raison de la profondeur de la nappe captive. Les puisards, quelques puits cimentés forés par l'administration et les stations de pompage relativement nombreuses forment l'armature de cette région, dont l'alimentation en eau pendant la saison sèche est tributaire à la fois de la nappe quaternaire superficielle et discontinue et de la nappe captive profonde du grès du Tégama.

C. — LA FALAISE DE TIGIDDIT ET LA PLAINE D'IN GALL

Les Illabakan se rendent dans cette région septentrionale à la saison des pluies : les mares et les trous d'eau sont alors nombreux, et les nomades n'ont guère à faire appel aux nappes profondes.

Signalons cependant que dans le lit mineur des kori qui dévalent de la falaise de Tigiddit, on creuse des trous dans le sable de un à deux mètres de profondeur, appelés *eres* (pl. *ersan*). On fixe les parois qui ont tendance à s'ébouler par quelques piquets de bois qui servent d'appui à la paille disposée autour de la paroi. Ils fournissent une eau très pure et très fraîche, filtrée par le sable. De tels *ersan* sont creusés dans le kori d'In Gall, aux abords de la palmeraie, à Shimumenin, sur la route de Tegidda-n-tesemt, et dans tous les kori de quelque importance. C'est la seule eau superficielle réellement propre et filtrée que l'on rencontre dans la zone nomade.

En saison des pluies, dans la falaise de grès, se forment en quelques points de vallées obstruées par des rochers, des retenues d'eau où l'on peut se baigner, et qui sont appelées *agelmam*. Les plus connus sont ceux d'In Kakan et d'Agelmam-n-tamat, c'est-à-dire « la retenue d'eau de l'*Acacia flava* », au nord-ouest d'In Gall. Mais ces réservoirs naturels se vident dès que cessent les pluies.

Plus au nord, les argiles de l'Eghazer surmontent les grès d'Agadez, qui contiennent une nappe captive sous pression, exploitée au forage artésien d'In Gitan, que les Touaregs appellent Fonfu-n-Eghazer, « la pompe de la Vallée ». C'est un lieu de rassemblement de troupeaux lors de la cure salée, et de nombreux Illabakan s'y rendent. L'eau y coule abondamment et est utilisée partiellement par une douzaine de jardins irrigués où sont cultivés divers légumes et céréales. Ses qualités minérales sont également très appréciées de tous les nomades.

Depuis quelques années, de nombreux forages (une quinzaine) ont été implantés dans cette région et sont utilisés par les éleveurs. Mais aucune infrastructure n'a été prévue pour permettre

l'abreuvement : l'eau se répand dans des mares fangeuses et n'est canalisée que par les quelques jardiniers qui ont créé de petits champs irrigués. Huit de ces forages ont été tubés, et sont par conséquent des ouvrages exploitables. Mais les autres ne sont que des forages de recherches géologiques, laissés ouverts, et qui peuvent à tout moment s'effondrer.

Enfin l'Eghazer possède les fameuses sources salées vers lesquelles convergent de nombreux troupeaux à la recherche des sels minéraux réparateurs. Ces sources célèbres se trouvent à Gelele, à 6 km au nord-est de Tegidda-n-tesemt. Dans le creux des rochers, plusieurs trous se remplissent d'une eau saumâtre qui ruisselle vers les zones basses sableuses. Les nomades abreuvent leurs chameaux dans de grands récipients de bois, après avoir tiré l'eau de la source à la puisette. Plus à l'est encore, à une douzaine de kilomètres de Gelele, ce sont les sources d'Azelik, moins salées, qui jaillissent de petits trous dans le rocher et d'une grande fracture de 50 cm de large, de plus d'un mètre de profondeur, qui fend le rocher sur environ 50 m de long. Cette eau va se perdre dans la plaine nue d'argile de l'Eghazer wan Agadez. Tout autour, des pierres dressées de cimetières immenses, des polissoirs, des traces de fonte de cuivre, des tumuli, et des ruines de murs provenant de constructions anciennes, d'innombrables tessons de poterie, attestent une très importante et ancienne installation humaine¹.

On voit donc que ces trois régions, aux paysages si différents, possèdent des ressources en eau variées, liées aux conditions hydrogéologiques qui leur sont propres. Les nomades ont pu longtemps s'approvisionner en eau par les seules techniques traditionnelles, adaptées à chaque cas. Ensuite, les puits cimentés ont fourni de nouvelles ressources, mais seulement là où une nappe libre pouvait être atteinte. Enfin les forages, délivrés des servitudes de l'hydrogéologie de surface, ont donné une eau abondante à ces trois régions en atteignant, à de grandes profondeurs, les nappes libres aussi bien que captives.

1. Cf. LOMBARD et MAUNY (1954) et BERNUS (1972). Azelik pourrait être l'emplacement de la ville de Takedda, visitée en 1353 par IBN BATUTAH. Des fouilles archéologiques ont été entreprises en 1973, dans le cadre d'une étude pluridisciplinaire (RCP 322 du CNRS).

II. — LE MILIEU HUMAIN

Les Illabakan appartiennent à une société hiérarchisée, au sein de laquelle ils occupent une place déterminée. Ce sont des *imghad* (sing. *amghid*), hommes libres et guerriers, mais soumis cependant à l'aristocratie des *imajeghen* (sing. *amajegh*). Ils appartiennent à une confédération politique, celle des Iullemeden Kel Dinnik, dirigée par un *amenokal*, choisi dans la tribu des Kel Nan, et dont le pouvoir est matérialisé par l'*ettebel*, ou tambour de guerre. Traditionnellement, chaque tribu dépendante, qu'elle soit guerrière (*imghad*) ou religieuse (*ineslemen*), était rattachée à l'une des tribus nobles. C'est ainsi que les Illabakan étaient liés aux Tiggirmat, avec lesquels, sous la direction de l'*amenokal*, ils participèrent à toutes les guerres du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Les *imajeghen*, détenteurs de tous les pouvoirs, ne s'occupaient guère d'élevage, et se considéraient comme propriétaires des biens de tous leurs dépendants. L'héritage des *imghad* était remis à la disposition de leurs suzerains, et les héritiers d'un homme décédé ne pouvaient en disposer comme ils l'entendaient. Chaque *amghid* dépendait personnellement d'un *amajegh*, qui prenait sa défense et à qui il pouvait avoir recours en cas de difficultés. Il n'était pas rare de voir des *imajeghen* s'opposer entre eux pour la défense de leurs *imghad* respectifs.

Aux côtés des hommes libres vivait la masse des esclaves ou captifs, désignés sous le nom général d'*iklan* (sing. *akli*). Tous les hommes libres (*imajeghen*, *imghad*, *ineslemen*) pouvaient posséder des captifs. Ceux-ci vivaient dans les campements de leurs maîtres : les femmes avaient la charge de tous les travaux domestiques, alors que les hommes étaient responsables de l'entretien, de la garde et de l'abreuvement des troupeaux. Certains vivaient dans des campements séparés, où ils cultivaient le mil au bénéfice de leurs maîtres, dans la zone agricole méridionale. Certains *iklan*, libérés par leurs maîtres, prenaient alors le nom d'*iderfan* (sing. *ederef*) et pouvaient se constituer en groupements autonomes, en général installés dans la zone agricole.

La caste des artisans (*inadan*, sing. *enad*) travaille le bois et les métaux ; les femmes sont spécialisées dans le travail du cuir.

Telle était l'image de la société touarègue, qui, après l'impact de la colonisation, a subi bien des transformations. La Confédération des Iullemeden Kel Dinnik a été détruite, la fonction d'*amenokal* supprimée. Huit groupes autonomes, ayant chacun un chef nommé par l'administration, la remplacent désormais. Les *imghad* possèdent en propre leurs troupeaux et en disposent librement. Chaque tribu élève des animaux pour son propre compte, et les *imajeghen* ont perdu le pouvoir absolu qu'ils détenaient sur les hommes et les biens de leur confédération. Mais comme on le verra plus loin, cela n'empêche nullement la persistance de rapports étroits entre les anciens dépendants et leurs suzerains, auxquels on n'hésite pas à faire appel si la nécessité l'exige. Légalement, la condition servile a été abolie, et les *iklan* qui sont restés dans les campements sont en quelque sorte des serviteurs volontaires, que nul ne peut retenir contre leur gré. Le mouvement

d'émancipation se poursuit, mais progressivement, sans rupture brutale exigée de l'extérieur, comme l'un des facteurs de changement de cette société en pleine mutation.

Cette description très sommaire de la société globale, et la définition de quelques-uns des termes les plus courants du vocabulaire touareg sont indispensables à la compréhension de la suite de ce travail.

1. — L'HISTOIRE ; ORIGINE DES ILLABAKAN

Ce n'est qu'à une époque récente que les Illabakan ont occupé la région décrite au chapitre précédent. Certes, ces vallées leur étaient connues, et ils les traversaient souvent à l'aller ou au retour de leurs nomadisations de saison des pluies. Mais cette implantation régulière autour des principaux puits des vallées de la Tadarast ne date que d'une quarantaine d'années, comme on le verra plus loin. Pourtant la région, aux dires des Illabakan, a toujours été occupée. Les puits anciens, dont celui d'In Arraman est l'exemple le plus étonnant, seraient l'œuvre des « hommes d'autrefois », appelés *Ijobbaren* (sing. *Jobbar*)¹. C'étaient des géants, dont la tête touchait la voûte céleste ; ils se nourrissaient d'éléphants qu'ils grillaient en les approchant du soleil ; ils ne possédaient pas d'armes, mais se contentaient de jeter une montagne sur les campements ou villages qu'ils voulaient détruire. Ils ne creusaient pas de puits réguliers, puisque d'une enjambée ils traversaient toute une contrée, mais chaque fois que le besoin s'en faisait sentir, ils fouillaient le sol pour y trouver de l'eau : ce serait là l'origine de ces puits anciens. A In Arraman, on raconte que l'un d'eux rencontra sa belle-mère qui conduisait des chèvres ; elle lui demanda de les abreuver : le Jobbar retira une première poignée de sable qu'il jeta à côté de l'orifice. La belle mère trouva ce sable gênant, aussi la seconde poignée fut-elle jetée à l'emplacement du second puits actuel d'In Arraman, un peu en retrait de la vallée, et la troisième fois, là où se trouve une dune qui domine à l'est. On voyait autrefois les traces des doigts du Jobbar dans le grès, mais les cordes des éleveurs qui puisent l'eau les ont fait disparaître.

Les Ijobbaren se seraient par la suite opposés aux « gens du Prophète » : ceux-ci, armés de sabres les ont combattus en demandant l'aide de Dieu ; ils les ont tous tués, et l'on voit encore les ossements de ces géants d'autrefois : ce sont les troncs silicifiés qui jalonnent la surface de grès du Tegama, et qui sont souvent débités en plusieurs tronçons permettant la reconstitution du tronc entier, ou qui présentent des entailles semblant faites à la hache ou au sabre, attribuées par la tradition aux armes des « gens du Prophète ».

En dehors de ce peuplement mythique de géants, la région présente des traces plus objectives d'un peuplement ancien, dont on ne sait rien pour le moment : les témoins d'industrie lithique ne sont pas rares, et l'on connaît plusieurs sites d'habitat ancien sédentaire : tumuli, amas de tessons de poterie, murs de pierre. Les habitants actuels ne savent presque rien de ce peuplement antérieur. Plusieurs sites s'échelonnent très au nord de la limite actuelle de l'habitat sédentaire, depuis la latitude de Tchîn Tabaraden jusqu'à celle de Tegidda-n-tesemt : Azelik, Shiwalëmban, In Arraman, In Tafastot, Anasqafei, In Tezಂತez, Bazagor, Tedoq et Waragaz, pour ne citer que les principaux.

A Shiwalëmban, on trouve des traces d'installation sédentaires relativement récentes : murs d'un édifice rectangulaire encore bien marqué sur le sol (mosquée ?). Des sédentaires étaient installés là, avec un chef nommé Walëmba ; un marché régulier aurait existé, organisé par les habitants partis ensuite dans la région de Kano. Les Arabes Eddès ne les ont pas trouvés là à leur

1. Ce terme serait emprunté à l'arabe ; il est cité par FOUCAULD (1951-1952), t. II, p. 709 : « Ajabbar, pl. Ijabbaren, homme de l'époque préhistorique ; les Kel Ahaggar ne connaissent les ajabbar que par leurs tombeaux... par des enceintes de pierre, des cercles et autres dessins tracés sur le sol. »

arrivée, mais la sœur de l'ancien amenokal des Iullemmeden Kel Dinnik, Mokhammed ag el Kumati, mort en 1905, aurait rencontré des gens vivant près de Kano, qui lui auraient dit être venus de Shiwalømban¹.

*
* *

Les versions recueillies sur l'origine des Illabakan varient dans le détail selon les informateurs, mais concordent sur le fond, sans que leur intérêt historique soit bien considérable. Le lieu d'origine cité : Tilbaq « village proche de La Mecque », l'époque à laquelle en seraient partis les fondateurs de la tribu : « après que le Prophète eût été chassé par les Infidèles », ne nous apprennent rien.

Par contre, les diverses traditions concordent sur la parenté qui existe entre les Illabakan actuels et d'autres tribus appartenant à des confédérations différentes.

D'après le chef Najim, trois frères quittèrent Tilbaq. Le premier, Mokhammed, dit Asakkabør, fut à l'origine des Illabakan, le second Illi resta dans l'Adragh des Ifoghas, le troisième Malloli, dit Kuseilata donna naissance aux Immededren² de la Boucle du Niger.

Selon une autre version, plus complexe, recueillie auprès d'Ayloq, considéré par tous les Illabakan comme le meilleur informateur en matière de généalogies, deux hommes, Illi et Kuseilata, et une femme dont on ne connaît pas le nom, auraient quitté Tilbaq et gagné la région de Kidal³ où Illi s'installa⁴ alors que Kuseilata⁵ poursuivait sa route jusqu'à la mare de Gossi, située sur la rive Gurma du Niger, entre Gao et Hombori, et devenait l'ancêtre des Immededren de la Boucle. Un des « fils » de Kuseilata, nommé Ntadu, quitta Gossi, et vint s'installer dans la région de Gharo (au nord de Tchén Tabaraden). L'un de ses parents de Kidal, Mokhammed, informé de ce déplacement, vint le rejoindre. C'était un guerrier redoutable, qui fondait à l'improviste sur les campements et les caravanes, et le trot rapide de son chameau devint célèbre dans toute la région : il fut surnommé Asakkabør, « le trotteur »⁶, craint dans tout l'Azawagh. Il s'installa près de Ntadu, épousa la fille (ou la sœur) de ce dernier, nommée Alkanera, dont il eut un fils Gozan. La grande majorité des Illabakan actuels sont les descendants des quatre fils de Ntadu et des huit enfants de Gozan (cinq fils et trois filles), qui se sont intermariés⁷.

Il semble que la personnalité d'Assakabør ait été plus forte que celle de Ntadu, et les descendants de celui-ci ont encore au sein de la tribu une position prééminente.

Au point de vue de la chronologie, on se trouve en face de quelques difficultés. En effet, les informateurs affirment que les Illabakan étaient installés dans l'Azawagh avant la fondation de la Confédération des Iullemmeden Kel Dinnik, qui se situe au début du XVIII^e siècle (cf. NICOLAS (1950), p. 55 et URVOY (1933), p. 71), et qu'ils reconnaissaient à cette époque la suzeraineté des Tamesgidida, qui par la suite émigrèrent vers l'est devant la poussée des Kel Dinnik. C'est alors que les Illabakan se seraient soumis aux Tiggirmat, reconnaissant ainsi l'autorité suprême de l'ettebel des Kel Nan.

1. Des recherches sont actuellement entreprises (depuis 1970) sur l'histoire du peuplement pré-touareg de l'Air et de l'Azawagh, par un groupe de chercheurs dans le cadre d'une RCP relevant du CNRS. Cf. BERNUS (E. et S.), 1972.

2. Cf. MANGEOT et MARTY (1918), pp. 87-138 et 257-588. Au sujet des Immededren, cf. pp. 261-262 : tribu d'imghad divisée en de nombreuses fractions Immededren de l'ouest, entre Tombouctou et Goundam, du centre ou Mididigan ; la fraction mère est connue sous le nom de Kel Gossi. Enfin les Immededren de l'est et ceux de Gao.

3. Cf. CORTIER (1908), pp. 378 sq. : Histoire ancienne de l'Ad'ar'ar' : Il est signalé que les Immededren (dont il n'est plus question par la suite), ainsi que les Iketaouen et Zouaden sont les trois premières tribus berbères arrivées dans l'Adragh, qui en auraient chassé les Songhay.

4. Les informateurs Illabakan s'accordent à voir en Illi l'ancêtre d'Attaher, l'amenokal des Ifoghas, et prétendent avoir un rang lointain mais réel, dans l'ordre de succession de l'ettebel des Ifoghas. Ceci demanderait une contre-enquête chez les Ifoghas.

5. CORTIER (1908), p. 379 : « Le chef des Touareg Immededren était Koseilata. Es-Souk ayant été prise par les Souhaba (une tribu arabe musulmane) — Koseilata fut mis en prison. Il y resta deux ans, jusqu'au jour où il poignarda Rokbatoul-Moustejab (le chef des Souhaba) ; Koseilata fut massacré de suite. » S'agit-il du même personnage ?

6. Cf. FOUCAULD (1951-1952), t. II, p. 732 : sekkeber : faire aller au petit trot. Asekkebar : homme qui fait aller son mehari au petit trot.

7. S. BERNUS a relevé sur six ou sept (selon les cas) niveaux généalogiques les relations de parenté unissant les Illabakan actuellement vivants, et les rattachant à ces douze ancêtres « fondateurs ».

C'est là que l'on touche du doigt la difficulté d'utiliser les généalogies comme repères chronologiques absolus, car selon les données recueillies, qui comme partout ne remontent guère au-delà de cinq générations pour les individus les plus âgés, Assakabør et Ntadu auraient vécu au milieu du XVIII^e siècle. Il faut donc admettre un « trou » d'une ou deux générations dans la mémoire généalogique des Illabakan, dont l'intérêt se situe davantage au niveau de l'explication des structures qu'à celui de la chronologie absolue.

Quoi qu'il en soit, à la fin du XIX^e siècle, les Illabakan, comme la plupart des Iullemeden, nomadisaient sensiblement plus au sud qu'aujourd'hui. Leurs campements s'installaient généralement dans le nord de l'Ader, dans la région de Barmou, Ur Ihamize, Kao, Eduk, ou même au sud de la grande mare de Tabalak, à Izerwan, Kalfou ou Tamaske.

La période de révolte, en 1916-1917, provoqua un éparpillement général vers le nord des tribus qui fuyaient la répression dans la région de Tahoua. Les Illabakan, pour leur part, furent relativement épargnés, contrairement à certaines autres tribus qui furent complètement exterminées¹.

En mars 1917, ils se trouvaient près d'In Gall quand la colonne du commandant Berger (qu'ils appellent Kolonda), venant de Tombouctou, arriva en vue de la palmeraie et tira deux coups de canon sur le village, pour effrayer les éventuels révoltés. Les Illabakan nomadisaient en compagnie des Kel Eghlal, Isherifen, Ikadamaten, Iberogan, qui tous détalèrent à ce bruit inconnu. Najim, alors tout jeune homme, revint avec deux adultes à la recherche des vaches égarées lors de ce départ précipité. Ils furent alors rejoints par « Kolonda » (sans doute le commandant Berger) qui leur demanda de faire savoir à tous les nomades qu'il leur donnait trois jours pour venir faire la paix. Illabakan, Kel Eghlal, Ikadamaten et Isherifen répondirent à cet appel. On leur prescrivit de regagner au sud leurs parcours habituels. Munis d'un sauf-conduit, ils rencontrèrent sur leur route, à Jinjeloti (est d'Abalak) le lieutenant de Tahoua. Les imajeghen avec d'autres dépendants se trouvaient encore à Tanut². C'est là qu'ils furent massacrés par la colonne de Tahoua. Les Illabakan échappèrent à cette hécatombe, ce qui explique leur nombre et leur cohésion actuelle, par rapport aux tribus d'imajeghen dont certaines sont réduites à quelques individus isolés.

Une fois la paix rétablie, dès lors que les rezzous et les attaques-surprises venues des quatre coins de l'horizon n'obligeaient plus à un rapprochement permanent, chaque tribu alla nomadiser dans les plaines et vallées mortes septentrionales : plus besoin du corps de bataille des *Iklan-n-egef* qui cultivaient dans le nord de l'Ader. Les Illabakan se rendirent dans la région de Gharo et de Tasara. Certains restèrent aux environs de Gharo, mais les plus nombreux émigrèrent à l'est, vers Taramtageyt, Nkaokao et le puits ancien d'In Arraman. Ceux de Tasara, après des litiges avec les Arabes Daramsaka, gagnèrent également In Arraman. Puis ils se répandirent dans cette vallée, jusqu'à Shiwalømban, où ils creusèrent des puisards. A Idingiri existait un « puits d'autrefois » ; en essayant de le désensabler, deux jeunes Illabakan périrent ensevelis lorsqu'il s'effondra. Deux ans après, en 1946, l'administration fora là un nouveau puits cimenté.

Au cours des années suivantes, d'autres puits cimentés furent creusés à In Aggar (1948), Akarazrazen (1949) et enfin Isawamadran. C'est donc à cette époque que les Illabakan s'installèrent dans la Tadarast, autour des nouveaux puits mis en service. Ce sont eux qui en furent les premiers utilisateurs et qui occupèrent la région d'une façon régulière à la saison sèche.

La dernière décade vit l'installation des stations de pompage qui vinrent doubler les puits profonds cimentés, In Aggar en décembre 1961, Nkaokao et Shin Salatin en juin 1962, Tofamanir et Tamaya en avril 1965, et enfin Tchïn Tabaraden en juillet 1967. Ces forages permirent une nouvelle répartition des Illabakan, mais surtout l'afflux de très nombreuses autres tribus touarègues, ainsi que de Peuls nomades suivis d'immenses troupeaux de bovins.

1. Récit de Najim, chef des Illabakan.

2. Tanut n'est pas la bourgade du Damergou qui porte le même nom (Tanout sur les cartes), mais un puits situé à 45 km à l'est de la station de pompage de Tamaya (carte IGN 1/200 000 Aderbissinat, dans l'angle nord-ouest de la carte).

2. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ILLABAKAN PENDANT LA SAISON SÈCHE

Les Illabakan constituent aujourd'hui une tribu très homogène malgré sa grande dispersion géographique. On peut néanmoins distinguer deux strates à l'intérieur de la tribu, bien que cela n'apparaisse pas sur les recensements de l'administration :

- les Tarfa¹ qui constituent une minorité (entre 5 et 10 %) et résident à l'ouest autour de Shin Salatin et de Gharo ;
- les Illabakan proprement dits (entre 90 et 95 %) qui se dispersent dans toute l'aire de nomadisation de la tribu.

Les Tarfa appartiendraient à une tribu que les Illabakan ont trouvée à leur arrivée dans l'Azawagh ; après de nombreuses alliances entre les deux tribus, elles n'en formèrent bientôt plus qu'une. Ceux qui se disent encore Tarfa sont les descendants des hommes Tarfa, alors que se disent Illabakan tous ceux qui sont nés de père Allabaka, même si leur mère est Tarfa. On suit ici la filiation patrilinéaire, comme c'est la règle chez les Illabakan.

Aujourd'hui seuls les Illabakan sont reconnus administrativement et nous ne mentionnons les Tarfa que pour mémoire, car ils sont parfaitement intégrés à l'ensemble des Iullemmeden.

À l'est, les Illabakan sont en contact avec une autre tribu d'imghad, les Inamagrawan, avec lesquels ils sont alliés par de très nombreux mariages : ici encore c'est la voie paternelle qui détermine l'appartenance à la tribu. Mais les Inamagrawan constituent une tribu autonome importante (plus de 300 personnes) reconnue par l'administration. En fait, comme son nom l'indique², elle est composée d'éléments disparates à la frange de plusieurs tribus, et elle ne forme pas un tout homogène comme celle des Illabakan.

Les Illabakan aujourd'hui sont répartis géographiquement en deux groupes principaux d'inégale importance : ceux de l'est, de beaucoup les plus nombreux, puisqu'ils sont au nombre de 1 022 (soit 86 % du total), et ceux de l'ouest (157 personnes, soit 14 %).

Le groupe de l'est a un double centre de gravité, autour de la station de pompage d'In Aggar, où l'on compte 460 personnes, et le puits d'Idingiri, avec 250 individus. Compte tenu du faible effectif du groupe occidental, ce sont In Aggar et Idingiri qui forment les noyaux principaux des Illabakan.

D'autres points d'eau rassemblent des campements de plus faible effectif : dans le prolongement d'In Aggar et d'Idingiri se trouvent trois puits, et suivant les années et en fonction de l'état des pâturages, les campements se déplacent vers eux plutôt que vers ceux de la station de pompage ou d'Idingiri :

- puits d'In Arraman : 48 personnes,
- puits d'Akarazrazen : 51 personnes,
- puits d'Isawamadran : 72 personnes.

Deux autres stations de pompage attirent aussi des Illabakan :

- Tofamanir : 92 personnes,
- Tamaya : 9 personnes.

1. Tarfa : on nous a donné comme étymologie de Tarfa le terme *orof* (*Acacia seyal*), arbre qui abonde dans les bas-fonds de la région de Shin Salatin, où vivent les Tarfa. Cet arbre est, par contre, absent de la région orientale de la Tadarast.

2. Inamagrawan : vient de verbe *egeru*, trouver, et *anemegrew*, fait de se trouver l'un l'autre, cf. FOUCAULD (1951-1952), t. I, pp. 484 et 485, *egrou* et *anmegrou*, fait de se trouver réciproquement l'un l'autre.

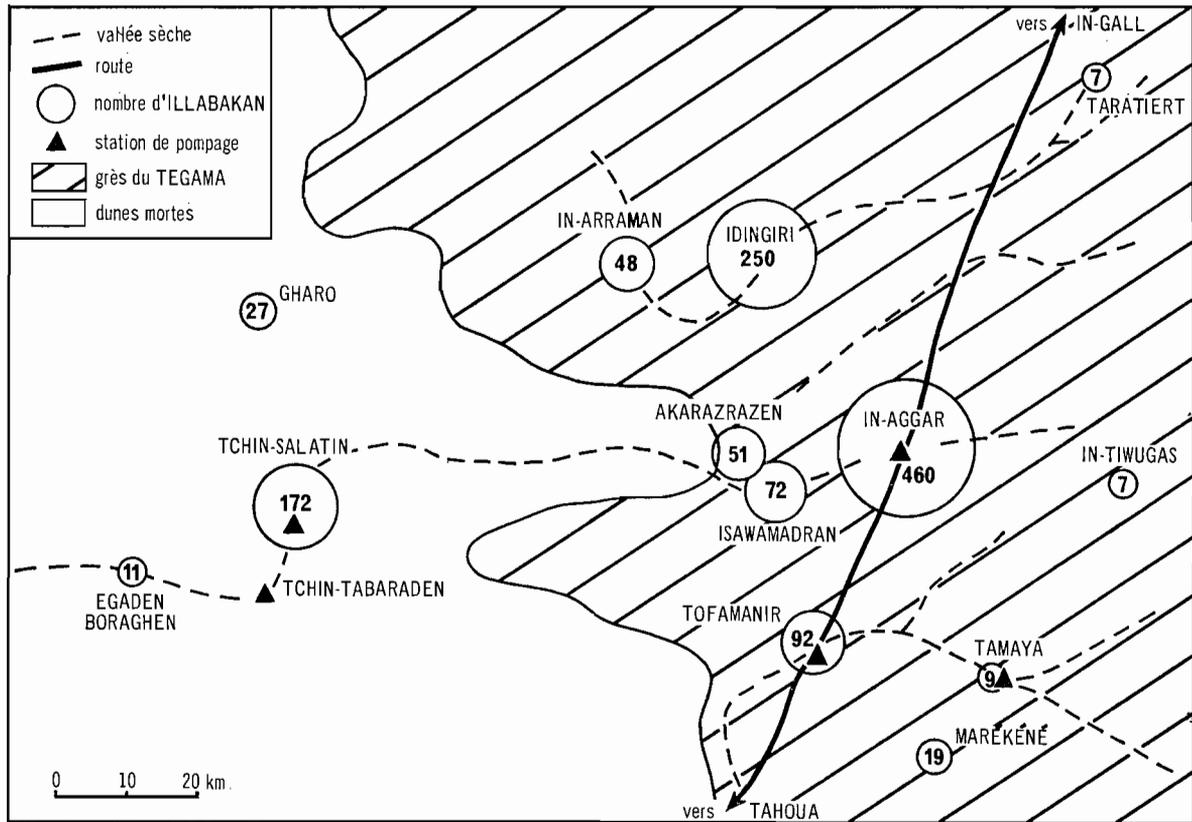


FIG. 4. — Points d'eau fréquentés par les Illabakan en saison sèche.

Trois autres puits situés plus à l'est, respectivement du sud au nord :

- Marekene : 19 personnes,
- In Tiwugas : 7 personnes,
- Taratiert : 7 personnes.

Il est à noter que la station de pompage de Nkaokao, qui était régulièrement fréquentée par les Illabakan, a été fermée en 1968 pour des raisons d'économie et de reconstitution des pâturages alentour, ce qui a provoqué une redistribution des campements sur les points d'eau cités plus haut.

Le groupe de l'ouest rassemble 112 personnes autour de la station de pompage de Shin Salatin (et parfois de Tchín Tabaraden), 11 personnes au puits d'Egaden Boraghen et 27 autour des puits et puisards de Gharo.

Telle se présentait la situation en 1968, pendant la saison sèche et avant les premières pluies qui furent très précoces cette année-là, comme il a déjà été signalé. Le détail des déplacements et tous les mouvements observables seront examinés plus loin pendant un cycle annuel complet.

3. — CATÉGORIES ET RAPPORTS SOCIAUX INTERNES

On l'a déjà dit, les Illabakan sont des imghad qui, comme les imajeghen guerriers nobles et les ineslemen religieux, appartiennent à la catégorie des « hommes libres », *ilellan*, au teint généralement clair ; ils se distinguent des iklan, de type le plus souvent négroïde et plus foncés de peau.

En fait la coloration de la peau n'est pas un critère absolu pour distinguer les anciens captifs des « maîtres » : on connaît des tribus entières rassemblant des hommes à la peau très foncée, et dont l'histoire ne mentionne pas trace d'un quelconque asservissement ; et les anthropologues ont mis en évidence l'hétérogénéité biologique des Touaregs, qui s'oppose à leur homogénéité socio-culturelle (LEFÈVRE-WITIER & RUFFIE, 1972, p. 102).

Cette distinction est surtout apparente au niveau du campement. A chaque famille libre peut encore être associée de nos jours une famille serve ou plusieurs, dont les femmes se chargent des travaux domestiques et les hommes de l'entretien des troupeaux. Ces iklan font partie de la tribu, quelle que soit leur origine, ils ont été intégrés, et sont devenus Illabakan. Mais leur aspect physique et leur statut social les distinguent cependant immédiatement aux yeux les moins avertis. Ils forment 13 % de l'ensemble de la tribu¹.

La plupart d'entre eux ignorent leur origine. Au cours de guerres incessantes du siècle dernier, les vainqueurs razziaient sans vergogne les captifs, hommes, femmes et enfants, de l'adversaire vaincu ou surpris : c'est pourquoi un bon nombre d'entre eux sont passés d'un maître à l'autre, ou d'une région à l'autre. En général, les imajeghen vainqueurs distribuaient les hommes et les troupeaux razziés à tous ceux qui les avaient aidé à vaincre, imghad et dépendants de toute sorte.

Les iklan des Illabakan appartiennent pour certains d'entre eux à cette catégorie. La grande famille serve du chef Najim se compose de 29 personnes ; elle est actuellement formée de quatre générations : l'arrière-grand-mère Titiwella serait née vers 1880 ; or son parler serait différent de celui des Illabakan et rappellerait plutôt celui des Iullemmeden de l'ouest ; on pense que Titiwella, tout enfant, a été emmenée avec ses parents, après la bataille d'Afarag, près de Menaka, où les Iullemmeden de l'est vainquirent ceux de l'ouest².

Aujourd'hui, ces iklan sont moins nombreux que par le passé. Parmi les 170 que nous avons recensés, 153 seulement sont des iklan Illabakan, les 17 autres appartiennent à des tribus étrangères, et se sont installés chez les Illabakan en s'y mariant. Ils font donc toujours partie de leur tribu d'origine. Il faut rappeler à ce sujet que traditionnellement, dans un cas de ménage d'iklan dont mari et femme appartiennent à des maîtres différents, les enfants restaient la propriété du maître de l'épouse. Ainsi les enfants nés d'un couple dont l'épouse est venue d'une tribu étrangère doivent en principe retourner servir les maîtres de leur mère, même si ceux-ci nomadisent au loin. Ces règles cependant, si elles sont encore parfois en usage, s'assouplissent. Mais un certain conservatisme de l'administration³ fait que les serviteurs, même libérés ou partis s'installer loin de leurs maîtres, sont toujours recensés et inscrits sur les mêmes registres que leurs anciens maîtres, et ces derniers restent responsables du recouvrement de leurs impôts.

Chez les Illabakan, plusieurs personnes — hommes ayant épousé sur place une *taklit* ou femme ayant contracté mariage avec un akli des Illabakan — devaient envoyer le montant de leurs impôts à Tchîn Tabaraden ou Shadawanka, c'est-à-dire à plus de 100 km et même à Telemsès,

1. Ce pourcentage est le même dans le recensement administratif (143 sur 1 055) que dans notre propre comptage (170 sur 1 179).

2. Sous l'amenokal Mokhamed ag el Kumati (1872-1903), soit vers 1880. Cf. BERNUS (1970 b), pp. 434-485.

3. Les nouveaux recensements ne sont souvent que des mises à jour des précédents, et non une refonte totale.

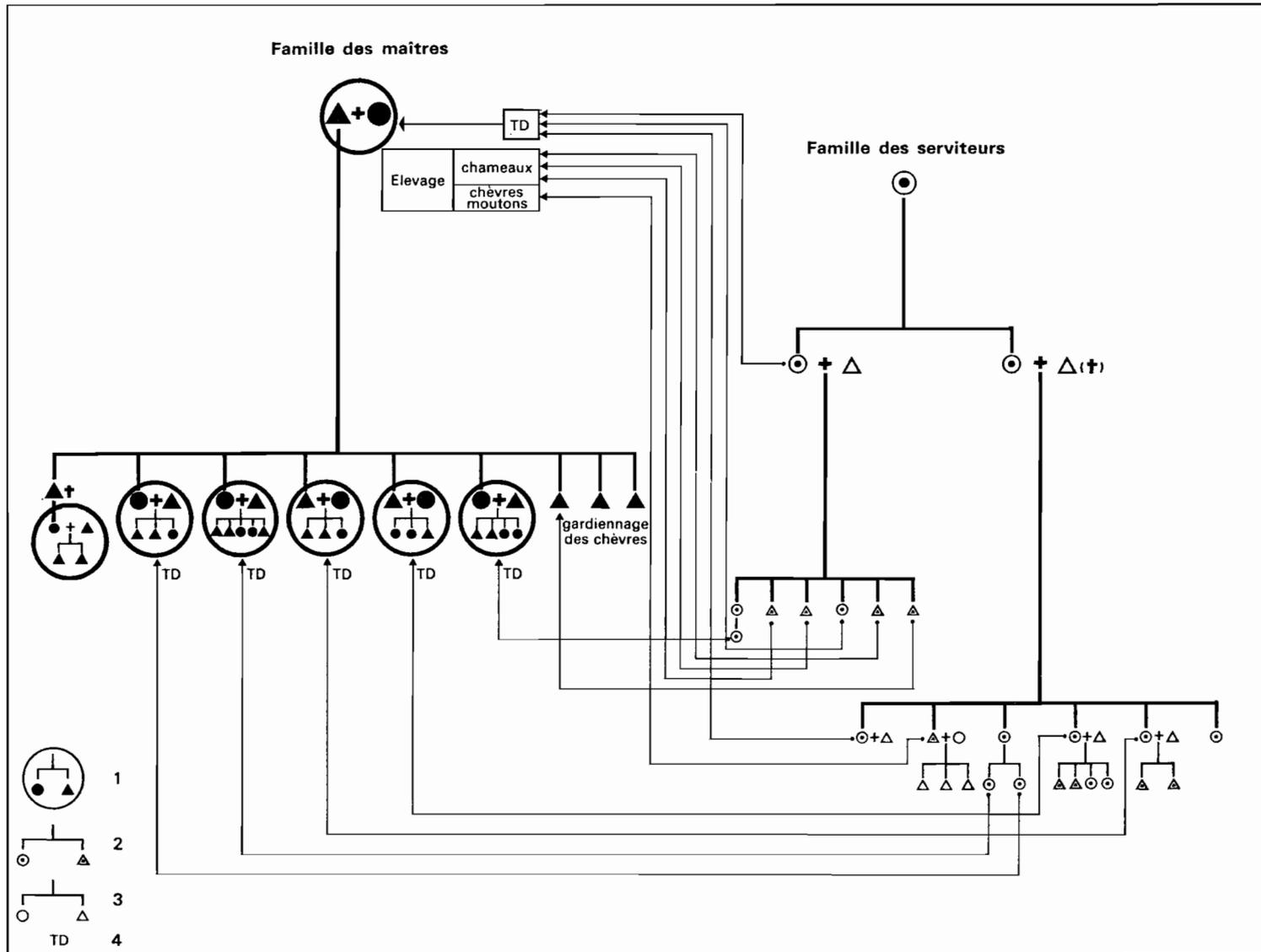


FIG. 5. — Rapports entre familles de maîtres et de serviteurs.

1. Famille des maîtres – 2. Serviteurs – 3. Serviteurs : conjoints étrangers – 4. (TD) Travaux domestiques.

à 200 km de là. Et les femmes devaient aussi envoyer l'impôt de leurs enfants âgés de plus de 14 ans, même s'ils continuaient à vivre auprès d'elles.

| Sexe | | Origine du conjoint étranger |
|-------------------|-------------------|--|
| Conjoint Allabaka | Conjoint étranger | |
| — | — | — |
| F | H | ex-captif des Kel Nan |
| F | H | — Ijawanjawatən |
| F | H | — forgeron Kel Nan |
| F | H | — Ijawanjawatən |
| H | F | ex-captive des Igdalen de l'ouest (région de Telemsès) |
| H | F | ex-captive des Iberogan |
| H | F | — Ijawanjawatən |
| H | F | — Tamazleleyt |

Ces huit conjoints étrangers, bien qu'intégrés aux Illabakan et résidant en permanence dans les campements de la tribu sont donc toujours recensés ailleurs : les quatre femmes étrangères ont des enfants également inscrits sur les registres du maître de leur mère ; dans quelques cas, ces enfants sont restés dans le campement de ce dernier : au total nous avons recensé huit anciens captifs mariés chez les Illabakan et onze enfants de tribus étrangères. Dans un cas, un captif marié sur place s'est installé avec trois enfants d'un précédent mariage et par conséquent relevant toujours du campement de leur mère divorcée. La très grande mobilité conjugale des Iklan rend la situation très compliquée : de plus on rencontre assez fréquemment des femmes élevant des enfants nés de père inconnu, fait avoué sans vergogne par les maîtres, qui ne feraient jamais pareil aveu pour leur propre famille.

En fait, les iklan qui ont abandonné ces maîtres lointains sont libres et l'impôt qu'ils doivent continuer à leur verser ne traduit pas un statut servile, mais la difficulté de l'administration à tenir des registres à jour.

A l'échelon de la tribu, le problème se pose de la même manière ; de nombreux couples d'Iklan sont formés de conjoints appartenant à des familles différentes. Si celles-ci nomadisent autour d'un même puits, le problème de la résidence se trouve résolu. Lorsque les patrons ne campent pas au même endroit, les conjoints sont souvent séparés et ne se retrouvent que de temps à autre. En fait des solutions différentes sont adoptées au gré de chacun ; l'akli qui garde au loin les troupeaux emmène souvent son épouse, dans d'autres cas, il y a séparation pendant la saison sèche et résidence commune à la saison des pluies.

A cette dispersion spatiale du couple s'ajoute une dispersion dans le temps de la famille servile. Les maîtres qui possèdent de nombreux enfants attribuent à chacun, lors de son mariage, un jeune serviteur ; la fille qui se marie sera accompagnée d'une jeune servante et le fils se verra attribuer un jeune berger : il se produit un éparpillement parallèle de la famille du maître et de celle du serviteur. Un ménage qui se forme peut donc recevoir un apport servile de chacun des conjoints. Si nous prenons par exemple la famille du chef Najim, nous observons ce phénomène, d'ailleurs assez réduit sur le plan géographique puisque deux des filles mariées vivent le plus souvent dans le campement de leur père (cf. fig. 5).

Mais les familles Illabakan ne possèdent pas toutes des serviteurs, comme le montre le tableau suivant :

| Nombre de familles ayant n serviteurs | Nombre de serviteurs |
|---------------------------------------|----------------------|
| — | — |
| 1 | 26 à 30 |
| 1 | 21 à 25 |
| 0 | 16 à 20 |
| 1 | 11 à 15 |
| 4 | 6 à 10 |
| 21 | 1 à 5 |

Deux chefs de famille possèdent à eux seuls un tiers de tous les serviteurs (49 sur 153). Ce sont en effet deux des personnalités les plus en vue chez les Illabakan, et deux des plus riches propriétaires de bétail. Ils sont à la tête des deux plus gros campements, l'un à proximité de la station de pompage d'In Aggar, l'autre auprès du puits d'Idingiri ; c'est dire qu'ils groupent autour d'eux de nombreux parents, proches et lointains. Leurs troupeaux et ceux de leurs nombreux enfants mariés restent groupés, ce qui exige une garde commune : c'est pourquoi, si une distribution des jeunes servantes est faite au niveau des ménages, les hommes et les jeunes gens continuent à s'occuper ensemble du troupeau commun. Le cas de l'une de ces deux familles a été examiné plus haut, et on a montré la répartition des serviteurs entre les générations.

Si l'on a recours aux chiffres globaux, on trouve que des familles représentant 258 personnes (sur les 980 Illabakan de condition « libre »), soit 26 %, ont encore à leur disposition une main-d'œuvre d'origine servile ; et les deux plus gros impacts sont à In Aggar et Idingiri, les deux noyaux du pays illabakan.

Telle est la situation présente, qui témoigne assez exactement de l'état de la condition servile dans la société touarègue. Ce problème sera encore examiné plus loin à propos de ses implications dans le domaine de l'élevage.

4. — LA SITUATION DÉMOGRAPHIQUE

Trois sources d'information permettent d'apprécier la situation démographique des Illabakan. D'abord, le recensement administratif de la sous-préfecture de Tchén Tabaraden, dont la dernière mise à jour date de 1965, et que nous désignerons sous le nom de Source 1, administrative. Ensuite le sondage effectué par la Mission Démographique et Économique en milieu nomade (1963-1964), qui a tiré au sort une partie des Illabakan au sein de son échantillon, et dont les résultats globaux pour l'arrondissement de Tchén Tabaraden (alors Subdivision nomade de Tahoua) nous servent de référence (source 2, sondage). Enfin un comptage personnel, effectué en 1967-1968, au niveau de la tente, c'est-à-dire du ménage, dans le but de suivre les déplacements de chacune d'elles ; bien qu'effectué avec beaucoup de soin, recoupé et corrigé au cours d'enquêtes ultérieures, ce comptage n'est sûrement pas exempt d'erreurs, surtout en ce qui concerne les âges des individus (source 3, enquête BERNUS).

Les sources 1 et 3 sont des recensements exhaustifs. L'Administration a dénombré 1 055 personnes, alors que nous en avons compté 1 179.

Si l'on compare ces deux recensements, on est frappé par le déficit des classes jeunes dans les chiffres administratifs, ce qui est explicable par le fait que les enfants de moins de 14 ans ne sont pas imposables, et qu'ils sont par conséquent parfois oubliés. Ce fait semble confirmé par l'examen du sondage (source 2).

| | SOURCE 1 | | | | SOURCE 3 | | | | SOURCE 2 | | | | Enquête démograph. |
|----------|---------------------------|-----|-------|-----|-------------------|-----|-------|-----|---|-----|------|------|----------------------|
| | Recensement administratif | | | | Notre recensement | | | | Sondage Illabakan mission démographique | | | | |
| | H | F | Tot. | % | H | F | Tot. | % | H | F | Tot. | % | Ensemble touareg (%) |
| — 15 ans | 187 | 143 | 330 | 31 | 279 | 220 | 499 | 42 | 92 | 74 | 166 | 45,5 | 36 |
| 16 à 59 | 364 | 314 | 678 | 64 | 354 | 283 | 637 | 54 | 103 | 85 | 188 | 51,5 | 59 |
| + 60 | 21 | 26 | 47 | 5 | 20 | 23 | 43 | 4 | 9 | 2 | 11 | 3 | 5 |
| TOTAL | 572 | 483 | 1 055 | 100 | 653 | 526 | 1 179 | 100 | 204 | 161 | 365 | 100 | 100 |

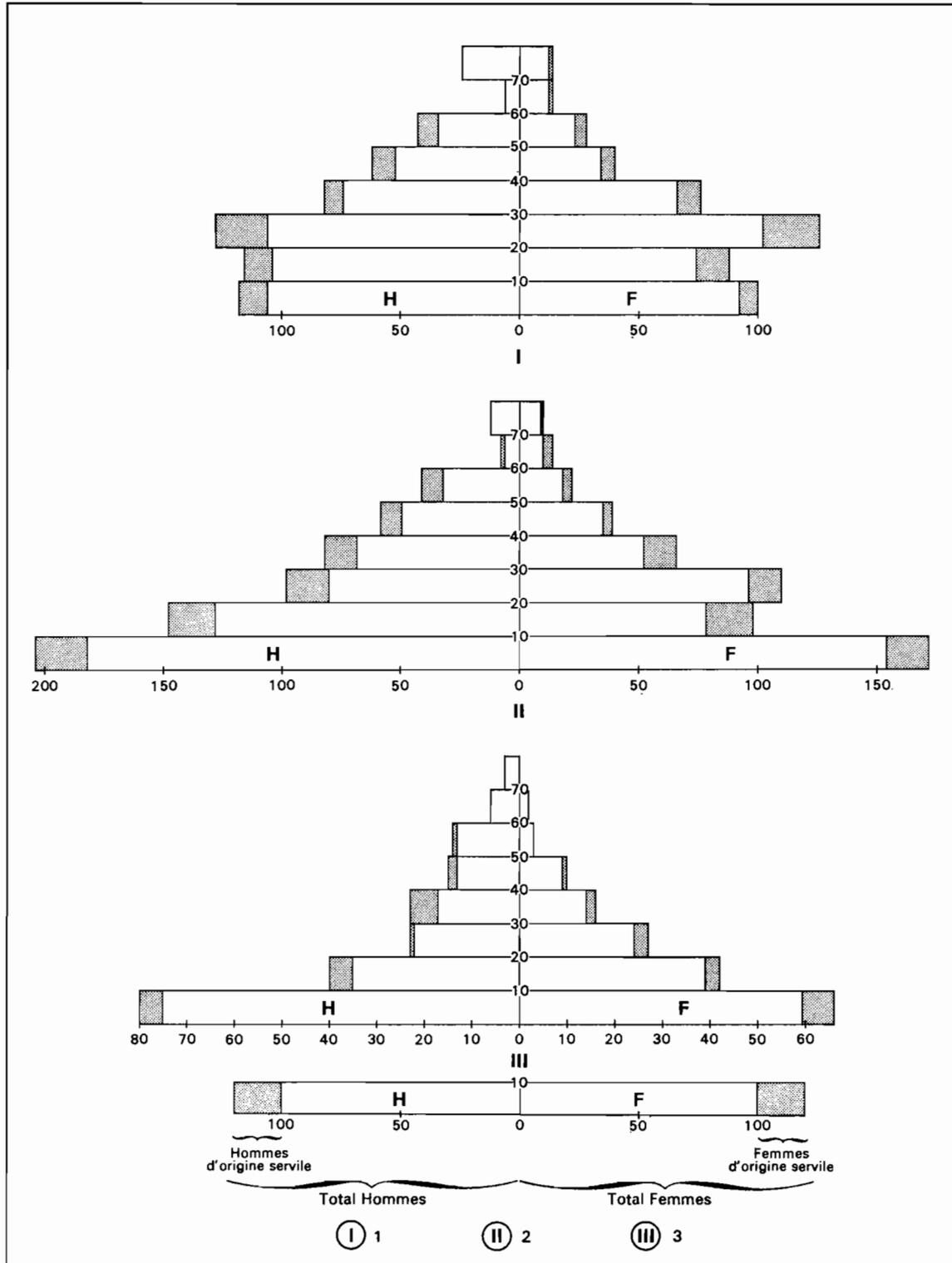


FIG. 6. — Pyramides d'âges.

I. Recensement administratif 1965 - 2. Données personnelles 1967-1968 - 3. Sondage Mission Économie Pastorale 1963-1964.

L'examen de la pyramide des âges reproduit cette différence : la proportion des moins de 15 ans est plus faible dans le recensement administratif que dans les deux autres enquêtes récentes, qui donnent une population jeune et dynamique, conforme à celle connue pour la majeure partie de l'Afrique noire francophone. On sait qu'il a été très souvent répété que les nomades, et surtout les Touaregs, formaient des populations peu dynamiques, très peu prolifiques ; ces affirmations se sont souvent appuyées sur des chiffres peu sûrs, concernant surtout les imajeghen, micro-groupes décimés par les massacres de 1917. Les imghad, comme les ineslemen, plus nombreux, donnent un exemple plus juste de la société touarègue : ils peuvent trouver des épouses dans leur propre tribu comme dans les tribus voisines de même catégorie (on verra plus loin que les intermariages sont très rares). Nos propres observations sont finalement très voisines des chiffres généraux obtenus pour l'« ensemble touareg » de l'étude démographique et économique en milieu nomade.

Un autre phénomène que l'on retrouve à tous les niveaux, d'après les trois sources, et les résultats pour l'ensemble touareg de la Mission Économique et Démographique, est, pour tous les âges, la faible proportion de femmes. Ce déséquilibre se rencontre également chez les Peuls, et particulièrement chez les Bororo, les plus nomades des Peuls.

NOMBRE D'HOMMES POUR 100 FEMMES

| | | Adultes | Enfants | Total |
|--|------------------------------------|---------|---------|-------|
| <i>Illabakan</i> | Recensement Admin. (Source 1) | 110 | 130 | 118 |
| | Données personnelles (Source 3) | 122 | 126 | 124 |
| | Sondage (Source 2) | 128 | 124 | 126 |
| Enquête démographique en milieu nomade (p. 69) | Touaregs et Arabes | 141 | 105 | 128 |
| | Bouzou ¹ sédentaires | 112 | 108 | 110 |
| | Bouzou nomades | 106 | 108 | 107 |
| | Ensemble Touaregs | 121 | 107 | 116 |
| | Bororo | 131 | 166 | 144 |
| | Farfarou | 112 | 111 | 111 |
| | Ensemble Peuls | 120 | 127 | 123 |

1. Bouzou : terme hawsa pour *ihlan*.

Ce déficit considérable en femmes est donc un fait qui concerne tous les nomades sahéliens de l'arrondissement de Tchir Tabaraden. Une telle situation est évidemment aberrante et contredit tous les résultats obtenus ailleurs en Afrique, où l'on relève presque toujours un pourcentage de femmes légèrement supérieur à celui des hommes. Les raisons invoquées dans le rapport de l'Étude démographique et économique en milieu nomade (p. 69) ne sont que partiellement convaincantes :

« — répugnance des hommes à présenter leurs femmes et des femmes à se soumettre à l'interrogatoire,

— tentative de diminuer l'imposition sur les personnes,

— polygamie tenue cachée : en effet sur ce dernier point, bien que tous les touaregs ' vrais ' affirment n'être que monogames, il suffit de comparer l'âge des enfants du chef de ménage et d'épouses divorcées à celui des enfants de la femme actuelle pour constater qu'à un certain moment, le chef du ménage a dû être polygame. »

En ce qui concerne les Illabakan, ces raisons ne sont pas satisfaisantes : la dissimulation existe comme partout pour le recensement, base de l'imposition ; elle est plus facile en milieu

nomade qu'en région sédentaire, mais on ne voit pas de raison majeure pour cacher systématiquement les individus de sexe féminin, et pas seulement les adultes, mais aussi les fillettes qui ne posent pas de problèmes de pudeur ou de réserve ; or le déficit se retrouve même dans la tranche de 0 à 20 ans. D'une manière plus générale, seules certaines tribus religieuses (ineslemen) cachent les femmes, qui ne doivent sortir de la tente que le corps protégé des regards par une natte. Dans toutes les autres catégories de la population, et en particulier chez les imghad, comme les Illabakan, la femme jouit d'une très grande liberté d'allure et de mouvement.

Le troisième argument, la polygamie cachée, nous amène à étudier la situation matrimoniale. Les Illabakan, comme la majorité des Touaregs, sont en règle générale monogames. La coutume est pratiquée avec plus de rigueur par les imajeghen que par les imghad qui se permettent parfois quelques entorses à la règle. Le meilleur défenseur de la monogamie est sans aucun doute la femme, qui n'accepte pas volontiers une seconde épouse, et préfère en général quitter un mari que d'accepter cette co-existence. Nous avons pu observer le cas d'un homme encore jeune qui, ayant pris une seconde épouse en raison de la stérilité de la première, fut contraint au divorce par celle-ci, bien qu'il n'ait pas souhaité la répudier.

Chez les Illabakan, trois cas de ménages bigames ont été relevés, dont aucun ne se justifiait par la stérilité de la première épouse. Ces trois hommes étaient relativement jeunes (de 40 à 45 ans), et par conséquent ne répondaient pas au schéma général de l'Afrique noire où la polygynie est proportionnelle à l'âge de l'époux (mais il est difficile de généraliser à partir d'un taux aussi faible).

La monogamie est donc la règle la plus générale : les hommes et les femmes se marient presque tous, mais les hommes restent célibataires jusque vers 25 ou même 30 ans, alors que les femmes se marient plus tôt et sont rarement célibataires au-delà de vingt ans. Les rapports entre jeunes gens sont très libres, et chaque garçon a une amie de cœur qu'il va retrouver la nuit sous sa tente, n'hésitant pas à parcourir 80 km aller-retour dans la nuit (distance approximative entre In Aggar et Idingiri, par exemple), pour aller « causer » avec sa belle : mais une certaine discrétion reste de mise vis-à-vis de l'entourage familial, qui feint d'ignorer le manège des jeunes gens ; la liberté des rapports a pour seule limite la conception, déshonneur pour une jeune fille non mariée. Le bâtard, né de père inconnu, ou simplement hors mariage, rendra tout mariage quasi impossible pour la mère. Il faut noter ici un comportement très différent chez les iklan et les ilellan (hommes libres) : les premiers sont beaucoup moins attentifs à ces considérations, puisque de toutes façons, l'enfant reviendra à sa mère ; et dans les recensements que nous avons effectués, beaucoup de *tiklatin* (pl. de *taklit*), avaient un ou plusieurs enfants désignés sous le nom d'« enfants de la brousse ». Le souci de la filiation semblait bien moindre, puisque l'enfant restait traditionnellement avec sa mère, qu'elle soit ou non mariée, et devenait la propriété de son maître.

Les alliances entre maîtres et serviteurs sont inexistantes. Nous avons noté un seul cas de mariage d'un captif et d'une femme libre : il s'agissait précisément d'une femme ayant donné naissance à un enfant avant d'être mariée, et qui, ne trouvant pas d'autre conjoint, et insensible à ce déshonneur, avait épousé un captif.

Le tableau suivant montre la situation matrimoniale chez les Illabakan sujets de cette étude et dans l'« Ensemble Touareg », par sexe et par classe d'âge (en %).

Ce tableau, qui regroupe les données précédentes montre que les femmes se marient plus tôt que les hommes ; il montre aussi le nombre important de personnes des deux sexes non mariées (célibataires, divorcés, veufs).

En fait, les deux parties du tableau ne sont pas exactement comparables, puisque dans le premier cas, la tranche de 15 à 19 ans est absente, ce qui diminue le pourcentage total des célibataires-hommes et celui des célibataires et mariés-femmes. On peut cependant noter une très grande mobilité conjugale, que la monogamie quasi générale accentue sans doute.

La proportion plus importante de femmes veuves ou divorcées peut s'expliquer par le fait que les femmes se marient plus jeunes que les hommes. Par conséquent, une plus longue vie conjugale leur permet de contracter de plus nombreux mariages successifs. On trouve une beaucoup plus forte proportion de célibataires hommes avant 30 ans, une proportion légèrement supérieure avant 40 ans, alors que dans les tranches plus âgées les célibataires des deux sexes sont quasi

inexistants. En fait, toute veuve ou divorcée se trouve dans une situation d'attente avant un nouveau mariage, et cette attente se prolonge d'autant plus que la femme est âgée.

SITUATION MATRIMONIALE PAR SEXE ET PAR AGE

| Classe d'âge | ILLABAKAN (source 3) | | | | « ENSEMBLE TOUAREG » ¹ | | | | | | | | | | | |
|-----------------|----------------------|-------|--------------------|-------|-----------------------------------|-------|--------------------|-------|--------|-------|--------------------|-------|----|----|----|-----|
| | Hommes | | Femmes | | Hommes | | | | Femmes | | | | | | | |
| | Célib. | Marié | Veuf ou Div. | Total | Célib. | Marié | Veuf ou Div. | Total | Célib. | Marié | Veuf ou Div. | Total | | | | |
| 15-19 | | | | | | | | | 97 | 3 | — | 100 | 35 | 63 | 2 | 100 |
| 20-29 | 64,5 | 35,5 | — | 100 | 18 | 65,5 | 16,5 | 100 | 55 | 42 | 3 | 100 | 13 | 80 | 7 | 100 |
| 30-39 | 14 | 80 | 6 | 100 | 1,5 | 87 | 11,5 | 100 | 20 | 73 | 7 | 100 | 7 | 82 | 11 | 100 |
| 40-49 | 1,5 | 95 | 3,5 | 100 | — | 71,5 | 28,5 | 100 | 9 | 81 | 10 | 100 | 7 | 74 | 19 | 100 |
| 50-59 | — | 95 | 5 | 100 | — | 62 | 38 | 100 | 6 | 84 | 10 | 100 | 9 | 52 | 39 | 100 |
| 60 et + | — | 74 | 26 | 100 | — | 23 | 77 | 100 | 5 | 77 | 18 | 100 | 11 | 24 | 65 | 100 |
| Ensemble 25 | 69 | 6 | 6 | 100 | 8,8 | 70,3 | 20,9 | 100 | 35 | 58 | 7 | 100 | 14 | 71 | 15 | 100 |

1. Enquête démographique et économique en milieu nomade (p. 84).

En définitive, les causes de ce sex-ratio déséquilibré, avec sa faible proportion de femmes, restent obscures. On peut envisager un oubli des cas, rares il est vrai, des femmes mariées à l'extérieur, mais cette raison est insuffisante.

On ne peut invoquer qu'une cause générale et courante, valable pour les Touaregs comme pour les Peuls. Il semble que cette disproportion ne puisse provenir que d'une erreur systématique des enquêtes, due à une cause valable pour toutes les populations de la zone nomade. Nous formulerons donc une hypothèse, impossible à vérifier d'après les données disponibles actuellement : la mobilité conjugale pourrait être la raison de cette erreur.

En fait, aucune enquête ne donne de chiffres satisfaisants sur le nombre total d'unions contractées successivement par les femmes. L'enquête démographique en milieu nomade a procédé par des questionnaires rétrospectifs, toujours incertains, surtout dans un domaine aussi délicat.

Pour les Illabakan qui faisaient partie de l'échantillon de l'enquête, on a les chiffres suivants :

Nombre de femmes ayant contracté :

| 1 mariage | 2 mariages | 3 mariages | Total |
|-----------|------------|------------|-------|
| 59 | 18 | 2 | 79 |

Ces chiffres semblent largement sous-évalués. Sans avoir procédé à une véritable enquête sur ce point, les quelques exemples que nous avons pu observer nous ont montré que les femmes ont contracté de beaucoup plus nombreuses unions. Nous serions tenté de croire que les femmes, veuves ou divorcées, en position d'attente, ayant quitté leur mari, ont été parfois oubliées. Il est vrai que la faible proportion de femmes existe dans toutes les classes d'âge, même chez les fillettes de moins de dix ans. Or, à la naissance, l'Enquête démographique (p. 79) signale que dans l'ensemble Touareg, la proportion des enfants nés vivants dans les douze derniers mois précédant l'enquête est de 223 garçons et de 243 filles (pour 10 000 personnes), donc une majorité de filles. Cette contradiction pourrait donc s'expliquer par le fait que les femmes quittant leur mari ou répudiées, s'en vont souvent avec les enfants en bas âge, et gardent avec elles surtout les filles ; elles seraient oubliées, les unes et les autres, au moment de l'enquête. Cette mobilité conjugale est un fait patent, chez les Touaregs comme chez les Peuls¹.

1. Chez les Peuls Bororo, il existe plusieurs types de mariages, dont l'un (*teegal*) par rapt. Après un premier mariage obligatoire, le second, très fréquent, a sans doute échappé aux catégories rigides d'une enquête

Il semble donc que les résultats surprenants du sex-ratio en zone nomade devraient inciter à procéder à une enquête très approfondie auprès des femmes. L'hypothèse invoquée de la mobilité conjugale comme cause d'erreur mériterait d'être infirmée ou vérifiée.

5. — LES ILLABAKAN ET LEURS VOISINS

L'aire de nomadisation des Illabakan, qui a été définie plus haut, ne doit pas être considérée comme un domaine réservé à cette seule ethnie : elle forme un vaste périmètre à l'intérieur duquel s'est inscrite la progression vers l'est des Illabakan. Sur cet espace cohabitent d'innombrables tribus touarègues, arabes ou peuls. La paix, l'ouverture de puits et de forages, ont provoqué une redistribution des hommes, une colonisation des régions jusque-là parcourues à la seule saison des mares et, par voie de conséquence, un éclatement géographique des groupes administratifs et des tribus qui les composent.

De plus, les éleveurs peuls, chassés des régions agricoles méridionales par la pression démographique et le développement des cultures industrielles, ont envahi la zone pastorale dont Touaregs et Arabes étaient les seuls utilisateurs. Depuis une trentaine d'années les Peuls se sont infiltrés partout, jusqu'aux frontières du Sahara. C'est pourquoi il n'est pas un point d'eau, pas un pâturage dont les Illabakan soient les seuls usagers. Une étude ponctuelle conduit à porter sur la tribu choisie une loupe grossissante, isolant ses campements de ceux des autres groupes nomades. Mais ce travail serait incomplet s'il ignorait leurs voisins, qui vivent sur les mêmes terres, parcourent les mêmes pistes et s'abreuvent aux mêmes puits. La carte des points d'eau fréquentés pendant la saison sèche 1967-1968 donne le nombre et la dispersion des Illabakan au cours de cette période. Malheureusement, il n'a pas été possible de faire un tel relevé pour les autres nomades, et il faut se contenter de citer les noms des tribus fréquentant ces points d'eau. Leur seule énumération montre que, dans la majorité des cas, les Illabakan ne forment qu'une part minoritaire des usagers.

I. ILLABAKAN DE L'OUEST

La migration vers l'est des Illabakan a fait basculer dans la partie orientale le poids de la tribu. Dans l'ouest, les Illabakan fréquentent deux points d'eau principaux, les puisards de Gharo et la station de pompage de Shin Salatin, et pour quelques-uns d'entre eux, le puits cimenté d'Egaden-Boraghen. Mais leur petit nombre (150 personnes environ, 14 % de l'effectif de la tribu) ne représente qu'une faible part des usagers de ces points d'eau :

à *Gharo* :

- les Tamesgidda (tribu religieuse du 3^e groupe), qui rassemblent dans le plus grand campement de l'Azawagh les fidèles venus de tous les horizons pour s'instruire ;
- les Ijawanjawatən (3^e groupe), fédération religieuse qui comprend quatorze tribus, parmi lesquelles nomadisent à proximité : Kel Gober, Iranghawashən, Ijangurumatən, Tanfer Ghastən ;
- les Iklan des Tamesgidda (3^e groupe) ;
- les Igoran (3^e groupe).

démographique. Lorsqu'une femme s'est enfuie de chez son mari, son union avec un nouveau conjoint est sanctionnée par le sacrifice d'un animal. Le mari dépossédé « réclame généralement ses fils... Il est plus fréquent qu'il ne fasse pas valoir ses droits sur ses filles » (M. DUPIRE, *Peuls nomades*, p. 25).

à *Shin Salatin* :

- les Kel Nan (suzerains du 3^e groupe) ;
- les Ijawanjawatən (voir plus haut) campements des Kel Adad, Isekiliban, Ikaramadan, Ittalawayən, Kel Eshin Kommedən ;
- les Inadan-n-talaq (3^e groupe) ;
- les Isherifen (religieux du 7^e groupe) ;
- les Iberogan (7^e groupe), dépendants des Igdalen ;
- des Peuls Bororo Bikorawa.

Il s'agit toujours, dans cette énumération, de campements relevant de la tribu citée, car il est tout à fait exceptionnel qu'une tribu soit entièrement regroupée en un même lieu. Ce qui est vrai pour les Illabakan l'est aussi pour les autres. Mais le seul énoncé de ces tribus montre l'importance des hommes et des animaux. La majorité de ces nomades appartient au 3^e groupe, dont le centre de gravité se trouve dans la vallée du Tadist et s'étend au sud jusqu'aux reliefs de l'Ader, et vers le nord jusqu'à Gharo. Les Illabakan, qui font partie de ce groupe, débordent vers l'est, et se sont installés, en majorité, dans une région excentrique.

II. ILLABAKAN DE L'EST

Les points d'eau fréquentés par les Illabakan sont beaucoup plus nombreux dans la partie orientale. Deux d'entre eux, le puits d'Idingiri et la station de pompage d'In Aggar, rassemblent la majorité d'entre eux dans les campements des personnalités les plus connues de la tribu. On peut citer, parmi les usagers autres que les Illabakan :

à *In Aggar* (station de pompage) :

- les Tamazlelyt (tribu religieuse 2^e groupe) ;
- les El Wulitən (tribu religieuse 3^e groupe) ;
- les Isherifen (tribu religieuse 7^e groupe) ;
- les Tarkaz, 7^e groupe ;
- les Iberogan, 7^e groupe ;
- des Peuls Bororo : Bikorawa, Gojawa, Bingawa ;
- des Peuls Farfaru.

à *Idingiri* (puits cimenté) :

- des Peuls Bororo Bikorawa.

à *Isawamadran* (puits cimenté) :

- des Peuls Bororo Bikorawa.

à *Akarazrazən* (puits cimenté) :

- des Peuls Bororo Bikorawa.

à *In Araman* (margelle cimentée) :

- les El Wulitən (tribu religieuse 3^e groupe) ;
- les Tarkant (tribu religieuse 7^e groupe).

à *Tofamanir* (station de pompage) :

- les Tarkaz (7^e groupe) ;
- les Iberogan (7^e groupe) ;
- les Kel Tamerkeyst (2^e groupe) ;

- les Takerkoshi (2^e groupe) ;
- les Tamazlelyt (2^e groupe) ;
- des Peuls Bororo : Bingawa, Gojawa, Bikorawa.

à *Tamaya* (station de pompage) :

- les Inamagrawan (Imghad, 3^e groupe) ;
- les Igdalen (religieux, 7^e groupe) ;
- les Iberogan (dépendants des Igdalen, 7^e groupe) ;
- les Isherifen (religieux, 7^e groupe) ;
- des Peuls Bororo Bingawa, Bikorawa, Yasowsawa, Yamawa.

à *Marekene* (puits non cimenté) :

- les Igdalen (religieux, 7^e groupe).

à *In Tiwugas* (puits non cimenté) :

- Kel Tamesna (Imghad des Kel Fadey, rattachés administrativement au poste d'In Gall) ;
- Inamagrawan (3^e groupe).

Cette énumération fastidieuse permet de saisir l'extrême imbrication spatiale, non seulement des tribus, mais aussi des groupes administratifs.

Dans la portion occidentale de l'aire de nomadisation des Illabakan se trouve le centre de gravité du 3^e groupe, avec néanmoins quelques éléments appartenant au 7^e groupe.

Dans la partie orientale, c'est le terrain privilégié du 7^e groupe, avec quelques éléments du 3^e groupe, ainsi que du 2^e groupe, dont le centre se trouve plus au sud, aux environs d'Abalak, où nomadise l'importante tribu religieuse des Kel Eghlal.

Cet éparpillement des groupes administratifs tient à deux causes principales : la première est à l'origine même de ces groupes, façonnés par l'administration coloniale, dans le but de restructurer la société touarègue révoltée, en retirant aux chefs hostiles une partie de leurs tribus dépendantes, organisées en « groupes » autonomes. Cette manipulation s'est poursuivie jusqu'à ces toutes dernières années, et on trouve ainsi des tribus rattachées à un groupe qui n'était pas traditionnellement le leur. Cette nouvelle structure administrative, imposée souvent d'une manière autoritaire, en retirant une tribu au commandement d'un chef peu coopérant, s'est traduite, sinon par une distribution anarchique des groupes, du moins par une imbrication complète de leurs aires respectives.

La seconde cause tient essentiellement à la migration naturelle des tribus vers les nouveaux points d'eau (puits cimentés, forages), permettant de passer la saison sèche dans des régions jusqu'alors inhospitalières. Les Illabakan, restés administrativement rattachés au groupe de leurs suzerains traditionnels, et qui se sont pourtant déplacés vers l'est, sont une illustration typique de ce second cas.

Les Peuls sont venus surcharger ce schéma mouvant : par petits groupes, ils se sont avancés vers le nord, et peu à peu se sont installés autour des principaux points d'eau. Leur situation administrative est encore plus aberrante que celle des groupes touaregs : venus des régions agricoles méridionales de l'Ader et du Gober, c'est-à-dire des circonscriptions administratives de Tahoua, Birni n-Konni, Madaoua ou Dakoro, ils restent recensés dans ces sous-préfectures lointaines. Ils vivent en étrangers dans l'arrondissement actuel de Tchén Tabaraden, dont ne relèvent, en définitive que les sept groupes touaregs et le groupe arabe.

Les Illabakan voient également avec les Arabes Eddès du 6^e groupe. Avant de regagner au mois d'octobre ou de novembre le puits d'Idingiri, ils séjournent souvent près de la mare de Shiwālamban, où les Eddès ont creusé plusieurs puits. Enfin, immédiatement au nord d'In Aggar, de nombreux puits rassemblent des Touaregs de la confédération des Kel Fadey (recensés à In Gall) et en particulier les tribus Kel Tamesna, Iburgalen, Izeliten.

Immergés dans ce monde nomade complexe et divers, étirés sur une aire immense, les Illabakan ont cependant conservé leur identité en pratiquant une endogamie presque totale : nous ne reviendrons pas sur ce point, déjà abordé ailleurs¹.

Mais au contact de ces différents groupes, Touaregs, Arabes et Peuls, ils ont établi des relations de voisinage, qui peuvent être de types différents, et il convient de les définir.

Il y a d'abord les *relations privilégiées*, qui échappent au pur rapport de voisinage. Ce sont les rapports anciens qui lient les Illabakan à certaines tribus, et qui, de ce fait, ne sont pas nés seulement de la vie quotidienne autour du même point d'eau.

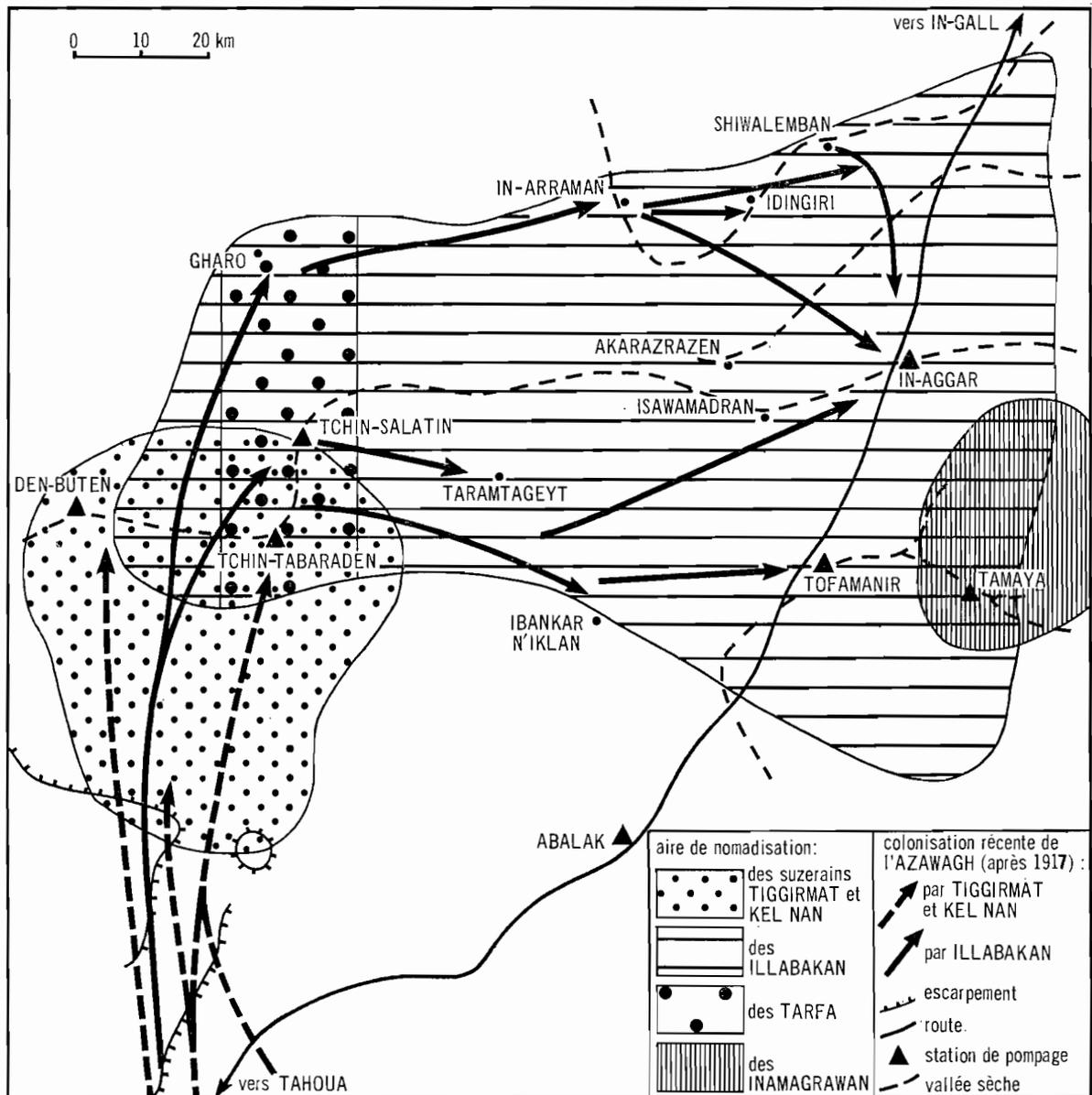


FIG. 7. — Aire de nomadisation des Illabakan et de leurs suzerains en saison sèche.

1. Cf. BERNUS (1970 a), pp. 46-64.

Parmi celles-ci, on pourrait distinguer des *relations verticales*, c'est-à-dire issues de la condition de dépendance des Illabakan par rapport à une tribu suzeraine et à son chef. Imghad, les Illabakan occupent dans la hiérarchie sociale une place de subordination par rapport aux imajeghen Tiggirmat et Kel Nan. Les premiers sont leurs suzerains traditionnels ; mais les Kel Nan, qui leur sont liés par de nombreux mariages, ont aujourd'hui recueilli la chefferie du groupe, et leur chef, Mokhammed ag el Khorer, a hérité du pouvoir. Les Illabakan reconnaissent son autorité, et beaucoup d'entre eux vont lui rendre visite dans son grand campement des environs de Tchîn Tabaraden, qui accueille en permanence de nombreux étrangers. Ils vantent ses mérites, sa bravoure, et voient en lui l'héritier de l'*amenokal* dont le titre même a été aboli après la révolte de 1917. Malgré leur éloignement, ils ne cherchent nullement à rompre les liens d'allégeance, qui ont été dans ce cas maintenus par le découpage administratif.

On pourrait opposer des relations *horizontales* aux précédentes : tout d'abord, les Illabakan ont conscience de former une même tribu — *tawshit* : paume de la main dont partent les doigts — avec les Tarfa, qu'ils ont trouvés à leur arrivée dans l'Azawagh, et qu'ils intégrèrent par mariages successifs. Les Tarfa ont aujourd'hui été absorbés, et seuls quelques individus se définissent encore comme Tarfa en filiation patrilinéaire. Ils vivent dans le groupe occidental, à Gharo et Shin Salatin, et leur nom n'apparaît sur aucun recensement¹. Une tribu de même statut social, mais administrativement autonome, les Inamagrawan, est reconnue comme faisant également partie de la même *tawshit*, issue également d'une femme Tarfa ayant épousé un homme venu de l'ouest, issu des Immedredren², parents des Illabakan. Ils nomadisent à une trentaine de kilomètres au sud d'In Aggar.

Ainsi les Illabakan possèdent à leurs frontières occidentales et orientales des alliés très proches, avec lesquels ils ont établi de nombreux mariages, jusqu'à faire disparaître les Tarfa en tant que tels. Ce sont des marges, devenues floues à l'ouest, mais encore précises à l'est.

D'autres relations *horizontales* existent avec deux autres tribus, les Aït Awari et les Iburgalen, relations de même type, mais plus lointaines. Les Aït Awari, tribu religieuse mais portant les armes, relèvent du 2^e groupe de Tchîn Tabaraden, et appartiennent à la même confédération que les Illabakan (Iullemmeden Kel Dinnik). Ils sont divisés en deux fractions : l'une vit en saison sèche près d'Asos, au sud d'Abalak, la seconde près d'Eduk, au nord de Kao, par conséquent l'une et l'autre très au sud des Illabakan. Les Iburgalen, imghad de la confédération des Kel Fadey, relèvent d'un ensemble politique distinct des Illabakan, et sont recensés dans une autre circonscription administrative (In Gall). Ils vivent au nord-est de la vallée d'In Aggar, à une trentaine de kilomètres de la station de pompage. Les liens qui unissent ces deux tribus aux Illabakan sont du type « relation à plaisanterie », telles qu'elles existent entre cousins croisés, enfants d'un frère et d'une sœur (*ibobazen*, sing. *abobaz*).

La « mère » des Aït Awari serait une nommée Ternin, l'une des filles de Mokhammed dit Asakkabər, l'ancêtre fondateur des Illabakan³. On ne se souvient plus des liens d'origine avec les Iburgalen, mais ils seraient du même ordre. Ce type de relation, à titre individuel et collectif, est bien connu en Afrique de l'Ouest, et il autorise toutes les libertés entre les deux parties : insultes, prises d'objets, fouille de la tente, voire même parfois saisie d'animaux, peuvent se pratiquer sans que la personne qui en est la victime puisse en prendre ombrage sans ridicule. Ces relations privilégiées sont donc extérieures à la *tawshit*.

Les relations de voisinage se forment au fur et à mesure des rencontres sur les nouveaux points d'eau. Il est à noter que les Illabakan, malgré ces voisinages avec d'innombrables tribus, ne s'allient presque jamais avec celles qui ne possèdent pas de liens privilégiés. Les rapports, souvent amicaux, avec tous les groupes Touaregs, se manifestent par des visites ou des participations à des *tende*, réjouissances occasionnelles dans les campements voisins, souvent organisés dans le

1. Ils ont été étudiés dans l'ensemble Illabakan.

2. Cf. chap. 2, p. 31.

3. Dans les généalogies des Illabakan relevées par S. BERNUS, cette fille de Mokhammed dit Asakkabər n'apparaît pas. Elle nous a été citée uniquement pour justifier la parenté avec les Aït Awari.

but de soigner une personne atteinte du « mal des génies ». Les relations avec les Arabes, qui appartiennent au même ensemble politique, sont facilitées par leur connaissance de la langue *tamasheq*. Avec les Peuls, la communication est plus difficile, chacun ignorant la langue de l'autre ; il faut en général user du hawsa que tous pratiquent au marché.

Ces rapports peuvent, bien entendu s'altérer : la tension croît en général à la saison sèche, pour atteindre son point culminant à la saison chaude, en même temps que la concentration maxima des animaux sur un nombre réduit de points d'eau. Les hommes sont fatigués, sous-alimentés et agressifs, et les disputes peuvent éclater pour des questions mineures, bousculade aux abords des abreuvoirs, préséances non respectées, et dégènèrent parfois en bagarres. Les rivalités entre Touaregs et Peuls sont fréquentes, les uns se sentant, en tant que premiers occupants, des droits de priorité sur les autres. L'administration fit le projet, dans cette région, de réserver trois stations de pompage aux Peuls, particulièrement nombreux dans les parages : Tofamanir, Tamaya et Abuyaya, et de laisser les deux autres aux seuls Touaregs (In Aggar et Abalak). Ce projet ne fut jamais appliqué, comme on a pu le voir, et la liberté de chacun d'abreuver où bon lui semble ne fut pas remise en cause.

Ce problème des contacts entre groupes variés déborde sur une question plus générale, celui du contact de civilisations différentes et des emprunts qui peuvent en résulter. Les Arabes Eddès, vivant au contact des Touaregs depuis plusieurs générations, sans avoir abandonné leur langue, parlée dans les campements, ont néanmoins adopté de nombreux traits culturels du monde touareg : la tente et ses mâts sont identiques, le port du voile de tête même se rapproche et se confond souvent avec celui des Touaregs. Le type de bétail, les pratiques d'élevage, les rythmes de nomadisation, sont rigoureusement conformes à ceux du monde touareg. Un campement eddès se distingue difficilement au premier abord d'un campement allabaka.

Les Peuls nomades, bien au contraire, appartiennent à un monde totalement étranger : ils ne possèdent pas de tentes, et à la saison des pluies s'enroulent dans des nattes pour se protéger. Une haie de branchages d'épineux entoure leur « campement », aire contenant parfois un lit sommaire et une sorte de table où sont étalées des Calebasses de toutes dimensions. La Calebasse s'oppose ici à l'écuelle de bois touarègue. Le pantalon de cuir limite l'usage du vêtement en tissu, si ample et si important chez les Touaregs. Le voile de tête est absent. On ne retrouve pas chez les Peuls la même diversification du bétail. Les bovins forment la quasi-totalité du troupeau : bêtes de grande taille, au fort poitrail, à la bosse saillante, aux immenses cornes en lyre, à la robe acajou foncé tirant sur le noir, toutes caractéristiques qui les distinguent des petites vaches Azawak des Touaregs, tachetées, aux cornes et à la bosse peu développées. Les petits animaux, ovins et caprins, comme les camelins, sont rares. C'est un monde à part, qui vit en marge et qui préserve ses propres valeurs. Les vaches bororogi sont rarement croisées avec les taureaux touaregs, bien que la vache Azawak soit réputée meilleure laitière. Les quelques croisements opérés sont pratiqués avec prudence, pour ne pas enlever aux animaux leurs traits caractéristiques, valeurs esthétiques fondamentales pour les éleveurs bororo.

Dépourvus d'artisans, les Peuls nomades font appel aux forgerons touaregs pour se procurer quelques objets de nécessité courante : ils portent volontiers le portefeuille fabriqué par les femmes des forgerons, achètent des couteaux, et portent quelquefois le sabre (*takuba*) ou la lance (*allagh*) sans lesquels un guerrier touareg ne se déplace jamais. Il leur arrive même de monter à chameau pour se déplacer avec leurs troupeaux. Ces quelques emprunts montrent que cette implantation dans la zone touarègue laisse quelques traces, qui se substituent sans doute aux emprunts faits jadis aux paysans et artisans près desquels ils vivaient : emprunts superficiels cependant, qui n'entament pas les caractéristiques si évidentes des Peuls Bororo, dont les campements familiaux se cachent dans la brousse et ne se signalent que par la masse sombre d'un troupeau de vaches. L'économie de vêtements ou d'instruments s'oppose toujours à la richesse du matériel, même dans le plus pauvre des campements touaregs¹.

1. M. DUPIRE fait cependant état d'un certain snobisme qui sévirait chez les Bororo en faveur de la mode touarègue. Cf. M. DUPIRE (1962), p. 322.

En définitive, les Illabakan vivent au contact d'un monde étranger, avec lequel ils entretiennent les seules relations indispensables à la vie quotidienne. Les Bororo restent pour eux une humanité différente, païenne, qui viole les lois de la religion, et dont les mœurs, en matière de mariage notamment, semblent contrevenir aux règles de la morale¹. Ils portent sur eux un jugement de valeur critique, du haut de leurs principes établis par leur société au cours des âges.

1. Le mariage secondaire par rapt (*teegal*), institutionnalisé chez les Peuls Bororo leur apparaît comme une licence grave, où les instincts individuels se substituent aux institutions sociales, et où l'homme se rapproche de l'animal. Ce jugement paraît spécieux quand on dénombre chez les Illabakan les divorces et remariages consécutifs à des adultères...

III. — LE MOUVEMENT DES HOMMES

I. — LE CAMPEMENT

Dans l'étude d'une tribu dispersée sur un vaste territoire, la première démarche du chercheur est de tenter de cerner une unité pouvant servir de base à son travail.

La tente (*ehen*) constitue l'unité familiale élémentaire, c'est-à-dire la cellule conjugale. Elle abrite le couple et ses enfants, mais les jeunes garçons, dès l'âge de 14 ans, préfèrent coucher ailleurs, souvent sous un arbre, dans un abri naturel (*ifi*), où ils apportent leur natte, avec d'autres jeunes gens. Mais une tente est rarement isolée, et presque toujours groupée avec quelques autres. Plusieurs tentes constituent un campement (*aghiwan*), unité mobile, de taille variable, qui se forme ou se défait au cours des saisons autour d'un noyau fixe. La famille élargie, constituée du père de famille, de ses enfants mariés, de parents plus ou moins proches, et parfois de familles serves, forme un groupe qui ne se sépare guère, et autour duquel gravitent d'autres familles qui peuvent s'éloigner à la saison sèche, ou se regrouper aux premières pluies.

Il existe cependant, dans chaque tribu, quelques campements importants, qui autour d'une famille influente et riche, servent de pôles d'attraction. Ainsi, auprès de chaque point d'eau, on cite les noms de quatre ou cinq personnalités qui forment les pivots des principaux campements.

a) *Autour de la station de pompage d'In Aggar*, on peut noter :

1. Le campement du chef de tribu, Najim, et de sa très nombreuse famille, qui vit presque toujours en saison sèche à l'ouest de la pompe, entouré de nombreuses familles serves.

2. Le campement de Ghalisun, homme influent, qui vit également le plus souvent à l'ouest et au nord-ouest du forage.

3. Le campement dit des « Kel Tadarast », c'est-à-dire de ceux qui sont installés sur le plateau désolé qui sépare les grandes vallées fossiles aux épais ombrages. Ce campement porte un nom géographique qui connote sa région préférentielle de nomadisation, à l'écart des sillons aux grands arbres généralement recherchés par les éleveurs tant pour leurs frais ombrages que pour les feuilles et les gousses des acacias, appréciées par les chamelles et les chèvres. Cette appellation date d'avant l'installation du forage, époque où ce campement vivait au sud-ouest d'In Aggar, vers Bagoten. Le nom est resté, bien qu'il ne corresponde plus à la réalité.

Ce campement se scinde parfois pendant la saison sèche, et l'on trouve deux unités distinctes, notamment en 1967-1968, après la nomadisation estivale.

4. Le campement d'Amekki, souvent confondu avec celui de Najim, à l'ouest ou au sud-ouest du forage.

5. Le campement de Khamed Iknan ag Gogi, à l'est de la pompe, à In Shililt, dans la même grande vallée fossile.

6. Le campement des fils d'Idigini, au sud-est du forage, dans une petite vallée issue du grand sillon méridien.

7. Le campement de Saləgh, qui parfois se confond avec celui de Najim, a passé la saison sèche 1967-1968 près du puits d'Akarazrazen (puits cimenté).

8. A Isawamadran (puits cimenté), campement d'Azəhor, qui autrefois, avant la construction de la station de pompage d'In Aggar, était confondu avec celui des « Kel Tadarast ».

9. Plusieurs campements de faible importance numérique sont installés entre Tofamanir et Bagoten.

b) A *Idingiri*, on trouve également quelques personnalités autour desquelles se regroupent les tentes :

10. Bobeji, l'un des plus riches éleveurs illabakan, entouré de nombreux serviteurs, constitue le campement le plus important de la zone d'Idingiri.

11. Abəlowen, parfois séparé du précédent à la saison sèche.

12. Campement de Shitept.

13. Campement d'Ayloq.

14. Campement vivant souvent à proximité du puits d'In Arraman¹.

c) A l'ouest, près de *Shin Salatin*, on peut encore citer les campements d'Adem et de Faro.

Ces quelques exemples montrent que les campements sont des unités assez floues : des tentes ou des groupes de tentes s'éloignent ou se rassemblent selon l'état des pâturages. La dispersion et l'éparpillement sont maximum tant que les mares sont encore pleines, c'est-à-dire, en bonne année, jusqu'à la fin du mois de décembre. La concentration s'effectue à partir de janvier, et jusqu'aux premières pluies. La nomadisation d'hivernage prolonge le rassemblement des campements dans le mouvement vers le nord, qui se déroule en août et en septembre.

2. — LE PROCESSUS DE LA NOMADISATION

Les mouvements des Illabakan, conformes à ceux de tous les Touaregs sahéliens, se répartissent schématiquement, au cours du cycle annuel, en deux périodes :

— pendant la saison sèche et jusqu'à l'installation des pluies : petits déplacements autour du point d'eau habituel ;

— en saison des pluies, mais seulement lorsque de nombreux orages ont rempli les mares et fait naître l'herbe nouvelle, c'est-à-dire rarement avant le 15 août : mouvement général vers le nord. Ce départ est parfois précédé de petits mouvements sans orientation précise, dans l'attente du départ général. Le retour a lieu vers la fin du mois d'octobre ou le début de novembre, à proximité du point d'eau traditionnel, parfois plus tard, en décembre ou janvier, après avoir campé auprès des mares avant leur assèchement.

Tel est le schéma classique, presque immuable, mais susceptible cependant de nombreux aménagements d'une année sur l'autre. Des pluies déficitaires écourtent le déplacement estival vers les plaines septentrionales ; elles condamnent les nomades à une saison sèche difficile. Ces habitudes de nomadisation sont régulières. On abandonne rarement le point d'eau habituel, l'itinéraire de la nomadisation estivale est presque immuable. Il s'agit donc d'un nomadisme pendu-

1. Les numéros de 1 à 14 renvoient aux cartes de nomadisation.

laire, lié au balancement des saisons. Mais, à ces mouvements généraux, aux habitudes précises, presque casanières, il faut ajouter un nomadisme de détail plus anarchique, au rythme imprévisible, qui n'apparaît qu'à la suite d'une longue observation. Ces mouvements imprévus qui succèdent à des stations prolongées sur un même emplacement, ces variations sur un thème bien connu, traduisent l'irrégularité de pluies concentrées le plus souvent sur une courte période. On note ainsi les réactions diverses et particulières à chaque campement, voire à chaque famille, à l'intérieur d'un cadre assez rigide.

Au cours des mois d'août et septembre 1967 et 1968, nous avons participé à la cure salée des Illabakan d'In Aggar¹ ; nous avons pu ainsi observer au jour le jour le rythme lent des déplacements, écouter les discussions qui précédaient chaque départ et saisir les raisons d'étapes écourtées, d'arrêts prolongés ou de brusques changements de direction.

Le déplacement (*tizarik*) donne un spectacle toujours coloré, surtout lors de la montée vers la cure salée. Tôt le matin règne une grande agitation dans le campement : les femmes démontent les tentes, alors que les jeunes gens partent à la recherche des animaux porteurs, et que les bergers rassemblent les troupeaux. Les velums de cuir sont pliés à terre, les nattes enroulées, les mâts des tentes et les montants de lits assemblés. L'emplacement du campement n'est bientôt plus qu'un champ d'objets posés à terre dans le plus grand désordre apparent. Les préparatifs s'éternisent et rares sont les départs vraiment matinaux. En saison des pluies, la rosée de la nuit oblige parfois à attendre que les velums des tentes soient secs avant de les plier. Vers huit heures, parfois neuf ou même dix heures, le campement s'ébranle : les hommes montés à chameau, plus rarement à cheval, forment la tête de la colonne (*imuzerən* : les guides). Ils sont suivis des femmes juchées sur les ânes ou les bœufs porteurs, déjà chargés de bagages : elles sont assises sur le velum replié ; de chaque côté de l'animal sont fixés les montants de bois auxquels s'accrochent des écuelles ou des sacs de cuir ; sous le ventre de l'animal se balance l'outre à eau. Les troupeaux suivent, moutons et chèvres groupés, vaches et chammelles conduites séparément par un jeune garçon ou un serviteur. Les petits cabris nés depuis quelques jours, parfois les chamelons, sont portés sur les ânes et les bœufs. Pendant ce déplacement, on ne peut séparer les veaux des vaches ou les chamelons des chammelles : aussi, pour éviter que les petits animaux ne têtent, et que le soir les bols de traite ne restent vides, on pose sur le museau des veaux une sorte de muselière (*ekembab*, pl. *ikəmbab*) qui ne les empêche pas de s'abreuver aux mares ; une cordelette passée dans la bouche des chamelons sous la lèvre supérieure s'attache derrière les oreilles et empêche toute succion.

Les jeunes gens, à chameau ou à cheval, devisent gaiement : parfois l'un d'eux va saisir la voile de tête d'une femme, bientôt poursuivi par tous ses camarades. Les chiens, lévriers à la taille élancée, n'aiment pas les longues étapes sous le soleil ; cette marche lente ne leur convient guère, et ils progressent d'arbre en arbre. Mais si un lièvre ou une gazelle détale devant eux, ils partent en course folle, suivis par tous les jeunes chameliers ou cavaliers, parvenant parfois à les forcer à la course. Arrivés à l'étape, les chiens vont creuser le sable sous un arbre pour y trouver un endroit frais où reposer.

Il arrive qu'avant un déplacement un éclaireur soit envoyé pour repérer les mares et les pâturages, et choisir le meilleur emplacement. Les Illabakan cependant, dont les parcours ne sont pas très longs, ne se font que rarement précéder par un groupe de reconnaissance ; ils suivent un itinéraire qui ne varie guère, et se renseignent auprès des voyageurs rencontrés.

Si l'année est favorable, les déplacements sont courts, car tout emplacement est tentant. En 1967, où les pluies furent aussi abondantes que bien réparties, le campement de Najim, chef des Illabakan, partit des environs d'In Aggar le 19 août, pour arriver dans les plaines à l'ouest d'In Gall le 7 septembre, en onze étapes très inégales, séparées par des arrêts (cf. fig. 8).

1. En 1967, nous avons effectué le déplacement depuis In Aggar jusqu'aux plaines septentrionales, avec retour au point de départ après deux mois de nomadisation à dos de chameau ; en 1968, nous avons effectué ce mouvement dans le sens sud-nord pendant quatre semaines.

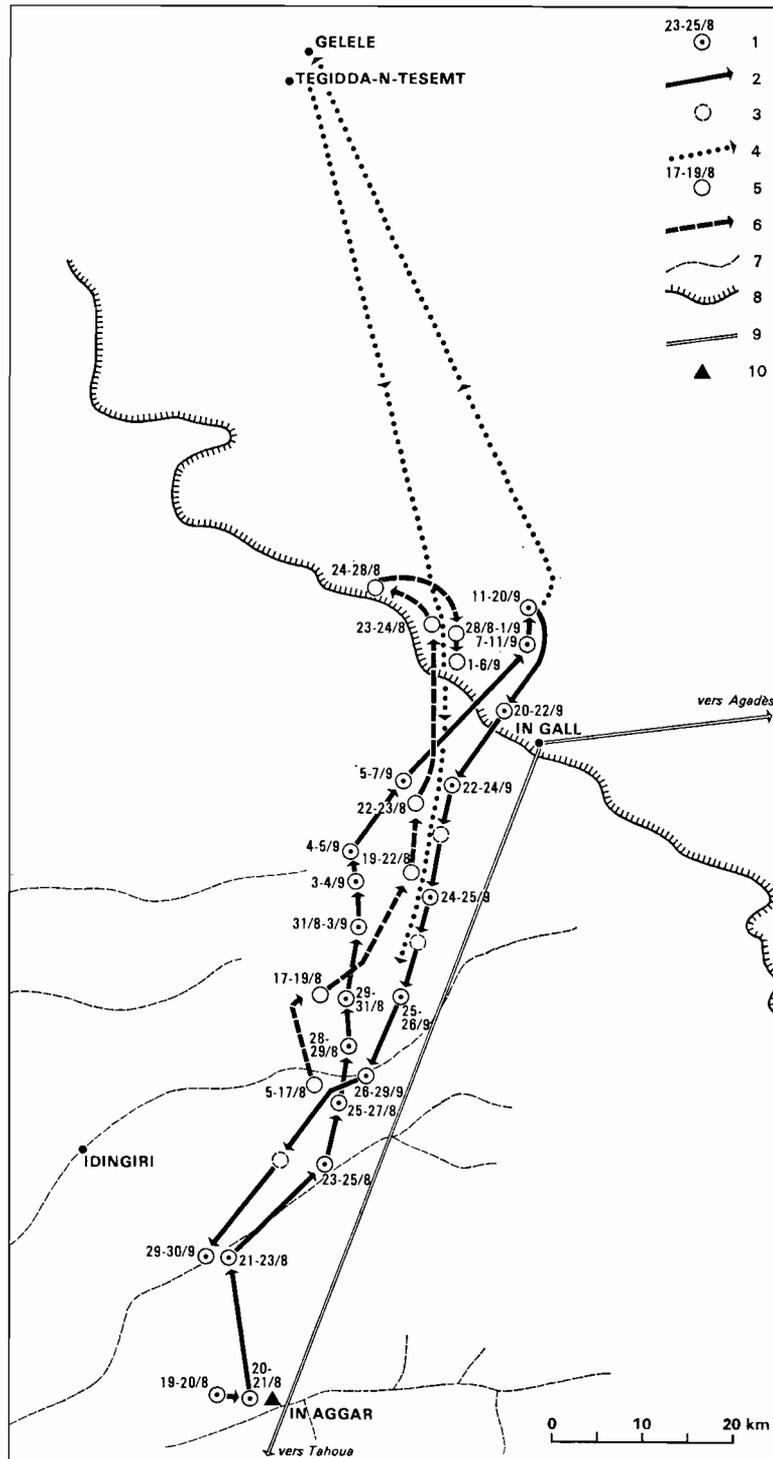


FIG. 8. — Nomadisation estivale du campement de Najim, chef des Illabakan.

Localisation du campement du 22 au 25 août 1967 - 2. Itinéraire 1967 - 3. Localisation de pause à la mi-journée sur l'itinéraire de retour - 4. Troupeaux de chameaux conduits aux sources salées - 5. Localisation du campement du 17 au 19 août 1968 - 6. Itinéraire 1968 - 7. Vallée sèche - 8. Falaise de Tigiddit - 9. Route - 10. Station de pompage.

| | |
|-----------------------|-----------------------------------|
| 19 août : déplacement | 29 — : déplacement |
| 20 — : arrêt | 30 — : arrêt |
| 21 — : déplacement | 31 — : déplacement |
| 22 — : arrêt | 1 ^{er} septembre : arrêt |
| 23 — : déplacement | 2 — : arrêt |
| 24 — : arrêt | 3 — : déplacement |
| 25 — : déplacement | 4 — : déplacement |
| 26 — : arrêt | 5 — : déplacement |
| 27 — : arrêt | 6 — : arrêt |
| 28 — : déplacement | 7 — : déplacement |

La nomadisation fut lente, les étapes le plus souvent courtes. Relevons quelques notes prises au cours de ce déplacement :

21 août 1967 : Départ du campement à 9 heures. Traversée de la tadarast, sans autre horizon que les arbres rabougris. Arrivée à 12 h 45 près d'une mare. Les bagages sont déposés à terre. Des menaces orageuses vers 14 heures. Les tentes sont montées vers 15 heures.

7 septembre : Départ de Tenakert à 8 h 25, dans la vallée située à l'arrière de la falaise de grès à l'ouest d'In Gall. La colonne s'égrène et bientôt les femmes sont distancées. Abutali, malade, le visage entièrement recouvert, est monté sur un chameau remorqué par celui de Salagh. Il ne dirige pas sa monture qui est rattachée par une corde à celle de son guide. Traversée de la falaise de grès : immenses horizons à la couleur métallique qui me rappellent les planèzes du Massif Central. Rien ne limite la vue que les buttes de grès qui forment une petite chaîne à l'ouest. On débouche dans la plaine argileuse au pied de la cuesta de grès, ici très démantelée, avec à l'ouest les trois buttes témoins de Shin Neguran, pyramides tronconiques, sentinelles avancées de la falaise. Nous arrivons avec le groupe de tête près de l'oued, issu de la falaise, au lieu-dit Tellabaqad, à 13 h 10. Les arrivées se succèdent jusque vers 14 h 30. Vers 16 heures toutes les tentes sont montées.

Pendant le mois de septembre, le campement éclate, et les seuls éléments jeunes du groupe familial vont conduire les troupeaux aux sources salées de Gelele près de Tegidda-n-tesemt. Le chef Najim et une portion de sa famille se déplace légèrement dans la plaine, après le départ des animaux conduits par quelques-uns de ses fils et de ses serviteurs.

Vers le 15 septembre, au lieu-dit Tazumeq, le campement voudrait reprendre la route du sud, mais quelques ânes et vaches sont perdus. Des menaces d'orage persistent chaque soir, mais les pluies ont cessé. Malømmu, un captif du campement, a fait sur le sable les *igəzan*, la divination, et a prédit aux femmes que leurs ânes seraient retrouvés. Les ânes sont, en effet, retrouvés, sauf ceux de Biska, ainsi que ses vaches. Le 20 septembre, le campement reprend la route du sud. Le fils de Biska part seul à la recherche des animaux perdus.

Parfois les étapes sont longues, car les mares du début de l'été sont sèches : aussi le campement fait étape au milieu du jour et s'ébranle à nouveau vers 16 heures, lorsque le soleil est déjà bas sur l'horizon (cf. fig. 8).

| | |
|----------------------------|--|
| 20 septembre : déplacement | 26 septembre : déplacement |
| 21 — : arrêt | 27 — : arrêt |
| 22 — : déplacement | 28 — : arrêt |
| 23 — : arrêt | 29 — : déplacement et arrivée à proximité des pâturages de saison sèche. |
| 24 — : déplacement | |
| 25 — : déplacement | |

En 1968, comme on l'a déjà dit, les pluies furent mal réparties. Aussi le déplacement de « cure salée » fut-il précipité, et donna lieu à d'interminables discussions pour décider chaque jour de l'étape suivante.

Depuis la fin du mois de juillet, tous les campements illabakan sont établis à une trentaine de kilomètres au nord d'In Aggar, dans la vallée de Shiwālamban ; on scrute le ciel dans l'espoir d'orages qui ne viennent pas. Le 17 août, sans que les pluies tant attendues soient venues, le départ s'organise :

| | |
|-----------------------|--------------------|
| 17 août : déplacement | 21 août : arrêt |
| 18 — : arrêt | 22 — : déplacement |
| 19 — : déplacement | 23 — : déplacement |
| 20 — : arrêt | |

Le parcours est plus court, l'itinéraire décousu : on sent une inquiétude permanente : certains songent, au cours des étapes, à rebrousser chemin. Voici encore quelques notes prises à cette époque :

17 août 1968 : Départ à 9 h 30. Rencontre de Peuls Bororo, et sur leurs indications, on change de cap vers l'est. Arrivée à Tagdemt vers 13 heures. Pas de vraie mare, quelques trous d'eau dans le sillon d'un petit ravin. L'eau déjà polluée par les vaches bororo l'est ensuite par les troupeaux illabakan, avant que les outres aient pu être remplies. L'eau, décantée de sa vase, garde encore une acre odeur d'urine animale que même le thé ne fait pas disparaître. Taghma ulet Ghalisun, épouse de Ghəlwata, le fils aîné du chef, accouche dans la nuit d'une fille, après avoir, dans la journée précédente, effectué une étape de trois heures et demi à dos de chameau.

21 août : Le départ avait été décidé, mais Ghalisun ayant perdu ses chèvres, il est reporté au lendemain.

22 août : Départ à 7 h 30. La caravane s'égrène sur une distance considérable. On quitte la tadarast pour traverser des plateaux où le grès noir vernissé apparaît à nu. Une fine herbe verte pousse dans les sillons creusés par le passage répété des animaux. On aperçoit au loin les buttes de la falaise qui se détachent sur la plaine. Une partie du campement a poursuivi vers le nord, alors qu'une autre s'arrête à 11 heures du matin. Avant que les tentes ne soient montées, un gros orage éclate : sous notre tente, la seule prête, quinze personnes cherchent un abri, et des rigoles d'eau pénètrent de partout. On soulève les bagages pour les sauver de l'inondation. La pluie cesse : une mare s'est formée à proximité ; tous les buissons et arbustes sont recouverts de vêtements détrempés. Les femmes s'enroulent dans des couvertures en attendant que leurs jupes et leurs tuniques aient séché. Pour cette étape, les campements ont provisoirement éclaté : les retardataires s'étaient arrêtés devant la menace de l'orage.

29 août : Le campement installé au pied de la falaise de grès, est levé : le départ a lieu à 9 heures, vers Temazənaq, au nord. Après un kilomètre de route, rencontre d'un chamelier qui annonce que les pâturages font défaut vers le nord. Changement de cap vers l'est, et installation du campement à 2 km environ à l'est du précédent, à 9 h 45. Un groupe d'hommes, parti tôt le matin au marché d'In Gall, s'est dirigé le soir vers Temazənaq, à la recherche du campement, et arrive dans la nuit après un long détour vers le lieu supposé où devaient se trouver les tentes.

Ces quelques notes donnent une idée trop succincte des déplacements et de leur atmosphère joyeuse, même lorsque l'eau se fait rare, des visites quotidiennes d'étrangers en voyage ou à la recherche d'animaux perdus, et qui passent la nuit au campement : il faudrait encore évoquer les courses de chameaux et de chevaux entre campements rivaux, où l'on va se saisir d'un objet chez le voisin, en tentant de le ramener chez soi sans être rejoint ; les parties de *karey*, sorte de jeu de hockey, que pratiquent tous les garçons, en frappant une pierre d'un solide bâton. Enfin, chaque soir, c'est la poursuite des chamelons par les bergers et tous les jeunes gens : lente marche d'approche à l'indifférence feinte, puis brusque course pour saisir l'animal par la queue et le traîner jusqu'au piquet où il est attaché par la patte : opération mainte et mainte fois recommencée pour traquer les chamelons habiles à s'échapper. Et la nuit, quand tous les troupeaux sont groupés autour

des tentes, il s'élève comme une longue plainte, où se mêlent les cris des chameaux, des vaches, des moutons et des chèvres, fond sonore qui s'apaise peu à peu au milieu de la nuit.

Cette nomadisation ne laisse personne en arrière : les vieillards, les malades, les nouveaux-nés, suivent le mouvement dicté par l'eau et l'herbe.

3. — LE CYCLE DE L'ANNÉE 1967-1968 ; COMMENTAIRE DES CARTES DE NOMADISATION

Les cartes du mouvement des Illabakan restituent mois par mois les déplacements des tentes au cours de l'année 1967-1968. Nous avons, pour ce faire, établi la liste des Illabakan sur des fiches familiales où figuraient les habitants de chaque tente. Au dos des fiches étaient notés tous les déplacements des hommes et des animaux. Bien entendu, il n'était pas possible de suivre chaque tente sur un si vaste espace et pendant une aussi longue période. Mais les nouvelles vont et viennent d'un campement à l'autre, et il fut ainsi possible de tenir à jour ce fichier avec une précision suffisante, d'autant plus que la carte oblige à une schématisation qui ne laisse pas toujours apparaître les détails recueillis.

Le schéma classique du cycle annuel a été décrit, et nous avons vu les nombreuses variantes possibles. En 1967, les pluies furent conformes à la normale et bien réparties dans le temps. La saison sèche qui suivit donna donc des pâturages convenables, jusqu'au mois de mars-avril, où, comme chaque année, les herbages se transforment en paille desséchée. Les pluies de 1968, si elles fournirent une quantité d'eau normale, furent très mal réparties et des orages très précoces (fin mars), localisés dans la partie orientale de la circonscription, favorisèrent une poussée de la strate herbacée au mois d'avril et mai. La longue sécheresse qui suivit avant la reprise normale des pluies provoqua l'épiaison et la floraison des graminées, et par conséquent l'arrêt de la croissance : la qualité des pâturages fut donc compromise pour l'année sèche suivante.

Pour la saison sèche et le début de la saison des pluies (novembre à juin inclus), les cartes de nomadisation n'ont été établies que pour le seul groupe oriental, le plus nombreux (86 %) pour lequel nous possédons des détails au niveau de la tente. L'échelle (1 : 200 000) ne permettait pas d'inclure dans la même carte le groupe occidental.

Nous avons choisi pour la saison des pluies l'échelle de 1 : 500 000 en raison des déplacements à plus forte amplitude vers les plaines septentrionales. Tous les Illabakan sont donc portés sur cette représentation cartographique de la nomadisation d'hivernage.

NOVEMBRE 1967

a) Zone est et sud-est : In Aggar, Tofamanir et puits voisins.

In Aggar : les campements, après avoir quitté les plaines argileuses septentrionales et traversé le plateau des grès du Tegama, rejoignent les mares des grandes vallées fossiles. Tagdemt, Tan-kəza, Tasakalawt, Tadəbuk, Shin Kulenin sont des mares éphémères : en 1967, elles s'assèchent avant la fin du mois de novembre, déclenchant un mouvement vers le sud, qui se déroule, au cours de ce mois, par étapes successives (nous retrouvons le nom des principaux campements déjà cités) :

— campement de Najim (n° 1) : de Tan-kəza, gagne la grande vallée d'In Aggar, à l'ouest de la station de pompage ;

— campement de Ghalisun (n° 2), par contre, ne quitte pas Tagdemt : les troupeaux trouvent encore des trous d'eau à Tan-kəza, suffisants pour l'abreuvement ;

- le campement des Kel Tadarast (n° 3) a dépassé la vallée d'In Aggar pour gagner les environs de Bagoten : les animaux sont abreuvés à la mare de Girmawan ;
- le campement d'Amekki (n° 4), de Tagdemt a rejoint Wan Edəbeg, sur le plateau à environ 10 km au nord-ouest de la station de pompage ;
- le campement de Khamed Iknan (n° 5) a repris sa place habituelle à In Shilit, à 7 km à l'est du forage, dans la grande vallée, et les fils d'Idigini (n° 6) dans une petite vallée, à Tan Gazu, à 6 km au sud-est ;
- le campement qui nomadise en saison sèche autour du puits profond d'Isawamadran (n° 8), s'est rendu à Bagoten, se joignant aux Kel Tadarast ;
- les autres campements reprennent progressivement leur place autour des stations de pompage de Tofamanir et Tamaya, et des puits de Marekəne et In Tiwugas.

b) *Idingiri.*

Les campements d'Idingiri n'ont pas encore repris position autour de leur puits. Après une période de transition, au retour de leur nomadisation d'hivernage, ils se sont installés dans la vallée à l'est de Shiwələmban, et dans de petits diverticules.

— En novembre, le campement de Bobeji (n° 10) se rend à Anuwalla dans la vallée fossile septentrionale, avec une grande partie des Illabakan d'Idingiri. Un second groupe reste à In Jolaren, à l'est de Shiwələmban (le campement d'Abəlowen — n° 11 — en particulier).

DÉCEMBRE 1967

a) *Zone est et sud-est :*

Seuls déplacements importants :

- celui du campement d'Amekki (n° 4) qui a quitté le plateau pour rejoindre, fin décembre, la grande vallée d'In Aggar et s'installer à 500 m au nord-ouest du chef Najim ;
- celui du petit campement (n° 7) — 2 familles — qui nomadisait autour des mares de Tasakalawt et Tan Kəza, et qui a gagné le puits cimenté d'Akarazrazen ;
- enfin les campements venus à Bagoten reprennent leur emplacement ; ils reviennent ensemble jusqu'au puits d'Isawamadran (n° 3 et 8) mais les Kel Tadarast (n° 3) poursuivent leur route jusqu'à Tatagarat Aman, à un ou deux kilomètres au nord-est du campement du chef Najim.

Les regroupements autour des stations de pompage et des puits profonds sont presque achevés.

b) *Idingiri :*

C'est le regroupement dans la vallée d'Idingiri. Le campement de Bobeji (n° 10) prend place à proximité de la mare de Shimarargalin, d'autres au sud d'Idingiri. Le campement de Shitept (n° 12) se rapproche et s'installe au sud du puits d'Idingiri. Celui d'Ayloq (n° 13) se rapproche de la mare de Shiwələmban. Le campement d'In Arraman (n° 14) se scinde.

JANVIER 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est :*

Le dernier campement important resté dans le nord, celui de Ghalisun (n° 2) gagne la vallée du Tadist, à l'ouest d'In Aggar, au lieu-dit Wan Bəgwan, à 2 km au nord-est du chef Najim.

— Au sud, rassemblement des campements au nord de Tofamanir, au lieu-dit Tensan.

Tous les campements s'abreuvent aux stations de pompage ou aux puits profonds.

b) *Idingiri* :

Les campements sont concentrés aux alentours du puits d'Idingiri, à l'exception de celui de Bobeji (n° 10) resté près de la mare de Shimarargalin. Un petit groupe gagne les environs du puits d'In Arraman.

FÉVRIER 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

Les regroupements sont faits, et l'on ne note que de petits déplacements, en particulier celui du campement de Ghalisun (n° 2) qui s'installe à Baradi, sur le plateau, à 6 km au nord-est de son précédent emplacement, à une distance à peu près équivalente de la station de pompage. Le campement d'Akarazrazen (n° 7) est rejoint par une famille restée près des mares septentrionales jusqu'à leur épuisement.

b) *Idingiri* :

On ne note que de petits mouvements autour d'Idingiri. Un campement (n° 12) se fractionne, et une partie gagne Shin Zerbowen, où il rejoint le campement d'In Arraman (n° 14).

MARS 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

On observe une stabilité générale. C'est le creux de la saison sèche.

b) *Idingiri* :

Grande stabilité également. Rassemblement quasi général autour du puits d'Idingiri.

AVRIL 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

De grosses pluies sont tombées dans les derniers jours de mars au sud-est d'In Aggar, dans la région de Tamaya. Les Illabakan restent en place, à l'exception des campements relativement proches de la zone arrosée (n° 9) : les campements du nord de Tofamanir font mouvement vers Tamaya.

b) *Idingiri* :

Un petit campement se rend près de Shimarargalin, mais la stabilité demeure générale.

MAI 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

Avec un mois de retard, presque tous les campements illabakan se dirigent vers le sud-est, au lieu-dit Shin Gharegan. Seul le campement de Ghalisun (n° 2) reste au complet au nord d'In Aggar. Une partie du campement de Najim (n° 1) reste en place, laissant les éléments les plus jeunes et les bergers s'en aller avec la plus grande partie des troupeaux. On observe une concentration tout à fait exceptionnelle, due à des conditions climatiques particulières. Ce mouvement représente l'événement majeur de l'année, qui sera dénommée « awetay wan Shin Gharegan ».

b) *Idingiri* :

La stabilité se poursuit, et contraste avec le mouvement général des Illabakan de la région d'In Aggar. L'éloignement de la région arrosée dissuade ceux d'Idingiri d'entreprendre un tel déplacement.

JUIN 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

Les campements se remettent en place autour de la station de pompage d'In Aggar après les premières chutes de pluie. Un seul campement, celui d'Aghageysha (les Kel Tadarast, n° 3), gagna fin juin la mare de Shin Kulenin. Le petit campement (n° 7) resté auprès du puits d'Akarazzen gagne une mare située au confluent des deux vallées d'In Aggar et d'Akarazzen, plus à l'ouest.

b) *Idingiri* :

Les premières pluies sont tombées, et les campements se déplacent. Celui de Bobeji (n° 10), après un mouvement vers le sud, gagne à la fin du mois Shiwälëmban, en compagnie d'Abëlowen (n° 11), auquel se joint également en route celui de Shitept (n° 12). Un autre groupe, avec Ayloq (n° 13), se rend au nord à Derkatin, puis à Anuwalla,

Le campement n° 14 gagne Shin Tallabawin, au sud du puits d'In Arraman, et deux des tentes du campement de Bobeji (n° 10) le rejoignent.

JUILLET 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

Quelques orages ont rempli les mares de la vallée de Shiwälëmban. Tous les campements s'installent donc dans cette vallée septentrionale. Mais ces mouvements sont encore hésitants. Le campement des Kel Tadarast (n° 3) rejoint à Shin Kulenin par celui de Khamed Iknan (n° 5), fait demi-tour vers le sud courant juillet, pour repartir vers le nord dans la grande vallée de Shiwälëmban, au lieu-dit In Jolaren. Tous les campements se déplacent fréquemment, dans l'attente de pluies suffisamment abondantes pour que les mares situées plus au nord se remplissent, leur permettant de gagner les plaines d'In Gall.

b) *Idingiri* :

Chassé-croisé de campements : ceux d'Anuwalla (Ayloq, n° 13) reviennent vers le sud à proximité de Shiwälëmban, ceux de Shiwälëmban (Bobeji, Abëlowën et Shitept, n° 10, 11 et 12), partent vers le nord, à Anuwalla, puis à Atarak.

Pour le campement n° 14, mouvement inverse de celui de juin, avec retour au point de départ.

AOÛT 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

C'est le mois traditionnel du départ pour la « cure salée ». En 1968, les pluies tardent à venir : les campements illabakan installés dans la vallée depuis Shiwälëmban jusqu'à Tadëbuk et Makankan attendent jusqu'à la mi-août pour franchir le plateau où les mares sont peu abondantes. Ils ne s'attardent pas en route comme à l'accoutumée, car l'eau fait partout défaut, et elle est insuffisante pour abreuver les gros campements qu'accompagnent tous les troupeaux. Les Illabakan d'In Aggar et des environs font mouvement selon deux itinéraires principaux : l'un

qui se dirige vers l'ouest d'In Gall et s'installe au pied de la falaise gréseuse (campements de Najim, n° 1 ; Ghalisun, n° 2 ; Amekki, n° 4 ; Khamed Iknan, n° 5) ; l'autre qui passe à l'est d'In Gall (campements des Kel Tadarast, n° 3 ; des fils d'Idigini, n° 6). Ces campements ne sont pas tous groupés. Ils suivent un même itinéraire, parfois à un ou deux jours d'intervalle, et s'installent, selon les circonstances, ensemble ou à quelques kilomètres les uns des autres.

b) *Idingiri* :

Regroupement des campements à Abejilalam : dans les derniers jours du mois d'août, une très petite partie des tentes, en se joignant aux campements venus d'In Arraman, arrive à une vingtaine de kilomètres des sources salées, laissant le gros des campements (Bobéji, n° 10 ; Abəlowən, n° 11) à Shin Neguran, au pied de la falaise de grès, à 30 km plus au sud.

c) *Illabakan de l'ouest* :

La majeure partie des campements de Shin Salatin se rend à la mare de Wezzey et reste ainsi à proximité des petits champs de mil, ensemencés pour la première fois. Un petit groupe (campement de Faro) prend la direction du nord-est, par Waragaz, Abatrakum, et rejoint dans les derniers jours d'août les campements d'In Arraman et les quelques tentes d'Idingiri, arrivées à 20 km de Gelele (lieu-dit Shin Zalarlaren).

SEPTEMBRE 1968

a) *In Aggar et région est et sud-est* :

C'est le retour de la cure salée. Presque tous les campements s'installent près des mares de la vallée de Shiwäləmban. Des jeunes gens des campements partis avec les animaux aux sources salées (campements de Najim, n° 1 et Ghalisun, n° 2) s'attardent dans les plaines vers Egeyd.

b) *Idingiri* :

Les campements, après avoir gagné au début du mois les sources salées, retournent aux environs de Shiwäləmban.

c) *Illabakan de l'ouest* :

Retour également auprès des mares concentrées dans les bas-fonds interdunaires du nord de Shin Salatin.

OCTOBRE 1968

Tous les groupes se rapprochent de leurs puits de saison sèche, sans toutefois encore aller y puiser de l'eau, car les mares sont encore pleines.

Tels furent les mouvements des hommes, au cours du cycle annuel 1967-1968. Les cartes permettent de voir l'éclatement, le regroupement ou le rassemblement des campements. Elles témoignent de la dispersion des hommes sur leur aire de nomadisation.

4. — LES AUTRES ANNÉES

Notre enquête s'est limitée au cycle annuel 1967-1968. Mais au cours d'un bref retour chez les Illabakan en 1970 et en 1972, nous avons pu contrôler rapidement les mouvements des campements au cours des années suivantes, et ainsi élargir dans le temps nos observations.

Chez les Touaregs, chaque année reçoit le nom du fait marquant, resté gravé dans les mémoires. Le calendrier d'In Aggar sera bien sûr parfois différent de celui de Tchîn Tabaraden, ou même de celui du puits d'Idingiri. Le calendrier des années récentes que nous donnons ici concerne les seuls Illabakan d'In Aggar.

1965-1966 : *Awetay wan tandert* : l'année de la maladie du charbon.

1966-1967 : *Awetay wan buhuten* : l'année des sacs de toile. Ce fut une mauvaise année : le mil fut rare et se vendit très cher, et le gouvernement procéda à des distributions de céréales dans des sacs de jute, différents des sacs de cuir ou de nattes traditionnellement en usage sur les marchés.

1967-1968 : *Awetay wan Shin Gharegan* : l'année de Shin Gharegan, lieu où, au mois de mai, la majorité des Illabakan d'In Aggar et leurs troupeaux se concentrèrent pour profiter des pâturages nouvellement apparus, après les pluies de fin mars, tombées dans cette région.

Awetay wan lumut : l'année de la rougeole, autre nom de cette année, qui rappelle l'épidémie de rougeole qui fit périr de nombreux enfants en mars et avril 1968 (malgré les vaccinations pratiquées au cours du précédent hivernage par le Service de Santé).

1968-1969 : *Awetay wan ammat* : l'année de la mort ; ... *wan manna* : l'année de la longue sécheresse ; ... *wan laz* : de la famine.

Trois noms, en fait trois synonymes d'une année catastrophique, où les mares furent vides dès novembre, et où les pâturages, trop précoces, ne donnèrent qu'une herbe rare et bientôt totalement disparue aux environs de tous les points d'eau. Les animaux, surtout les vaches et les moutons, moururent en grand nombre, manquant de pâturages herbacés, alors que chamelles et chèvres trouvèrent des feuilles d'arbres, résistant mieux à la sécheresse.

« Cette année-là, nous dit un informateur Allabaka, j'ai vu deux choses que je n'avais jamais vues auparavant : des chameaux brouter l'herbe teberemt (*Cymbopogon schoenanthus*), qu'ils n'apprécient pas, et un cheval porter des bagages¹. Cette année-là, les chiens² ont mangé les cadavres des vaches, mais certaines carcasses étaient si décharnées que même les charognards n'en voulaient pas. »

Les hommes firent appel aux aliments de cueillette ; malheureusement, les graines sauvages, si couramment utilisées, faisaient défaut elles aussi : les ishiban, millets sauvages (*Panicum*), le wezzeg, ou cram-cram (*Cenchrus biflorus*) et même l'agərof (*Tribulus terrestris*), avaient souffert de la sécheresse. Il fallut avoir recours aux noyaux du fruit du tadant (*Boscia senegalensis*). On ramassa les noyaux abandonnés à la récolte, que l'on rejette d'habitude après avoir fait dégorgé le jus de la pulpe. On les mit au feu pour faire éclater le bois et dégager l'amande. Plusieurs cuissons furent nécessaires avant le pilage, pour en éliminer l'amertume. Réduites en farine, ces amandes furent mélangées à du lait caillé.

On mangea les feuilles des arbres : celles de l'agar (*Maerua crassifolia*) du tiboraq (*Balanites aegyptiaca*) et de l'*akawat*³ plante parasite qui pousse dans les branchages des grands acacias, et surtout de l'afagag (*Acacia raddiana*) : ces feuilles sont cuites, et consommées en légumes.

Le gouvernement procéda à des distributions de lait en poudre, de mil et de sorgho.

LES MOUVEMENTS EN 1968-1969

- Pendant la saison sèche :

a) In Aggar :

Le campement du chef Najim (N° 1) resta aux alentours de Wan Tigidayən, à l'ouest de la station de pompage, de novembre à avril. En avril, il se rendit aux environs du puits d'Akara-razzen, où il resta jusqu'en juin.

1. Le cheval, animal de luxe, puisqu'on le nourrit de mil, est exclusivement réservé à la monte.

2. Le chien n'a pas coutume de manger les cadavres, comme les hyènes.

3. *Akawat* : *Horanthus* sp., d'après F. NICOLAS (1950), p. 27 et *Tapinanthus globiferus*, d'après PEYRE DE FABRÈGUES (1972).

Les campements de Ghalisun (n° 2) et d'Amekki (n° 4) effectuèrent le même mouvement, à la même période.

Le campement des Kel Tadarast (n° 3), par contre, se rendit au retour de la cure salée aux environs de la station de pompage de Tofamanir, où il resta jusqu'en juin.

Le campement de Khamed Iknan ag Gogi (n° 5), conformément à son habitude, nomadisa à l'est d'In Aggar, vers In Shililt et Wan Bəgwan.

Le campement d'Azəhor (n° 8) resta comme à l'accoutumée autour du puits d'Isawamadran.

b) *Idingiri* :

Les campements d'Idingiri modifièrent leur parcours : au retour de la cure salée, ils se rendirent à Wan Bəgwan, à l'est d'In Aggar, pour la durée du mois de novembre. Ils se déplacèrent ensuite aux environs du puits d'Isawamadran pour deux mois. En février, ils regagnèrent leur puits traditionnel d'Idingiri pour encore deux mois. En avril, ils se rendirent à la station de pompage de N-Kao-Kao, qui fut exceptionnellement ouverte à ce moment-là, et ils y attendirent les premières pluies.

c) *Illabakan de l'ouest* :

Les campements nomadisèrent autour des puisards de Gharo et de la station de pompage de Shin Salatin. Seule une partie du campement d'Adəm se rendit à Abalak pour se rapprocher de parents goumiers au poste administratif.

● Pendant la saison des pluies :

a) *In Aggar* :

Les campements de Najim, Ghalisun et Amekki ne dépassèrent pas Tagdemt (à 40 km au nord d'In Aggar), en raison du manque de pâturages.

Le campement de Khamed Iknan ag Gogi gagne les plaines d'In Gall, où il s'installa, et de là envoya ses animaux avec des jeunes gens aux sources salées.

Les campements des Kel Tadarast, d'Isawamadran et de Tofamanir allèrent jusqu'à Tegiddan-tesemt et Gelele.

b) *Idingiri* :

Les campements gagnèrent Agosnidi, tout près de Tegidda, et les animaux burent aux sources salées de Gelele.

c) *Illabakan de l'ouest* :

Les campements ne dépassèrent pas la mare de Wezzey, exception faite de celui d'Adəm, qui seul gagna Gelele.

Il est remarquable de noter que, malgré les très mauvaises conditions de l'année 1968-1969, aucun campement ne quitta la région. Certains modifièrent leurs habitudes, s'éloignèrent quelques mois de leurs puits traditionnels, mais personne n'émigra vers le sud.

Les Peuls Bororo, qui, les années précédentes, nomadisaient aux environs d'In Aggar, quittèrent tous la région pour chercher des pâturages plus accueillants dans la région de Dakoro à cent soixante kilomètres au sud. Une fois encore, confrontés à un même problème, Touaregs et Peuls réagirent différemment : le conservatisme des uns s'oppose à la mobilité des autres. La circonscription de Tchîn Tabaraden, la zone sahélienne dans son ensemble, subirent un même déficit en pâturages et en eau : il n'y avait guère de solution autre qu'un petit nomadisme au sein de la région ou un départ vers les régions méridionales. Plus au nord, dans les plaines d'In Gall et d'Agadès, la situation fut tellement grave qu'elle obligea les nomades à un repli vers le sud : les tribus de la Confédération Kel Fadey, tels les Iburgalen, rejoignirent In Aggar ; d'autres, tels

les Ifareyen, poussèrent jusqu'à In Tuwila, à 200 km de leurs pâturages habituels. Les Igdalen d'Asawas émigrèrent aux environs de Belbeji dans la circonscription de Tanout.

Au total, les Illabakan ne furent pas les plus touchés. Ils tentèrent de subsister sur leurs terrains traditionnels.

1969-1970 : L'ANNÉE DE LA BÉNÉDICTION (*Awetay wan elbaraka*)

Année de pluies normales, sans fait marquant. En gros, les campements nomadisèrent sur leurs emplacements traditionnels ; en été, presque tous se rendirent aux sources salées de Gelele, quelques-uns, comme Ghalisun, préférant se rendre au puits de Fagochia.

IV. — LES TROUPEAUX

I. — LA CIRCULATION DES BIENS ET LA FORMATION DES TROUPEAUX

Les animaux constituent la richesse essentielle de tout éleveur nomade : *eharey*, terme collectif, signifie le troupeau comme la richesse, c'est l'équivalent du *pecus* romain.

L'enfant, garçon ou fille, reçoit à son baptême et même tout au long de son adolescence des animaux de ses proches parents : père, mère, grand-père, oncle ou tante. Le père surtout renouvelle ces cadeaux faits le jour du baptême : ces dons sont appelés *ajif* et constituent le premier stock d'animaux de l'enfant.

C'est à l'occasion du mariage que l'on assiste à un échange d'animaux entre les deux familles qui s'allient. Celle du mari doit fournir la *taggalt*, ou compensation matrimoniale fixée par la famille de l'épouse.

La règle généralement admise veut qu'une fille reçoive la même *taggalt* que sa mère : celle-ci est constituée de deux à quatre chameaux, parfois des vaches, plus rarement d'une équivalence en petit bétail (vingt moutons ou chèvres pour un chameau).

La *taggalt* peut être prise sur le troupeau du marié, si celui-ci a déjà en sa possession un nombre suffisant d'animaux. Dans le cas le plus fréquent, où le mari est jeune, son père donne une partie, sinon la totalité des animaux requis. Le marié peut aussi chercher l'aide de ses amis et parents, dans une contribution volontaire appelée *shirgit*.

Le mariage est « attaché » devant la tente des parents de l'épouse ; il s'agit d'une cérémonie présidée par un marabout, qui implore la bénédiction divine sur cette union, et qui est le témoin des dispositions prises par les deux familles en matière dotale, et à laquelle, par pudeur, les conjoints n'assistent pas en personne. La mariée ne rejoindra son époux que lorsque sa famille aura pu rassembler ce qu'elle doit fournir : une tente complète, une natte-paravent, un lit avec les nattes afférentes, des coussins, des écuelles de bois et des sacs de cuir. Selon les cas, cette période intermédiaire peut durer de quelques mois à un an.

Lorsque la mariée vient s'installer dans le campement de son mari, elle laisse le plus souvent à son père les animaux de la *taggalt*, ceux du baptême (*ajif*), sauf si les deux familles sont proches parentes ; quoi qu'il en soit, ces animaux lui appartiennent et font partie de son héritage. Elle amène avec elle des animaux pour le lait (*shimuzag*, pl. *shimuzagən* — celle de la traite) que lui confie son père. Ces animaux, chamelles ou vaches laitières, ne lui sont que prêtés et doivent être remis dans l'héritage de son père.

La jeune femme est accompagnée, lorsque sa famille possède encore des captifs, d'une jeune *tashkut* qui l'aide dans les besognes domestiques. En cas de divorce, si l'épouse est partie d'elle-même, refusant de vivre avec son mari, il y a restitution de la *taggalt*, à moins que ce dernier se refuse à la réclamer. Si le mari répudie sa femme, celle-ci conserve les animaux. Dans les deux cas, elle emporte la tente et tout le matériel de ménage. Le mari est réduit alors à coucher en plein air sous un arbre (*ifi* — abri naturel), ou sur un lit prêté, entouré d'une natte-paravent

(*shitek*) : cet abri sommaire est appelé *taghalamghalamt*, et oblige l'homme à vivre de jour à l'ombre des tentes voisines.

Certains riches éleveurs partagent leur troupeau avant leur mort. Ce partage (*tozant*) est souvent fictif, car les animaux continuent à être gérés en commun. La mort provoque la dispersion du troupeau par le processus de l'héritage (*tekasit*) conforme au droit coranique : les garçons reçoivent le double de la part des filles.

Il est possible d'attribuer des animaux, dits *elkhabus*, à des descendants des deux sexes, mais parfois seulement aux filles : ces animaux doivent alors appartenir aux seules filles et à leur descendance féminine, avec le bénéfice des produits de l'élevage, mais théoriquement sans possibilité de vente. En fait, ce processus est connu, mais non utilisé par les Illabakan.

La richesse du bétail est assez inégalement répartie : les familles conjugales, qui gèrent seules un troupeau de chèvres, sont les plus pauvres. Pour pallier ces inégalités ou la malchance qui peut prendre la forme d'une épidémie, de pertes ou de vols, il existe des prêts (*shiyt*, pl. *shiytən*). Toute personne démunie peut demander des animaux à un parent ou à un ami, pour une durée qui n'est pas toujours fixée : il bénéficie des produits de l'élevage, lait, beurre, fromage, mais le croît du troupeau revient toujours au propriétaire. Ces prêts n'impliquent pas obligatoirement la réciprocité : ils permettent aux pauvres de survivre, d'attendre la reconstitution d'un troupeau et ne laissent personne mourir de faim.

On peut déduire de tout ce qui précède que les animaux sont propriété individuelle : les troupeaux personnels se constituent progressivement tout au long de la vie d'un homme et d'une femme. Mais les animaux sont gardés au sein d'un troupeau commun : ainsi, pendant un temps, le père conserve avec lui les animaux de sa fille mariée, tout en lui en prêtant d'autres pour le lait ; puis le mari intègre les premiers dans son propre troupeau et rend souvent les seconds. Dans des cas très fréquents, un père gère ses animaux avec ceux de ses fils mariés : des frères se groupent aussi pour la facilité du gardiennage ; les animaux peuvent ainsi être rassemblés par catégorie et chacune d'elle peut recevoir les soins qu'elle réclame. Mais chaque animal est connu : il porte un nom selon sa robe ou toute particularité physique remarquable. On peut désigner dans un troupeau, les animaux de la taggalt de telle femme, ceux donnés comme ajif aux enfants, ou ceux provenant de tel ou tel héritage. Le chef de famille ne peut disposer que de ses animaux personnels et éventuellement de ceux de son épouse avec son accord. Ainsi, il n'y a aucune contradiction entre une appropriation individuelle des animaux et une gestion collective des troupeaux. Dans l'enquête que nous avons effectuée pour essayer de dénombrer les animaux, ceux-ci sont rassemblés dans le cadre des *unités de gestion*. Et les familles groupées par tranches, selon le nombre d'animaux possédés, constituent autant d'unités de gestion.

2. — LES DIFFÉRENTS TYPES D'ANIMAUX

Les Illabakan possèdent un élevage très développé, comportant toutes les variétés d'animaux. Cet élevage semble en régulière progression, si l'on en juge d'après les recensements :

| Espèces | 1938 ¹ | 1951 ² | 1966 ³ | 1968 ⁴ |
|----------|-------------------|-------------------|-------------------|-------------------|
| Camelins | 114 | 685 | 685 | 1 544 |
| Bovins | 594 | 1 185 | 805 | 1 710 |
| Ovins | } 7 160 | 5 376 | 2 124 | 3 165 |
| Caprins | | 5 776 | 2 490 | 4 252 |

1. Recensement NICOLAS (in *Tamesna*, ouv. cité, pp. 254-255).

2. Rapport SALVADORI, Archives de Niamey.

3. Recensement sous-préfecture de Tchén Tabaraden.

4. Notre comptage ne concerne que les Illabakan de l'est, soit 86 % de l'effectif humain de la tribu, qui sont de plus riches éleveurs que la fraction occidentale. On peut avancer qu'ils possèdent plus de 90 % du troupeau.

Il faut souligner que les recensements de l'administration pèchent souvent par sous-estimation, dans la mesure où les éleveurs dissimulent leurs animaux qui sont soumis à l'impôt. La régulière progression des effectifs peut également subir de brusques régressions les années où les pluies n'ont pas donné de pâturages : ainsi en 1969, on a estimé que dans l'arrondissement de Tahoua 15 % des bovins, 11 % des ovins et caprins, 10 % des camelins ont péri¹. Chez les Illabakan, les bovins et les ovins furent les plus durement touchés, par manque de pâturages herbacés. Les chiffres portés ci-dessus sont antérieurs à cette hécatombe.

Les comparaisons entre les différents recensements doivent être faites avec une grande prudence. Chacun d'eux est le fait d'une personnalité différente, qui jamais n'a réellement compté les animaux. Selon son caractère, son tempérament, les circonstances du recensement, l'administrateur, ou l'agent de l'administration a subi l'influence des éleveurs et est tenté d'avaliser les chiffres qui lui sont donnés, ou au contraire de les majorer systématiquement, pour parer à la dissimulation et aux mensonges des éleveurs. On pourra relire, à ce sujet, le récit de l'administrateur THIELLEMENT, qui voit défilé devant lui des Touaregs faisant, chacun à son tour, le triste récit des ravages que viennent de subir leurs troupeaux : « Les chameaux ? morts de coup de sang ou de « touza », la péripneumonie cameline. Les bœufs ? Décimés par la terrible « changa », qui est la peste bovine des tropiques... Quant aux moutons, une seule tornade de juin en a, paraît-il, couché trois cents dans les herbages de Taramtageyt. »²

Enfin, le comptage que nous avons tenté de réaliser s'est heurté à de grandes difficultés, et les chiffres avancés ne peuvent être considérés que comme des ordres de grandeur. Le comptage trop ostensible risquait de nous enlever la confiance des éleveurs, aussi avons-nous dû procéder par diverses méthodes permettant des recoupements :

— au cours de la nomadisation d'hivernage, lorsque les troupeaux accompagnent au complet les campements, nous avons compté, du haut de notre chameau, les animaux groupés par familles. Mais cela ne concernait que les campements avec lesquels nous avons nomadisé pendant cette période ;

— nous avons obtenu qu'un informateur nous donne une estimation « véridique » de l'effectif du troupeau de chaque famille. Il a accepté de nous livrer ces chiffres, hors de la présence de tout témoin. Ces chiffres ont été recoupés par nos sondages.

Si tant est qu'on puisse comparer ces différents recensements, on peut remarquer une forte progression des grands animaux, camelins et bovins, et une régression des petits animaux, ovins et caprins.

Ce changement d'orientation peut assez bien s'expliquer par le fait que les ovins sont les animaux qui demandent un gardiennage permanent et exigent la présence constante des bergers. Le départ de nombreux iklan favorise le développement de l'élevage bovin, le moins contraignant, puisque les vaches ne sont presque jamais gardées. On peut y voir également l'un des résultats de l'action administrative en faveur des éleveurs : campagnes de vaccination contre la peste bovine, travaux d'hydraulique pastorale (forages profonds et puits cimentés).

Quant à l'élevage camelin, il reste chez les Touaregs l'élevage de prestige : pour les imghad, l'importance du troupeau camelin leur permet de se conformer au modèle des imajeghen de l'aristocratie guerrière, et de se démarquer de l'image d'éleveurs de chèvres et du nom de *Kel Ulli* (« ceux des chèvres ») par lequel ils sont quelquefois désignés.

Trois types d'animaux domestiques ne figurent pas à notre recensement ; malgré le rôle important qu'ils jouent dans la vie nomade, et bien qu'ils fassent partie du *pecus*, du capital familial, ils n'interviennent pas directement dans l'entretien et la survie du groupe humain.

Le cheval : est un animal de luxe dont le nombre total ne doit pas dépasser la quinzaine en 1967-1968, année de l'enquête, et qui aujourd'hui doit être ramené à quelques unités, après la sécheresse de 1968-1969. Chaque jour, il faut nourrir le cheval avec du mil ou du sorgho, et par

1. J. LE ROLLAND, *Situation de l'élevage en République du Niger, 1969-1970*, SEDES, juin 1970.

2. André THIELLEMENT, *Azawar, L'amitié* par le livre, 1949, cf. pp. 64-66.

conséquent prélever des céréales sur les provisions des hommes. Les jours de grandes fêtes (Ramadan, Tabaski, nomadisation estivale), les jeunes gens se livrent à des compétitions entre campements. Nous avons assisté à des courses entre les jeunes gens d'Idingiri et ceux d'In Aggar, les uns venant provoquer les autres et cherchant à rejoindre leur campement sans être rattrappés. Le cheval sert aussi à la chasse, avec le chien.

Le chien : lévrier efflanqué à la taille mince, est, avec le cheval, le seul animal domestique qui soit nourri par les hommes. Il possède sa propre écuelle (*efarer-n-idi*, l'écuelle du chien), grossièrement taillée dans un tronc d'adaras, dans laquelle on verse du lait ou le reste des repas. Ce chien de course est exclusivement destiné à la chasse. Avec les jeunes garçons, il lève les pintades et poursuit les lièvres. Avec les cavaliers — et les Illabakan sont des chasseurs réputés —, il rattrappe les gazelles à la course, force les autruches, et débusque les outardes. Mais ce chien ne joue aucun rôle dans l'élevage, et ne sert jamais à la garde des troupeaux. Il n'existe aucun autre type de chien. C'est un animal qui se donne, mais qui ne se vend jamais.

L'âne, enfin, est l'animal porteur indispensable : au campement, il assure le ravitaillement quotidien en eau, avec les outres fixées sous son ventre. Ses flancs sont protégés des meurtrissures des cordes par deux petits coussinets de bois. Au cours des déplacements, il assure le portage de la quasi-totalité des tentes et du matériel domestique. La grande majorité des femmes se déplacent à dos d'âne, préalablement chargé. Les ânes assurent la mobilité des campements. Lorsqu'ils sont perdus, nous l'avons vu, on ne peut qu'attendre leur retour pour lever le camp.

Plusieurs mesures d'unités ont été définies par les Services d'Élevage. Dans les pays francophones, la plus communément utilisée est l'*Unité-Bétail-Tropical*, (UBT) qui correspond théoriquement à un bovin de 250 kg. Cette unité a surtout été utilisée pour des mesures théoriques de charge de pâturages ou des capacités d'abreuvement des points d'eau ; aussi nous lui préférons la *Standard Stock Unit* (SSU) des anglophones, qui désigne un animal de 1 000 lb, (453,6 kg) de poids vif, et correspondrait en Afrique à un camelin, deux bovins ou dix ovins/caprins ; il a donné lieu à des études théoriques sur les besoins minima des éleveurs en Afrique de l'Est, et nous permet d'utiles comparaisons (BROWN (1971), p. 95). Cette unité fait apparaître la valeur globale du troupeau possédé en tenant compte des quatre variétés d'animaux.

Les tableaux qui vont suivre donnent la répartition des familles selon la quantité d'SSU possédées. Nous parlerons de « famille » et non de « ménage », car il s'agit de groupes familiaux gérant en commun un troupeau, c'est-à-dire, selon les cas, du ménage conjugal ou de la grande famille. C'est pourquoi il a paru utile de donner le nombre de personnes composant les familles, ce qui corrige les grandes inégalités de la répartition qui apparaissent à l'énoncé du chiffre brut des familles. Le nombre des iklan a été également indiqué, puisque ces derniers jouent un rôle important dans l'entretien et la garde des troupeaux.

| Nombre de SSU (tranches) | Nombre de familles possédant n SSU dans chaque tranche | Nombre de SSU possédées par tranche | Nombre d'hommes libres (pour chaque tranche) | Nombre d'iklan (pour chaque tranche) | Nombre total de personnes concernées | SSU per capita |
|--------------------------|--|-------------------------------------|--|--------------------------------------|--------------------------------------|----------------|
| 200 et + | 1 | 200 | 23 | 22 | 45 | 4,4 |
| 150-199 | | | | | | |
| 100-149 | 3 | 380 | 77 | | 77 | 4,9 |
| 75-99 | 5 | 427 | 53 | 48 | 101 | 4,2 |
| 50-74 | 9 | 530 | 94 | 29 | 123 | 4,3 |
| 40-49 | 10 | 446 | 76 | 6 | 82 | 5,4 |
| 30-39 | 10 | 330 | 182 | 25 | 107 | 3 |
| 20-29 | 15 | 365 | 139 | 6 | 145 | 2,5 |
| 10-19 | 24 | 341 | 180 | 3 | 183 | 1,8 |
| 0-9 | 26 | 121 | 157 | 2 | 159 | 0,7 |
| TOTAL | 103 | 3 140 | 881 | 141 | 1 022 | |

SSU par famille : 30,4 par personne : 3,07

| Nombre de SSU (tranches) | % SSU par tranche | % de familles par tranche | % d'hommes libres par tranche | % d'iklan par tranche | % population totale par tranche |
|--------------------------|-------------------|---------------------------|-------------------------------|-----------------------|---------------------------------|
| 200 et + | 6,2 | 1 | 2,6 | 15,6 | 4,4 |
| 150-199 | | | | | |
| 100-149 | 12,3 | 3 | 8,7 | | 7,5 |
| 75-99 | 13,5 | 5 | 6,1 | 34,1 | 9,9 |
| 50-74 | 16,9 | 9 | 10,6 | 20,7 | 12,1 |
| 40-49 | 14,1 | 10 | 8,7 | 4,2 | 8 |
| 30-39 | 10,8 | 10 | 9,4 | 17,7 | 10,4 |
| 20-29 | 11,6 | 14 | 15,7 | 4,2 | 14,2 |
| 10-19 | 10,8 | 23 | 20,4 | 2,1 | 17,9 |
| 0-9 | 3,8 | 25 | 17,8 | 1,4 | 15,6 |
| TOTAL | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 |

Ce tableau fait apparaître que la grosse majorité des Illabakan (91 % des familles) possèdent moins de 75 SSU. Mais si l'on se réfère au total des SSU possédées par les familles, on s'aperçoit que :

- 9 % des familles possèdent 32 % des SSU.
- 18 % des familles possèdent 48,9 % des SSU.

Ces chiffres montrent une très inégale répartition des richesses, et doivent cependant être pondérés et mis en rapport avec les effectifs humains concernés. Beaucoup de pauvres éleveurs ne forment qu'une cellule conjugale, alors que les plus riches rassemblent des familles étendues comprenant parfois de nombreux iklan.

Les 9 % des familles possédant plus de 75 SSU (c'est-à-dire 32 % du troupeau total) constituent en fait 21,8 % de l'effectif humain total.

Les 18 % des familles qui possèdent plus de 50 SSU (c'est-à-dire 48,9 % du troupeau), représentent 33,9 % du nombre total des humains.

Ce qui revient à dire que, comme les plus riches en bétail ont davantage de bouches à nourrir, le nombre de SSU per capita ne varie guère, sauf dans les dernières tranches, et particulièrement la dernière, où l'on atteint 0,7 SSU par personne.

Quant au nombre des iklan, si leur proportion absolue ne décroît pas en même temps que le nombre de SSU per capita, leur proportion relative, par rapport au nombre d'hommes par tranche, décroît plus régulièrement.

| Nombre SSU | % d'iklan par rapport au total d'iklan | % d'iklan par rapport total hommes par tranche |
|------------|--|--|
| 200 et + | 15,6 | 48,8 |
| 150-199 | | |
| 100-149 | | |
| 75-99 | 34,1 | 47,5 |
| 50-74 | 20,7 | 23,5 |
| 40-49 | 4,2 | 7,3 |
| 30-39 | 17,7 | 23,3 |
| 20-29 | 4,2 | 4,1 |
| 10-19 | 2,1 | 1,6 |
| 0-9 | 1,4 | 1,2 |

La richesse en animaux est directement associée à la présence d'iklan. Ceux-ci profitent de la richesse de leurs maîtres, et cherchent par conséquent moins à les quitter. En second lieu, ils leur permettent de pourvoir à l'entretien d'animaux aussi variés que nombreux.

A. — LES CHAMEAUX

Les chameaux forment une part importante du troupeau des Illabakan. Cet élevage est surtout destiné à la production autoconsommée de lait. C'est pourquoi la proportion des femelles est très importante. Les Illabakan, comme la très grande majorité des Iullemmeden Kel Dinnik ne se livrent pas au commerce caravanier. Les mâles servent à la reproduction, et comme animaux de selle. Les éleveurs touaregs estiment, en général, qu'un mâle suffit pour une trentaine de femelles. La plupart des hommes possèdent une monture. Notre dénombrement n'a pas précisé le sexe des chameaux. Cependant, le recensement de 1951 du 3^e Groupe fait cette distinction, et pour les Illabakan, il note 82 mâles pour 472 femelles, soit 17 % de mâles, ce qui est conforme et légèrement supérieur à la proportion de l'ensemble du 3^e Groupe (1 811 mâles pour 13 861 femelles, soit 13 % de mâles).

Le lait de chamelle est jugé comme supérieur à tous les autres laits. On estime qu'il a des vertus curatives et qu'il donne à l'homme qui s'en nourrit résistance et force physique.

| Nombre de chameaux (tranches) | Nombre de familles possédant n chameaux (par tranche) | Nombre total de chameaux par tranche | Nombre d'hommes libres | Nombre d'iklan | Nombre total d'hommes concernés | Chameaux per capita |
|-------------------------------|---|--------------------------------------|------------------------|----------------|---------------------------------|---------------------|
| + 100 | 2 | 200 | 34 | 22 | 56 | 3,5 |
| 75-99 | 1 | 80 | 27 | | 27 | 2,9 |
| 50-74 | 2 | 110 | 26 | 30 | 56 | 1,9 |
| 25-49 | 23 | 710 | 250 | 53 | 303 | 2,3 |
| 15-24 | 9 | 165 | 95 | 20 | 115 | 1,4 |
| 10-14 | 12 | 120 | 114 | 10 | 124 | 1 |
| 5-9 | 24 | 140 | 145 | 4 | 149 | 0,9 |
| 1-4 | 8 | 19 | 62 | 0 | 62 | 0,3 |
| 0 | 22 | 0 | 128 | 2 | 130 | 0 |
| TOTAL | 103 | 1 544 | 881 | 141 | 1 022 | |

Nombre moyen de chameaux par famille : 15 ; par personne : 1,5.

| Nombre de chameaux | % de chameaux par tranche | % de familles par tranche | % population totale | % d'iklan |
|--------------------|---------------------------|---------------------------|---------------------|-----------|
| 100 et + | 12,9 | 2 | 5,4 | 15,7 |
| 75-99 | 5 | 1 | 2,6 | |
| 50-74 | 7,2 | 2 | 5,4 | 21,3 |
| 25-49 | 45,2 | 22 | 29,8 | 37,7 |
| 15-24 | 10,8 | 9 | 11,3 | 14,1 |
| 10-14 | 7,8 | 12 | 12,2 | 7 |
| 5-9 | 9,8 | 23 | 14,7 | 2,8 |
| 1-4 | 1,3 | 8 | 6 | |
| 0 | | 21 | 12,6 | 1,4 |
| TOTAL | 100 | 100 | 100 | 100 |

Ce tableau fait apparaître que la grosse majorité des familles (95 %) possède moins de 50 camélins, mais aussi qu'une part non négligeable d'entre elles (21 %) n'en possède aucun.

Le nombre moyen de chameaux par famille est de 15. Mais ici encore, il faut tenir compte de la taille des familles, qui décroît parallèlement au nombre de chameaux possédés.

Les 95 % de familles possédant moins de 50 camélins (soit 74,9 % du troupeau) constituent seulement 86,6 % de l'effectif humain total.

Les 5 % des familles possédant plus de 50 chameaux (soit 25,1 % du troupeau) représentent 13,4 % de l'effectif humain.

Enfin les 21 % de familles ne possédant aucun camélin ne représentent que 12,6 % des humains.

On peut résumer ces constatations de la façon suivante :

| | | |
|--------------------|------------------------------------|----------------------------|
| + de 50 chameaux | 13,4 % de la population possède | 25,1 % du troupeau camélin |
| de 1 à 49 chameaux | 74 % de la population possède | 74,9 % du troupeau camélin |
| 0 chameau | 12,6 % de la population ne possède | aucun chameau. |
| | 100 | 100 |

Le nombre des captifs décroît parallèlement au nombre des chameaux, lorsqu'on note leur proportion par tranche :

| Nombre de chameaux | % d'iklan par rapport au total d'iklan | % d'iklan par rapport au total hommes par tranche |
|--------------------|--|---|
| 100 et + | 15,7 | 39,2 |
| 75-99 | | |
| 50-74 | 21,3 | 53,5 |
| 25-49 | 37,7 | 35,5 |
| 15-24 | 14,1 | 29,1 |
| 10-14 | 7 | 14 |
| 5-9 | 2,8 | 9,1 |
| 1-4 | | |
| 0 | 1,4 | 0,8 |

B. — LES VACHES

Le troupeau bovin appartient à la race Azawak, zébu de taille moyenne à robe souvent tachetée, à courtes cornes en forme de croissant. Tout distingue la vache Azawak de la Bororodji plus grande, à la robe acajou-zain tirant sur le noir, et surtout aux immenses cornes en forme de lyre. Le troupeau de vaches permet immédiatement de déterminer si le propriétaire est Peul ou Touareg.

| Nombre de vaches (tranches) | Nombre de familles | | Nombre d'hommes libres | Nombre d'iklan | Nombre total d'hommes concernés | Bovins per capita |
|-----------------------------|----------------------------------|--------------------------------------|------------------------|----------------|---------------------------------|-------------------|
| | possédant n vaches (par tranche) | Nombre total de vaches (par tranche) | | | | |
| 100 et + | 2 | 200 | 40 | 26 | 66 | 3 |
| 75-99 | 1 | 80 | | | | |
| 50-74 | 3 | 180 | 61 | 10 | 71 | 2,5 |
| 25-49 | 23 | 705 | 254 | 66 | 320 | 2,1 |
| 15-24 | 14 | 252 | 116 | 21 | 137 | 1,8 |
| 10-14 | 18 | 188 | 128 | 15 | 143 | 1,3 |
| 5-9 | 13 | 82 | 125 | | 125 | 0,6 |
| 1-4 | 7 | 23 | 40 | 1 | 41 | 0,5 |
| 0 | 22 | | 117 | 2 | 119 | 0 |
| TOTAL | 103 | 1 710 | 881 | 141 | 1 022 | |

Nombre moyen de vaches par famille : 16 vaches ; par personne : 1,6.

| Nombre de vaches | % de vaches par tranche | % de familles par tranche | % population totale | % d'iklan |
|------------------|-------------------------|---------------------------|---------------------|-----------|
| 100 et + | 11,7 | 2 | 6,4 | 18,4 |
| 75-99 | 4,6 | 1 | | |
| 50-74 | 10,6 | 3 | 6,9 | 7,1 |
| 25-49 | 41,4 | 22 | 31,4 | 47 |
| 15-24 | 14,8 | 14 | 13,5 | 15 |
| 10-14 | 10,9 | 17 | 13,9 | 10,6 |
| 5-9 | 4,7 | 13 | 12,2 | |
| 1-4 | 1,3 | 7 | 4,1 | 0,7 |
| 0 | | 21 | 11,6 | 1,2 |
| TOTAL | 100 | 100 | 100 | 100 |

Pour les bovins, ce tableau fait apparaître, comme pour les camelins, que la grosse majorité des familles (96 %) possède moins de 50 têtes de bétail, mais aussi qu'une part importante d'entre elles n'en possèdent aucune (21 %).

Le nombre moyen de bovins par famille est de 16.

En rapport avec les effectifs humains totaux, on peut dresser le tableau suivant :

| | | |
|------------------|--|--------------------------|
| + de 50 bovins | 13,3 % des hommes possèdent | 26,9 % du troupeau bovin |
| de 1 à 49 bovins | 75,1 % des hommes possèdent | 73,1 % du troupeau bovin |
| 0 bovin | 11,6 % des hommes ne possèdent pas de bovin. | |
| | 100 | 100 |

Ce tableau, en tous points comparable à celui concernant les camelins, invite à se demander si ceux qui ne possèdent pas de camelins sont les mêmes que ceux qui ne possèdent pas de bovins, et si les mêmes éleveurs se regroupent dans les mêmes tranches :

Familles Illabakan suivant taille des troupeaux camelins/bovins.

| | Bovins | 0 | 1 à 49 | + de 50 | Ensemble |
|----------|--------|----|--------|---------|----------|
| Camelins | | | | | |
| 0 | | 15 | 6 | | 21 |
| 1 à 49 | | 7 | 65 | 5 | 77 |
| + de 50 | | | 4 | 1 | 5 |
| Ensemble | | 22 | 75 | 6 | 103 |

Ce tableau fait apparaître une concordance assez remarquable entre les propriétaires de camelins et de bovins. Mais ces convergences montrent que les plus pauvres ne possèdent pas de gros bétail, mais seulement des ovins et caprins. Si l'on pousse l'analyse dans un tableau où les tranches ne sont pas regroupées, on trouve des différences plus sensibles, mais malgré tout les convergences restent apparentes. Les éleveurs cherchent le plus souvent à ne pas posséder exclusivement des camelins ou des bovins, mais à diversifier leur gros bétail, en faisant croître parallèlement les deux troupeaux. (Voir tableau suivante).

En ce qui concerne les captifs, on observe la même diminution du nombre des captifs, grossièrement parallèle à celui des bovins. (Voir ce même tableau).

On peut noter cependant que la courbe décroissante du nombre des captifs, parfaitement régulière pour les SSU, l'est beaucoup moins pour les camelins et les bovins. Cela montre que le nombre des captifs n'est pas associé à une catégorie particulière de bétail, mais à la richesse globale des éleveurs.

Familles Illabakan selon la taille des troupeaux de Camelins et de Bovins.

| Bovins \ Camelins | 100 et + | | | | | | | | | Ensemble |
|-------------------|----------|-----|-----|-------|-------|-------|-------|-------|----------|----------|
| | 0 | 1-4 | 5-9 | 10-14 | 14-24 | 25-49 | 50-74 | 75-99 | 100 et + | |
| 0 | 15 | 1 | 2 | 3 | 1 | | | | | 22 |
| 1-4 | 2 | 3 | 2 | 1 | | | | | | 8 |
| 5-9 | 3 | 3 | 5 | 9 | 1 | 3 | | | | 24 |
| 10-14 | 1 | | 4 | 2 | 4 | 1 | | | | 12 |
| 15-24 | | | | 3 | 2 | 4 | | | | 9 |
| 25-49 | 1 | | | | 6 | 12 | 2 | 1 | 1 | 23 |
| 50-74 | | | | | | 2 | | | | 2 |
| 75-99 | | | | | | 1 | | | | 1 |
| 100 et + | | | | | | | 1 | | 1 | 2 |
| Ensemble | 22 | 7 | 13 | 18 | 14 | 23 | 3 | 1 | 2 | 103 |

| | Nombre de bovins | % d'iklan par rapport au total d'iklan | % d'iklan par rapport au total d'hommes par tranche |
|----------|------------------|--|---|
| 100 et + | | 18,4 | 39,3 |
| 75-99 | | | |
| 50-74 | | 7,1 | 14 |
| 25-49 | | 47 | 20,6 |
| 15-24 | | 15 | 15,3 |
| 10-14 | | 10,6 | 10,4 |
| 5-9 | | | |
| 1-4 | | 0,7 | 2,4 |
| 0 | | 1,2 | 1,6 |

C. — LES MOUTONS

Le mouton est un animal de grande taille, à poil ras, à la robe blanche, tachetée, ou encore bi-coloire, l'arrière-train étant blanc, le cou et la tête colorés.

| Nombre de moutons (tranches) | Nombre de familles possédant n moutons (par tranche) | Nombre total de moutons par tranche | Nombre d'hommes libres | Nombre d'iklan | Population totale | Moutons per capita |
|------------------------------|--|-------------------------------------|------------------------|----------------|-------------------|--------------------|
| 200 et + | 4 | 800 | 105 | 45 | 150 | 5,3 |
| 150-199 | | | | | | |
| 100-149 | 2 | 200 | 12 | | 12 | 16 |
| 75-99 | 3 | 250 | 30 | 7 | 37 | 6,7 |
| 50-74 | 9 | 450 | 95 | 24 | 119 | 3,7 |
| 25-49 | 41 | 1 285 | 327 | 38 | 365 | 3,5 |
| 10-24 | 11 | 180 | 99 | 24 | 123 | 1,4 |
| 1-9 | | | | | | |
| 0 | 33 | | 213 | 3 | 216 | |
| TOTAL | 103 | 3 165 | 881 | 141 | 1 022 | |

Nombre moyen de moutons par famille : 30 ; par personne : 3

| Nombre de moutons | % de moutons par tranche | % de familles par tranche | % population totale | % d'iklan |
|-------------------|--------------------------|---------------------------|---------------------|-----------|
| 200 et + | 25,3 | 4 | 14,7 | 31,9 |
| 150-199 | | | | |
| 100-149 | 6,4 | 2 | 1,1 | |
| 75-99 | 7,2 | 3 | 3,6 | 4,9 |
| 50-74 | 14,5 | 9 | 11,8 | 17,3 |
| 25-49 | 40,9 | 40 | 35,8 | 26,9 |
| 10-24 | 5,7 | 10 | 11,8 | 16,8 |
| 1-9 | | | | |
| 0 | | 32 | 21,2 | 2,2 |
| TOTAL | 100 | 100 | 100 | 100 |

Le tableau montre que 4 % des familles possèdent 25,3 % du troupeau ovin, et que 32 % des familles ne possèdent pas de moutons.

Mais la grande majorité des familles possède un troupeau d'une trentaine de têtes, et 40 % d'entre elles sont en possession de 40,9 % du troupeau.

Si l'on se réfère au nombre de personnes, on peut établir le tableau récapitulatif suivant :

| | | |
|------------------|--|----------------------|
| 200 moutons et + | 14,7 % des hommes possèdent | 25,3 % des moutons |
| 50-199 | 16,5 % des hommes possèdent | 28,1 % des moutons |
| 10-49 | 47,6 % des hommes possèdent | 46,6 % des troupeaux |
| 0 | 21,2 % des hommes ne possèdent aucun mouton. | |
| | 100 | 100 |

Par rapport aux grands animaux, camelins ou bovins, on note une beaucoup plus grande concentration du nombre des moutons dans les tranches moyennes (25-49) et une plus forte proportion de gens qui n'en possèdent aucun.

Pour les captifs concernés, nous indiquons encore une fois leur proportion par rapport à leur total, et celle par rapport au nombre d'hommes par tranches.

| Nombre de moutons | % d'iklan par rapport au total d'iklan | % d'iklan par rapport au total d'hommes par tranche |
|-------------------|--|---|
| 200 et + | 31,9 | 30 |
| 150-199 | | |
| 100-149 | | |
| 75-99 | 4,9 | 18,9 |
| 50-74 | 17,3 | 20 |
| 25-49 | 26,9 | 10,4 |
| 10-24 | 16,6 | 19,5 |
| 1-9 | | |
| 0 | 2,2 | 1,3 |

Le nombre de captifs par tranche est relativement constant, et ne décroît pas régulièrement. Ces chiffres ne sont guère significatifs, mis en relation avec le seul élevage ovin.

D. — LES CHÈVRES

| Nombre de chèvres (tranches) | Nombre de familles possédant n chèvres (par tranche) | Nombre total de chèvres par tranche | Nombre d'hommes libres | Nombre d'iklan | Population totale | Chèvres per capita |
|------------------------------|--|-------------------------------------|------------------------|----------------|-------------------|--------------------|
| 200 et + | 1 | 300 | 23 | 22 | 45 | 6,6 |
| 150-199 | | | | | | |
| 100-149 | 6 | 680 | 121 | 23 | 144 | 4,8 |
| 75-99 | 4 | 330 | 37 | | 37 | 8,9 |
| 50-74 | 7 | 370 | 80 | 25 | 105 | 3,6 |
| 25-49 | 74 | 2 470 | 562 | 59 | 621 | 3,9 |
| 10-24 | 6 | 82 | 36 | 11 | 48 | 1,7 |
| 1-9 | | | | | | |
| 0 | 5 | | 21 | 1 | 22 | |
| TOTAL | 103 | 4 252 | 881 | 141 | 1 022 | |

Nombre moyen de chèvres par famille : 41 ; par personne : 4.

| Nombre de chèvres | % de chèvres par tranche | % de familles par tranche | % population totale | % d'iklan |
|-------------------|--------------------------|---------------------------|---------------------|-----------|
| 200 et + | 7,2 | 1 | 4,6 | 15,6 |
| 150-199 | | | | |
| 100-149 | 16,1 | 6 | 13,3 | 16,3 |
| 75-99 | 7,9 | 4 | 3,8 | |
| 50-74 | 8,5 | 7 | 10,4 | 17,7 |
| 25-49 | 58,3 | 71 | 60,9 | 41,9 |
| 10-24 | 2 | 6 | 4,9 | 7,8 |
| 1-9 | | | | |
| 0 | | 5 | 2,1 | 0,7 |
| TOTAL | 100 | 100 | 100 | 100 |

Ce dernier tableau nous montre que les chèvres, quoique au total plus nombreuses que les moutons, forment moins de gros troupeaux, et que rares sont les éleveurs qui n'en possèdent pas. Une seule famille possède plus de 200 chèvres, et cinq seulement n'en ont point.

La tranche de 25 à 49 têtes rassemble 71 % des familles. Ce groupement en troupeaux moyens est encore beaucoup plus net que pour les moutons, puisque 71 % des familles possèdent 58,2 % des chèvres.

Si l'on se réfère au nombre de personnes, on obtient le tableau suivant :

| | | |
|------------------|---|--------------------|
| 200 chèvres et + | 4,6 % des hommes possèdent | 7,2 % des chèvres |
| 50 à 199 | 27,5 % des hommes possèdent | 32,5 % des chèvres |
| 10 à 49 | 65,8 % des hommes possèdent | 60,3 % des chèvres |
| 0 | 2,1 % des hommes ne possèdent pas de chèvres. | |
| | 100 | 100 |

Ce tableau, comparé à celui des moutons, montre que les troupeaux de petite et moyenne importance sont en très grande majorité.

Le tableau relatif aux captifs donne pour les chèvres les pourcentages suivants :

| Nombre de chèvres | % d'iklan par rapport au total d'iklan | % d'iklan par rapport au total d'hommes par tranche |
|-------------------|--|---|
| 200 et + | 15,6 | 48,8 |
| 150-199 | | |
| 100-149 | 16,3 | 15,9 |
| 75-99 | | |
| 50-74 | 17,7 | 23,8 |
| 25-49 | 41,9 | 9,5 |
| 10-24 | 7,8 | 22 |
| 1-9 | | |
| 0 | 0,7 | 4,5 |

Comme pour les moutons, le nombre de captifs ne décroît pas régulièrement par tranche, ce qui tend à prouver que les captifs sont surtout associés aux éleveurs de gros bétail, et de plusieurs types d'animaux. Mis en rapport avec un seul type de petit bétail, leur répartition n'est guère significative, car elle est liée à la valeur totale du troupeau de chaque éleveur.

Familles Illabakan selon la taille des troupeaux ovins et caprins.

| Ovins \ Caprins | Caprins | | | | | | | | | |
|-----------------|---------|-----|-------|-------|-------|-------|---------|---------|----------|----------|
| | 0 | 1-9 | 10-24 | 25-49 | 50-74 | 75-99 | 100-149 | 150-199 | 200 et + | Ensemble |
| 0 | 5 | | 3 | 24 | | | 1 | | | 33 |
| 1-9 | | | | | | | | | | |
| 10-24 | | | 2 | 9 | | | | | | 11 |
| 25-49 | | | 1 | 34 | 4 | 2 | | | | 41 |
| 50-74 | | | | 6 | 3 | | | | | 9 |
| 75-99 | | | | 1 | | | 2 | | | 3 |
| 100-149 | | | | | | 2 | | | | 2 |
| 150-199 | | | | | | | | | | |
| 200 et + | | | | | | | 3 | | 1 | 4 |
| Ensemble | 5 | | 6 | 74 | 7 | 4 | 6 | | 1 | 103 |

Ce tableau montre que les éleveurs de caprins ne possédant pas d'ovins sont relativement nombreux (1/3), alors que l'inverse ne se produit pour ainsi dire jamais. En fait, le petit troupeau de chèvres de 30 à 50 têtes, constituant le seul bien de l'éleveur, est le fait des plus pauvres, alors que le troupeau de moutons apparaît chez ceux dont l'élevage est plus diversifié. Ceux qui possèdent les deux types d'animaux ont en majorité un troupeau de chèvres plus important.

* * *

En conclusion, il apparaît que les éleveurs Illabakan possèdent pour la plupart divers types d'animaux, et que seuls les « pauvres », petite minorité, vivent seulement avec des chèvres. Mais bien souvent la solidarité des liens familiaux joue pour compenser ces inégalités par un système de prêt, ou encore par le bénéfice du lait des gros troupeaux du campement dans lequel ils vivent. L'élevage de ces différents types d'animaux demande un travail varié, et seules les grandes familles, auxquelles des iklan sont encore associés, ou qui comportent de nombreux jeunes gens, peuvent mener de front ces différents élevages.

Au terme de ces analyses quantitatives, nous ne saurions trop rappeler la valeur relative des chiffres avancés. Nous avons tenté d'en extraire la gamme la plus étendue possible de rensei-

gnements, mais une certaine inquiétude n'a cessé de nous tenir : n'avons-nous pas fait dire à ces chiffres plus qu'ils ne pouvaient exprimer ?

Malgré leurs incertitudes, ces données numériques nous permettent de faire des comparaisons entre les Illabakan et d'autres sociétés pastorales. Si l'on se réfère aux recensements administratifs concernant les hommes et le troupeau, on arrive pour les Illabakan à 1,4 SSU par personne, chiffre extrêmement faible qui témoigne de la sous-estimation du bétail par l'administration. En rapportant la Standard Stock Unit à nos propres comptages, on obtient 3,1 SSU par personne, chiffre plus conforme à la réalité et qui correspond assez bien aux évaluations théoriques faites en Afrique de l'Est, telles qu'elles ont été rapportées dans un récent article (BROWN, 1971). Avec une moyenne de 30,4 SSU par unité de gestion (10 personnes en moyenne chez les Illabakan), on arrive à un chiffre supérieur à celui donné comme modèle pastoral par BROWN (1971, p. 97), qui prend comme type une famille de 8 personnes : « However the figure is calculated, one returns to the fact that a family of eight persons must maintain 15-17 Standard Stock Units, composed of a mixture of different classes and species of stock, to meet their daily subsistence needs. Clearly, to provide for disaster, such as drought, disease, raiding and the like (all prevalent), they should try to keep rather more, namely 20-24 Standard Stock Units, or say 2,5-3 per head of human population. This is a reasonable rule-of-thumb figure to work from, and can be called a minimum pastoral standard of living, allowing for adequate daily subsistence with a little surplus in good years. » Les chiffres avancés pour les Illabakan sont donc conformes au modèle pastoral défini par Brown, mais difficiles à comparer à ceux donnés dans les pays francophones, qui sont rarement sûrs. Ces chiffres sont presque toujours extraits des recensements administratifs, et par conséquent sujets à caution¹ : de plus ils sont rapportés à une « famille » de taille souvent non précisée, qui varie d'un document à l'autre (MONOD (1972), qui fait le point des données disponibles). On a pu s'efforcer (PLANHOL et ROGNON (1970), pp. 269-270) de définir la limite inférieure, « qui est la quantité minimale de bétail nécessaire pour assurer l'alimentation du groupe, sa survie ». « Il semble que 5 à 6 têtes de petit bétail constituent un minimum absolu, et que la tranche d'extrême pauvreté se situe entre 30 et 50 têtes de petit bétail, minimum pour assurer l'existence autonome d'une famille sans recourir à la charité de ses voisins ou au travail salarié tel que la garde des troupeaux de ceux qui en possèdent trop pour pouvoir les garder eux-mêmes. Pour les Toubou du Tibesti, on a estimé, dans un milieu très désertique, le minimum vital à 60 chèvres, avec un croît annuel de 24 têtes. Pour les chameliers, sur la base de l'équivalence d'un chameau pour 6 chèvres (une chamelle donne environ 5 litres par jour) le minimum absolu serait de 4 à 5 chameaux par famille. »

Ce minimum ne s'observe que dans les plus pauvres familles d'Illabakan qui ne possèdent qu'une trentaine de chèvres. La moyenne générale de 3,1 SSU *par personne*, qui correspond à 3,1 camelins, ou 31 ovins ou caprins, est largement supérieure. Par ces chiffres, les Illabakan peuvent être considérés comme des éleveurs relativement aisés, capables par la variété des types d'animaux possédés, de surmonter les mauvaises années, les sécheresses ou les épidémies, qui touchent rarement en même temps tous les types de bétail. Ils répartissent ainsi les risques en ne concentrant pas leur capital dans une seule catégorie d'animaux, tout en utilisant toutes les ressources en pâturages de la zone sahélienne.

3. — LE MOUVEMENT DES TROUPEAUX

Les cartes des tentes ont mis en évidence les mouvements des hommes au cours du cycle annuel ; elles permettent de saisir l'éclatement, le regroupement ou le rassemblement des tentes.

1. Nous ne citerons que les chiffres de notre zone, qui semblent ici largement surévalués, in BATAILLON (1963), p. 166, où les effectifs moyens donnés pour une famille dans la région de Tahoua sont de 40 bovins, 200 ovins ou caprins et 10 camelins.

Elles sont les témoins de la dispersion des hommes sur leur aire de nomadisation, mais ne peuvent indiquer le mouvement des troupeaux, parfois indépendant de celui des hommes.

Les troupeaux en saison sèche sont répartis en trois catégories : les animaux laitiers, gardés près des campements, auxquels on apporte un soin constant, une surveillance vigilante pour éviter que les jeunes ne viennent téter les femelles ; les animaux « secs » laissés aux alentours, que l'on visite seulement de temps à autre ; enfin les troupeaux conduits par les seuls bergers, loin des campements et des rassemblements humains.

Cette séparation d'une partie des animaux ne peut se dérouler que pendant une partie de l'année : la période privilégiée est le début de la saison sèche (novembre à janvier)¹ lorsque les mares peuvent encore offrir de l'eau. En 1968, d'importantes pluies précoces, qui remirent en eau les mares d'une zone limitée, rendirent possible une seconde dispersion. Enfin, certains campements, en fin de saison des pluies, préfèrent ne pas se rendre au complet jusqu'aux sources salées, et envoyer leurs troupeaux, à partir des plaines d'In Gall, sous la seule conduite des bergers.

Cette dispersion correspond à un double besoin : d'une part, éviter le surpâturage, et d'autre part rechercher pour chaque espèce animale des pâturages spécifiques. Elle correspond donc à l'utilisation optimale de l'eau et des pâturages, mais elle se heurte en fait à une triple difficulté :

— celle de l'eau, déjà évoquée, qui n'autorise la dispersion qu'à certaines époques de l'année ;

— celle de l'importance du troupeau : il faut en effet posséder un grand nombre d'animaux, pour pouvoir se séparer d'une partie d'entre eux sans nuire à la ration quotidienne en laitage du campement ;

— celle des hommes enfin : la garde des troupeaux, loin des campements, exige une main-d'œuvre nombreuse et jeune, qu'elle soit servile, familiale ou salariée.

Cette triple difficulté réduit le nombre de familles pouvant se permettre une telle dichotomie. Les deux derniers obstacles peuvent être surmontés par certains campements qui groupent plusieurs troupeaux familiaux, pour les faire pâturer au loin. Mais le problème du gardiennage et de l'entretien se pose différemment pour chaque type de troupeau.

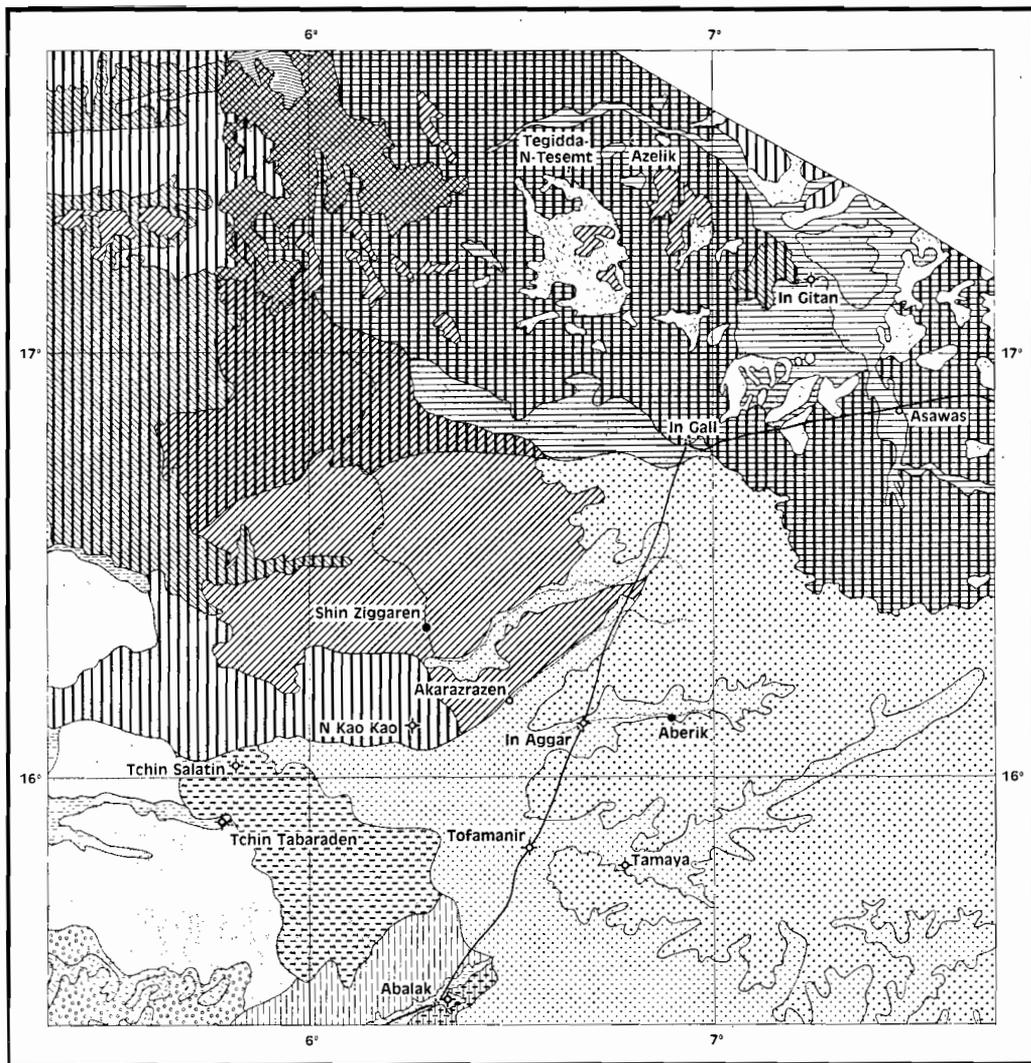
A. — L'ENTRETIEN ET LES PATURAGES DES DIFFÉRENTS TROUPEAUX

(cf. fig. 9)

Seuls les troupeaux de camelins et d'ovins sont séparés du campement au cours de la saison sèche. Caprins et bovins restent en général auprès des tentes. Les premiers, sous la conduite de jeunes garçons, partent le matin et reviennent au campement avant la fin du jour. Les chèvres pâturent dans les vallées arborées et les bergers n'hésitent pas à couper les branches hautes pour mettre à portée des chèvres les feuilles qu'elles ne peuvent atteindre : en novembre et décembre, ils se munissent d'une perche crochue (*askom*), avec laquelle ils secouent les branches des grands acacias, tiggart (*A. nilotica*), ou même, *tamat* (*A. flava*) et *orof* (*A. seyal*), pour en faire tomber les fleurs et les gousses nourrissantes dont les chèvres sont très friandes. Un arbuste aux feuilles dures, *tadant*, qui pousse dans les vallées comme sur les plateaux est également très recherché : les feuilles sont parfois ramassées et pilées pour être données aux chèvres, mêlées de sel.

Les bovins ne sont pas gardés : on veille simplement à ce que les veaux ne rejoignent pas les vaches au cours de la journée, pour conserver le lait de la traite du soir. Les bovins vont pâturer sans surveillance et se dirigent tous les deux jours vers le puits ou la station de pompage où un berger les attend. Lorsque les bovins ont été conduits une fois au point d'eau à partir du campement, ils se rendent seuls au puits comme au pâturage, en de longues files disciplinées qui s'éga-

1. C'est-à-dire la fin de la saison de gharat et le début de celle de tagrest.



D'après la carte de l'Institut d'Élevage et de Médecine Vétérinaires des pays Tropicaux et du Service de l'élevage et des industries animales du Niger de G. Rippstein et B. Peyre de Fabrègues - I.E.M.V.T. 1971

SERVICE CARTOGRAPHIQUE DE L'O.R.S.T.O.M. - 1973

PÂTURAGES UTILISABLES EN SAISON SÈCHE

Bons pâturages

-  A *Sclerocarya birrea* des ondulations dunaires du centre-sud
-  A *Schoenefeldia gracilis* et *Aristida funiculata* des vallées fossiles du centre
-  A *Commiphora africana* du plateau du Tadress (Tadarast)

Pâturages moyens

-  A *Aristida mutabilis* et *Aristida funiculata* des ondulations dunaires de l'ouest
-  A *Guiera senegalensis* des bas-fonds
-  Des vallées du Tadress (Tadarast)

Pâturages médiocres

-  A *Aristida funiculata* et *Acacia seyal* des bassins versants

PÂTURAGES UTILISABLES EN SAISON DES PLUIES

-  A *Panicum turgidum* des dunes du nord
-  A *Panicum turgidum* et *Gisekia pharnacioides* des plateaux du nord
-  A *Aristida hordeacea* des plaines du nord
-  Des plaines argileuses de l'Irhazer

 Dune vive Nord

 Rocher Nord

 Rocher Centre

ECHELLE 1/2 000 000

 Piste carrossable  Village  Forage  Principaux puits  Mare

FIG. 9. — Esquisse des pâturages.

rarement. Ils recherchent de préférence les pâturages herbacés et, au début de la saison sèche, se nourrissent des herbes vertes qui poussent dans les bas-fonds encore humides : ishiban, dont les graines sont également convoitées par les hommes.

Les bovins recherchent aussi les coloquintes encore vertes, à la chair pulpeuse en septembre et octobre mais de plus en plus jaunes à mesure que la saison sèche avance, bientôt petites balles à l'écorce dure, contenant parfois encore un liquide apprécié. Puis, sur les plateaux, les vaches vont pâturer afazo, teberemt, tefastot, wezzeg ou cram-cram, herbes qui ne sont plus que des pailles jaunies, isolées en touffes, au milieu du sable, mais qui fournissent un pâturage jusqu'aux premières pluies.

Les camelins sont parfois séparés des campements à l'époque où les mares peuvent subvenir à leur abreuvement : les chameaux ou les chamelles sans petits sont entravés et lâchés dans les vallées aux riches pâturages arborés. Comme les chèvres, les chameaux se nourrissent des feuilles, des fleurs et des gousses d'acacias, qu'ils peuvent atteindre facilement ; ils « extraient » les feuilles des branches au mépris des épines. Éloignés des points d'eau, ils s'abreuvent librement aux mares sans qu'il soit nécessaire de les conduire à la station de pompage et au puits ; ils mettent à profit des pâturages temporairement utilisables. Le travail essentiel des bergers est de veiller à ce que les chamelles ne rejoignent pas leurs chamelons avant la traite du soir, et d'attacher ces derniers par la patte à un piquet planté en terre, après les avoir poursuivis et attrapés les uns après les autres.

Les ovins, sont très souvent éloignés des campements. Leur garde est de beaucoup la plus contraignante et elle exige des bergers une attention constante. Les moutons, en effet, sont toujours en mouvement, et le berger doit les suivre sans relâcher son attention. Ils n'apprécient guère de brouter sous le soleil aux heures chaudes, sur des pâturages herbacés le plus souvent privés d'ombre. Un bon berger doit donc passer une partie de la nuit à suivre ses moutons, à les laisser se reposer sous les arbres quand le soleil est au firmament et à ne jamais relâcher sa surveillance, car ces animaux s'égareront facilement et constituent des proies de choix pour les hyènes et les chacals. L'état d'un troupeau de moutons dépend étroitement de l'action du berger, de sa connaissance des pâturages et de sa vaillance.

Les moutons recherchent des pâturages assez semblables à ceux des vaches : comme elles, ils apprécient les ishiban, graines sauvages variées (*Panicum laetum*, *Echinochloa colona*, *Eragrostis tremula*), le wezzeg ou cram-cram.

Mais certaines herbes passent pour leur convenir tout particulièrement : *tikinit* (*Blepharis linariifolia*), tefastot, *teden-imi* (*Anticharis linearis*), qui graisse la bouche, comme son nom l'indique, ou encore *elogi* (*Scirpus brachyceras*).

Un troupeau de moutons exige un berger vaillant et compétent ; ce sont donc les ovins qui posent avec le plus d'acuité le problème du berger.

B. — LES BERGERS

Éloigner des points d'eau obligatoires une partie des troupeaux, c'est aussi avoir recours à des bergers qui se séparent des campements pendant un certain temps : de tels bergers sont appelés *Kel Tisigant*. Ils appartiennent à un grand campement, qu'ils quittent pendant une durée limitée.

Certaines familles ne sont pas assez nombreuses et ne possèdent pas assez de bétail pour pratiquer une telle division : elles s'éloignent alors au complet près des mares et forment des micro-campements qui suivent les animaux dont elles ne peuvent se passer.

Pour les familles qui peuvent se séparer d'ovins ou parfois de camelins au début de la saison sèche, plusieurs solutions sont possibles : nous avons tenté de les faire apparaître sur notre carte de troupeaux.

Les éleveurs qui disposent de familles serves, chargent l'une d'entre elles de la garde des

moutons ou des chameles, près des mares encore en eau. Pendant quelques mois, cette famille s'en va loin des grands rassemblements, en vivant du lait des animaux dont elle a la garde : c'est la saison des graines sauvages, dont la récolte constitue un appoint alimentaire appréciable ; vers le mois de décembre ou de janvier, la famille revient auprès du campement, car il faut abreuver au puits ou à la station de pompage. C'est parfois un jeune captif encore célibataire qui est chargé de cette garde : il vit seul, parfois au contact d'autres bergers, mais sans tente, avec pour tout bagage, une natte et une outre.

Les familles qui ne disposent pas de cette main-d'œuvre servile, peuvent se scinder et charger dans les mêmes conditions, un fils, un neveu, marié ou célibataire, de cette garde lointaine. Il s'agit d'abord de grandes familles, vivant en communauté et pouvant sans nuire à la vie du campement, pratiquer cette scission temporaire.

Enfin, il est possible d'avoir recours à des bergers salariés qui se chargent des troupeaux d'ovins, plus rarement des camelins. Chez les Illabakan, de tels bergers appartiennent en grande majorité à la tribu des Iberogan¹ dont un campement vit à proximité de la station d'In Aggar. Le berger salarié se nourrit également du lait des animaux qui lui sont confiés. Mais le propriétaire doit pourvoir à son habillement et remplacer ses vêtements usagés : pantalon, boubou, turban ou sandales.

Le berger est rétribué en nature : s'il effectue une garde pendant une année, on lui désigne de 4 à 6 moutons ou brebis d'un an dont il pourra disposer à la fin de la période de garde. S'il veut renouveler son contrat, on lui désigne de nouveaux moutons qui seront à lui. Au bout d'un an, le berger peut ainsi se constituer un troupeau personnel qu'il gardera avec celui de son patron.

Le berger salarié de chameaux, vit dans les mêmes conditions, mais sa rétribution après un an de service est constituée d'un chameau (mâle ou femelle) de deux ans.

Ces différents types de gardiennage peuvent être combinés, lorsque le berger salarié reçoit l'aide d'un membre de la famille du propriétaire du troupeau.

Nous avons examiné ici le cas des bergers qui vivent éloignés des campements au début de la saison sèche : c'est la période privilégiée, mais en d'autres circonstances, nous le verrons en examinant les mouvements des troupeaux en 1967-1968, des dislocations semblables peuvent se produire.

Chez les Illabakan de l'est (86 % des hommes), seuls les éleveurs vivant près des grands points d'eau, station de pompage d'In Aggar, puits d'Idingiri, se séparent temporairement de leurs troupeaux. Dans ces vallées vivent en effet les campements les plus importants avec les animaux les plus nombreux, et les familles possédant la quasi-totalité de la main-d'œuvre servile.

Bergers « Kel Tisigant » en saison sèche chez les Illabakan de l'est.

| Types de bergers | Bergers Kel Tisigant | | | Nombre de familles | Ovins | Caprins | Camelins | Bovins |
|---|----------------------|--------|-------|--------------------|-------|---------|----------|--------|
| | célib. | mariés | total | | | | | |
| Iklan | 3 | 13 | 16 | 11 | 760 | 580 | 150 | 100 |
| Bergers salariés | 3 | 1 | 4 | 7 | 245 | | | |
| Main-d'œuvre familiale | 2 | 3 | 5 | 6 | 245 | 40 | 185 | |
| Main-d'œuvre familiale + bergers salariés | 3 | 1 | 4 | 3 | 390 | | 80 | |
| TOTAL | 11 | 18 | 29 | 27 | 1 640 | 620 | 415 | 100 |

Ce tableau mérite des explications : le nombre des bergers n'est pas exactement le même que celui des familles propriétaires des troupeaux.

1. Les Iberogan sont les vassaux noirs de la tribu religieuse des Igdalen. Ils sont spécialisés dans l'élevage des moutons et leurs campements sont éparpillés dans tout l'arrondissement : les campements d'où sont originaires les bergers des Illabakan se trouvent à In Aggar, In Arrigan et Tamaya.

Dans certains cas, une famille peut utiliser plusieurs bergers, soit que la taille du troupeau nécessite la présence de deux gardiens, soit qu'au même moment, ovins et camelins pâturent au loin séparément. Le nombre des bergers sera alors supérieur à celui des familles. Au contraire, lorsque deux familles groupent leurs troupeaux d'ovins pour les confier à un berger salarié, le nombre des bergers peut être inférieur.

Les animaux portés sur le tableau ne concernent que ceux qui sont gardés au loin par les bergers ; c'est pourquoi les moutons sont en si grand nombre. Les chèvres sont gardées dans le même troupeau que les moutons. Mais ces chiffres concernent la totalité de la catégorie d'animaux que le propriétaire a affirmé faire pâturer au loin : or, il peut arriver qu'un éleveur garde quelques chamelles ou quelques brebis au campement et n'éloigne pas la totalité de ses camelins. Ces chiffres peuvent donc être supérieurs à celui des animaux réellement séparés du campement.

Ce tableau montre aussi que par rapport à l'ensemble des Illabakan de l'est, 27 familles sur 103, soit 22 % pratiquent cette dispersion des animaux.

Toutes ces familles au début de la saison sèche, envoient au loin leurs troupeaux de moutons qui constituent 52 % des ovins des Illabakan de l'est.

11 familles sur ces 27, mêlent leurs chèvres aux troupeaux de moutons éloignés, soit 14,5 % du troupeau de caprins.

5 familles se séparent de leur troupeau de chameaux : ces cinq familles possèdent 26 % du troupeau camelin.

1 seule famille fait garder au loin son troupeau bovin.

Ce sont les moutons qui forment la grosse majorité des troupeaux confiés aux bergers Kel Tisigant. Les camelins viennent ensuite, pour les plus riches familles qui peuvent s'en séparer temporairement sans que l'alimentation du campement en souffre.

Si l'on veut pousser l'analyse, on constate des différences entre les Illabakan d'Idingiri et ceux d'In Aggar :

Bergers Kel Tisigant chez les Illabakan du forage d'In Aggar.

| Type de bergers | Bergers Kel Tisigant | | | Nombre de familles | Ovins | Caprins | Camelins |
|---|----------------------|--------|-------|--------------------|-------|---------|----------|
| | célib. | mariés | total | | | | |
| Iklan | — | 3 | 3 | 2 | 240 | — | — |
| Bergers salariés | 3 | 1 | 4 | 7 | 245 | — | — |
| Main-d'œuvre familiale | 2 | 3 | 5 | 6 | 245 | 40 | 185 |
| Bergers salariés + main-d'œuvre familiale | 3 | 1 | 4 | 3 | 390 | — | 80 |
| TOTAL | 8 | 8 | 16 | 18 | 1 120 | 40 | 265 |

Bergers Kel Tisigant chez les Illabakan du puits d'Idingiri.

| Type de bergers | Bergers Kel Tisigant | | | Nombre de familles | Ovins | Caprins | Camelins | Bovins |
|-----------------|----------------------|--------|-------|--------------------|-------|---------|----------|--------|
| | célib. | mariés | total | | | | | |
| Iklan | 3 | 10 | 13 | 9 | 520 | 580 | 150 | 100 |

Ces deux tableaux montrent la variété des types de bergers à In Aggar, alors que les bergers Kel Tisigant d'Idingiri appartiennent tous à la main-d'œuvre servile. Seule la famille du chef de tribu en possède à In Aggar. Il y a là une relation évidente : les familles privées de cette main-d'œuvre ont tendance à se rapprocher de la station de pompage qui, en fin de saison sèche, les délivre des tâches d'exhaure. Elles doivent cependant faire appel à des bergers salariés pour le gardiennage lointain.

Tels sont les différents types de bergers rencontrés chez les Illabakan. La variété de leur statut témoigne de la souplesse de l'organisation pastorale. Elle montre la coexistence d'un

gardiennage servile qui se perpétue dans la mesure où les familles captives restent associées aux plus riches éleveurs, d'un gardiennage familial qui a toujours existé, mais qui doit souvent prendre le relais du gardiennage servile après le départ des captifs et d'un salariat qui peut permettre à certaines familles d'entretenir un troupeau souvent important et diversifié, grâce à cette aide extérieure. Cette dernière forme de « bergers contractuels » est encore assez peu répandue : on se méfie souvent de l'étranger qui n'apporte pas assez de soins à un troupeau qui ne lui appartient pas, mais dans la mesure où ce berger peut se constituer un troupeau personnel, qu'il garde avec celui de son patron, cette méfiance peut être dissipée ; il est alors associé aux intérêts d'un même élevage. Ces bergers salariés permettent parfois une garde commune d'animaux, moutons en général, appartenant à des propriétaires différents. On peut alors se demander si cette formule ne viendra pas prendre la relève de la forme servile du gardiennage, soit que les captifs désertent les campements, soit que pour les retenir, comme c'est déjà parfois le cas, on leur donne à eux aussi, pour prix de leur travail, des animaux qu'ils joignent au troupeau de leur maître.

Le problème des bergers peut conditionner à brève échéance l'avenir de l'élevage des Illabakan. La raréfaction de la main-d'œuvre ne peut qu'être fatale aux « petits animaux », moutons surtout et chèvres ensuite. Or, on a vu que c'est grâce à la diversité de leur élevage que les Illabakan connaissent une relative prospérité : ils peuvent affronter plus facilement les années sèches, les épidémies qui ne déciment que certains troupeaux. Ils répartissent les risques, et se mettent à l'abri d'une catastrophe qui les prive brutalement de tout leur capital.

C. — LES MOUVEMENTS DES TROUPEAUX AU COURS DU CYCLE 1967-1968

Après avoir défini les principes d'organisation des troupeaux, il nous sera plus facile de suivre le mouvement des animaux au cours de l'année 1967-1968. On peut, en schématisant, réduire à trois les périodes où les troupeaux s'éloignent des campements : celle du début de la saison sèche, traditionnelle en fonction des mares, celle des mois de mai et juin, exceptionnelle et locale, favorisée par des précipitations inhabituelles, celle de la saison des pluies, qui est le fait de certains campements.

I. LE DÉBUT DE LA SAISON SÈCHE (FIN 1967 ET PREMIERS MOIS DE 1968)

A In Aggar, certains campements, tel celui du chef Najim regagnèrent la grande vallée du forage et laissèrent dans les vallées septentrionales les troupeaux de moutons, avec des familles serves, qui abreuèrent les animaux aux mares de Tan Kəza, puis de Shiwaləmban. En février, ces troupeaux gagnèrent le puits d'Akarazrazən et ne rejoignirent le campement qu'après les premières grosses pluies.

Le campement de Ghalisun resta groupé à Tagdemt, à une trentaine de kilomètres du forage. Les troupeaux de moutons sont séparés, sous la conduite d'un berger salarié, à l'est du campement. Le troupeau de chameaux se trouve, lui, au sud-ouest, à Shin Kulenin, sous la garde de deux fils de Ghalisun, l'un marié, l'autre célibataire, et d'un berger salarié. Les deux troupeaux vont s'abreuver à la mare de Shiwaləmban. On voit que dans certains cas, après l'assèchement des mares, les troupeaux vont à un puits relativement proche, pour échapper aux grands rassemblements de la station de pompage.

Le campement des Kel Tadarast lui, poursuivit sa route vers le sud, en novembre jusqu'à Bagotən, près de la mare de Girmawan. Les moutons furent laissés à l'écart sous la conduite de deux bergers salariés, chacun d'eux ayant la charge des animaux. Fin décembre, le campement avait regagné la vallée d'In Aggar et les troupeaux de moutons les avaient rejoints.

Certaines familles qui ne possèdent pas de captifs ne sont pas assez riches pour avoir recours aux bergers salariés et, n'ayant pas de troupeau assez important pour s'en séparer partielle-

ment, restent au loin avec leurs animaux. Tel est le cas d'Abdil qui, en novembre et décembre, nomadise avec sa famille à Tagdemt, en janvier à Illagazan, à 10 km plus au sud, tout en continuant à faire abreuver à la mare de Shiwälömban. A partir de février, il se rapproche du puits d'Akarazrazen. Cette famille accompagne ses troupeaux et peut être appelée Kel Tisigant, comme les bergers isolés.

A Idingiri, on observe un mouvement comparable. Les campements, en novembre, sont installés dans les petites vallées qui convergent vers le grand sillon de la mare de Shiwälömban. En décembre, ils se rapprochent d'Idingiri et s'installent dans la grande vallée : mais les troupeaux de moutons et de chèvres, quelquefois de chameaux, sont laissés à la garde de familles serves dans les environs de Shiwälömban.

On observe cependant, à Idingiri, pour trois familles, un mouvement des chameaux, distinct de celui des campements : ceux-ci, de retour aux environs de Shiwälömban, se séparèrent de leurs chameaux qui, après avoir pâturé plus au nord, repartirent fin novembre pour les sources de Gelele : ces troupeaux effectuèrent donc une seconde cure salée, automnale et accélérée, qui dura jusqu'à la mi-décembre. Comme pendant l'été, les chameaux allèrent trois fois s'abreuver aux sources salées, conduits par les deux fils mariés de deux des chefs de familles et par le cousin du troisième, qui partirent seuls, laissant tentes, femmes et enfants au campement. Ces trois troupeaux comprenaient au total une cinquantaine d'animaux. Il s'agissait en fait de familles relativement pauvres, qui se dispensaient ainsi de l'achat de sel pendant une partie de l'année.

II. MOIS DE MAI ET JUIN 1968

A In Aggar, les pluies exceptionnelles qui tombèrent dans les derniers jours de mai, au sud-est de la station de pompage, formèrent une zone de mares et d'herbages nouveaux, formant un contraste étonnant avec les pailles desséchées et jaunies et l'argile craquelée de la vallée d'In Aggar. Les Peuls, plus mobiles, moins esclaves de leurs habitudes, s'y rendirent dès le mois de mars, alors que les Illabakan, attachés à leurs vallées et à leurs emplacements traditionnels, attendirent le mois de mai pour conduire leurs troupeaux. Alors, beaucoup de familles se déplacèrent au complet dans un mouvement comparable à celui de l'été. Seules quelques grandes familles se scindèrent, envoyant leurs éléments les plus jeunes avec la majeure partie des troupeaux.

A Idingiri, les Illabakan, trop éloignés de cette région, ne participèrent pas à ce mouvement.

En mai, deux familles envoyèrent leurs vaches et leurs moutons près de la mare de Shin Ziggaren (à 18 km à l'ouest) sous la conduite de trois fils (2 + 1). Ces deux troupeaux, groupés, rejoignirent le campement à Agaya, en juillet, sur la route de nomadisation d'hivernage.

En juin, une famille envoya ses moutons au nord, à Derkatin, avec un berger captif,

Quant à deux autres familles, leurs troupeaux de moutons et chèvres, n'avaient pas rejoint le campement depuis novembre, et étaient restés à Tadəbuk (30 km à l'est d'Idingiri) ; ils ne rejoignirent le campement que début août, à Abejilalam, sur la route de la cure salée.

III. L'ÉTÉ 1968

L'été voit, en général, un déplacement collectif des campements avec leurs troupeaux vers le nord : l'eau étant à fleur de sol, les pâturages abondants, la dissociation des hommes et des animaux n'est plus utile. Cependant, quelques campements, qui se rendaient autrefois jusqu'aux sources salées ou aux puits, riches en éléments minéraux, préférèrent rester dans les plaines d'In Gall et envoyer leurs troupeaux, sous la conduite des éléments les plus jeunes et des familles serves. C'est le cas du campement du chef Najim. Les troupeaux partent du pied de la falaise de grès, à l'ouest d'In Gall et vont aux sources salées de Gelele : ils boivent trois ou quatre fois l'eau salée, chaque abreuvement étant suivi d'un jour passé au pâturage. Ils rejoignent les campements près d'In Gall, ou parfois sur la route du retour : car les troupeaux se déplacent lentement après cette

« cure ». Chaque fois qu'ils rencontrent des pâturages d'emshekən, ashaghor, ou de toute autre plante appréciée, ils s'arrêtent quelques jours. Ils convient de ne pas fatiguer les animaux qui ont bu les eaux salées, et de les laisser assez librement au pâturage.

Signalons également que les Illabakan de l'ouest, certaines années, ne dépassent pas la mare de Wezzey (à 35 km au nord de Shin Salatin), et de là envoient leurs troupeaux à la cure salée sous la conduite des seuls bergers.

Cette dissociation estivale des troupeaux et des campements semble récente et ne date que d'une dizaine d'années. Auparavant, la nomadisation d'hivernage, la cure salée, étaient collectives et les environs de Gelele et de Tegidda-n-tesemt voyaient la concentration de campements innombrables, en août et en septembre. Les Illabakan ne sont pas les seuls à pratiquer cette séparation. Beaucoup de riches campements de l'Azawagh, ceux de Kel Nan, des Tiggirmat ou des Kel Eghlal, répugnent bien souvent aujourd'hui à ce long déplacement : ils ne font qu'une partie de la route et laissent les troupeaux gagner seuls le but final. Chez les Illabakan, cette pratique n'est le fait que de quelques familles : vivant la plupart de l'année dans une zone septentrionale, la distance qui sépare des sources salées leur implantation de saison sèche est relativement faible. Pour les groupes vivant plus au sud, la route s'allonge : pour les plus riches, la tentation de ne plus effectuer cette nomadisation, avec de lourds impédiments, se précise d'année en année.

Certes, une année favorable peut faire revenir les campements jusqu'aux sources salées ; mais la tendance au fractionnement semble générale chez tous les éleveurs qui peuvent sans dommage se séparer d'une partie de leur troupeau. Il semble qu'il y ait là comme une moins grande mobilité des familles importantes et des chefs qui président à ces déplacements : on répugne à de longs parcours, avec des campements aujourd'hui alourdis par des bagages et des charges en céréales, dont on ne peut plus se passer, même à la période estivale. Cette tendance n'est qu'esquissée chez les Illabakan, qui vivent à relativement faible distance de Tegidda.

La séparation des troupeaux chez les Illabakan, est liée, nous l'avons vu, à l'importance du cheptel et au problème des bergers. Elle permet une meilleure utilisation des pâturages, elle évite les concentrations abusives. Elle est donc liée à la composition des troupeaux. On peut affirmer que la richesse relative des Illabakan, leur aptitude à surmonter les années de disette et à reconstituer les troupeaux après les hécatombes de 1969, tient en grande partie à la variété de leurs animaux, qui leur a permis d'utiliser toutes les ressources en eau et en pâturages disponibles.

V. — ÉCONOMIE ET MARCHÉS

Éleveurs, les Illabakan vivent presque exclusivement des ressources que fournissent leurs troupeaux. Cependant la viande est un aliment de luxe, consommée à des occasions spéciales, et n'entre pas régulièrement dans la composition des repas. Les céréales, par contre constituent une part importante de leur alimentation. Ces simples faits montrent que l'économie des Illabakan n'est pas fermée et ne cherche pas à se suffire à elle-même : elle doit faire appel aux zones agricoles, pour assurer l'approvisionnement en céréales.

I. — ÉCONOMIE DE PRÉDATION ET TENTATIVES AGRICOLES

En dehors de la vente d'animaux, qui leur permet d'acquérir la plus grande part des biens qu'ils ne produisent pas, quelles sont les ressources des Illabakan ? La cueillette, la chasse et l'agriculture leur fournissent un complément alimentaire qui, dans certains cas, n'est pas négligeable.

A. — LA CUEILLETTE

Elle joue un rôle important. Il faut distinguer les cueillettes de graines sauvages, véritables récoltes, qui peuvent éventuellement permettre d'éviter l'achat de céréales, des grapillages d'occasion pratiqués au jour le jour. Les Illabakan récoltent des graines au retour de la « cure salée », au mois d'octobre et de novembre, mais ils n'en font pas de réserves comme par le passé. Des graines connues sous le terme générique d'ishiban, recouvrent de nombreuses variétés (*Panicum laetum*, *Eragrostis tremula*, *Echinochloa colona* Link., *Brachiaria lata*), qui portent chacune un nom en tamasheq. Ils récoltent seulement en cas de disette *wezzeg* (cram-cram) ou *agərof*. Dans les mares d'In Aggar et de Shiwaləmban pousse du riz sauvage, tafaghat, dont, en bonne année, une famille peut récolter un ou deux sacs de cuir, c'est-à-dire de 40 à 80 kg de grains. Mais depuis l'arrivée des Peuls Bororo dans la région, beaucoup des zones riches en graines ont été envahies par les troupeaux de bovins, qui apprécient ces pâturages où ils viennent concurrencer les récoltes des hommes. De plus, ces ramassages étaient traditionnellement effectués par des captives ; le nombre des iktan ayant diminué, ces récoltes ont décru parallèlement, sans pour autant disparaître chez les Illabakan riches qui disposent encore de serviteurs, comme chez les plus pauvres, que la nécessité oblige à effectuer ce long et pénible travail.

Ces récoltes peuvent cependant reprendre, en cas d'année de disette : on a connu, dans

le calendrier des Touaregs Iullemeden, des années portant le nom d'*Awetay n'agərof*, l'année de l'agərof. En 1914 et en 1931, par exemple, années où cette graine permit de suppléer au manque de mil, dévasté en 1914 par les sauterelles.

Il arrive donc que les graines sauvages abondent, lorsque le mil n'a pas donné, puisqu'elles sont surtout récoltées hors des zones agricoles. Par contre, lorsque les pâturages ont souffert de pluies déficitaires ou irrégulières, comme en 1968-1969, les graines, produits de ces pâturages, font défaut et ne peuvent fournir qu'une aide alimentaire secondaire ou quasi nulle (cf. p. 62).

Les fruits et les baies des arbres apportent une contribution non négligeable à l'alimentation : que ce soient des grappillages d'enfants, de bergers ou d'adultes allant et venant en brousse, ou des récoltes rassemblées dans des plats pour être mangées à l'heure des repas : ces fruits complètent la ration en vitamines. On secoue les branches des grands arbres avec des perches crochues pour les faire tomber, ou on les cueille dans les branches des arbustes. Ces fruits sont parfois mangés frais, d'autres entrent dans la composition de la « boule » (*aghajera*), faite de deux éléments de base, lait caillé et mil, auxquels on peut ajouter toute sorte d'ingrédients : dattes, fromages, fruits divers.

| Nom de l'arbre | Nom scientifique | Nom des fruits | Mode de consommation |
|--------------------------------|-----------------------------|-----------------------|-----------------------------------|
| ajejn ou tabakat | <i>Zizyphus mauritiana</i> | izzəgarən ibakatən | — frais — avec boule |
| tiboraq | <i>Balanites aegyptiaca</i> | iboraghən | — frais |
| agar | <i>Maerua crassifolia</i> | iballakan | — frais |
| tezaq | <i>Salvadora persica</i> | gham-gham | — frais |
| igərsəmi | <i>Grewia villosa</i> | | — frais — avec boule |
| tadant | <i>Boscia senegalensis</i> | anzanen | — frais — jus avec pâte de mil |
| tarakat | <i>Grewia tenax</i> | | — frais — avec boule |
| atawas | ? | | — frais — avec boule |
| tedeynə | <i>Cordia sinensis</i> | tedanen | — frais |
| kashmam | <i>Grewia flavescens</i> | | — frais |

Enfin les arbres fournissent aussi la gomme (*tanust*), que l'on ramasse et que l'on mange comme un bonbon, en particulier celle des acacias comme le *tazzeit*, le *tamat* ou l'*orof*.

Les légumes frais existent, tels les coloquintes, *ilekdan* (sing. *alekəd*), que l'on mange cuites sous la cendre ou que l'on fait sécher après en avoir enlevé l'écorce. Les graines de coloquintes peuvent aussi être utilisées en cas de disette grave. Les feuilles de certaines plantes des bas-fonds humides sont consommées comme des épinards, telle *agasey* (*Gynandropsis gynandra*).

Ce bref inventaire, loin d'être exhaustif, montre cependant que des nomades éleveurs connaissent toutes les ressources végétales disponibles ; reste donc à examiner l'utilisation des ressources animales offertes par la nature.

B. — LA CHASSE

La chasse, bien qu'interdite sur tout le territoire de la République du Niger depuis quelques années, continue à être pratiquée. Les Illabakan sont des chasseurs réputés, mais la diminution du gibier constatée dans toute la zone sahéenne, qui a rendu nécessaire cette mesure, limite les prises plus que les textes de lois.

A la fois jeu et recherche de nourriture, la chasse comme la cueillette est souvent l'affaire des enfants, attachés à la poursuite de petits animaux. Les jeunes garçons, par groupe de deux ou trois, armés d'un bâton, accompagnés de chiens, s'en vont dans les petits bois qui entourent les campements : le brusque démarrage d'un chien et c'est la poursuite du lièvre (*tamaghwalt*), qui se cache dans les touffes d'herbe et parfois se fait acculer sous un rocher ; c'est la course, sur un petit espace, de la minuscule gerboise (*adowe*) qui, avec ses longues pattes postérieures, se joue de la vitesse des chiens par des crochets imprévus avant de regagner son terrier où les enfants vont la déterrer ; c'est la pintade (*teylalt*) qui cherche refuge sur un arbre où les chiens l'assiègent jusqu'à l'arrivée des chasseurs qui tentent de la lapider et la poursuivent de perchoir en perchoir. Les enfants savent aussi poser des collets pour les pintades et même parfois les outardes (*ajugher*)¹.

Mais la chasse est surtout une affaire d'hommes ; aujourd'hui beaucoup de nomades possèdent des fusils et des carabines, et seul le manque de balles et de cartouches évite de trop grands massacres de gibier ; elle continue à être pratiquée par les moyens traditionnels, avec l'aide des chiens et parfois du cheval. L'autruche (*enil*) est chassée à courre, en saison chaude, par plusieurs cavaliers qui se relaient. Sa peau est utilisée et sa graisse est fort appréciée en cuisine ; on l'utilise aussi en application externe contre les rhumatismes. Mais les gazelles, de différentes variétés, *idami* (*Gazella rufifrons*), *azakod* (*Gazella dorcas*), plus petite, ou encore *ener* (*Gazella dama*), sont les prises les plus fréquentes, et donnent des viandes appréciées.

Les meilleurs chiens de chasse rattrapent les gazelles à la course. La girafe (*amdagh*), présente encore dans la Tadarast, bien que je ne l'aie jamais rencontrée, est cependant rare, et sans doute chassée très exceptionnellement. Elle est intégralement protégée par la législation nigérienne, comme l'autruche du reste, mais les nomades ne respectent guère les prescriptions des Eaux et Forêts.

Les animaux sont souvent chassés au piège (*tetambot*) : un cercle rigide de taille variable selon l'animal poursuivi, est constitué en fibres et écorce de racines (*teshey*) de l'afagag (*Acacia raddiana*) : la circonférence ainsi délimitée est couverte d'un paillage de teberemt (*Cymbopogon schoenanthus*), à disposition radiale, convergeant vers le centre. Sur le rebord circulaire du piège est disposée une cordelette qui se referme en nœud coulant et dont l'extrémité est attachée à un solide morceau de bois (*abori*) enterré ; une excavation est creusée sous le piège et le tout est recouvert d'un peu de sable. L'animal qui pose le pied sur le piège, la patte prise dans le nœud, est dès lors, embarrassé dans sa fuite par ce pieu qui s'accroche partout. Le but n'est pas de retenir l'animal : c'est un piège mobile destiné à rendre la fuite malaisée.

Les Illabakan passent pour être les meilleurs chasseurs de l'Azawagh : la chasse traditionnelle est aujourd'hui relayée par la chasse au fusil et à la carabine, et la viande ainsi recueillie donne un appoint à l'alimentation des familles, qui sacrifient assez rarement un animal du troupeau.

C. — LES TENTATIVES AGRICOLES

Quelques Illabakan pratiquent une agriculture sommaire qui ne leur permet en aucun cas de satisfaire leur besoin en grains ; si limitée qu'elle soit, elle témoigne néanmoins d'un effort pour limiter leur dépendance vis-à-vis des marchés. Ces tentatives récentes, dans une zone marginale très peu favorable à une agriculture pluviale, liées à une série d'années relativement bien arrosées, ont été pratiquées à l'est comme à l'ouest, aux abords de la station de pompage de Shin Salatin et aux abords de celle d'In Aggar.

À l'ouest, des champs ont été défrichés pour la première fois en 1966 et en 1967, à 8 et à 10 km de Shin Salatin. Les champs ont été semés en mil, avec pour complément un peu de sorgho et de haricots ; ils n'ont été sarclés qu'une fois par ces cultivateurs d'occasion, au moyen d'*iler*²

1. L'outarde appelée *ajugher* chez les Illabakan est plutôt connue sous le nom d'*ageys* chez la plupart des Touaregs.

2. L'*iler* est appelé par les Touaregs *egamshek*, l'hirondelle, car la forme de la lame rappelle le croissant formé par l'oiseau en vol.

achetés au marché de Barmou, ou encore, dans certains cas, à l'aide de l'*aseksel*, sorte de pelle utilisée généralement dans les campements pour racler le sol souillé à proximité ou dans les tentes par les déjections des petits animaux et des enfants. Il s'agit donc dans ce cas de l'utilisation d'un outil domestique à des fins agricoles.

Les champs ne sont jamais gardés ; ils sont simplement protégés par une haie d'épineux, protection insuffisante contre les troupeaux lorsque les campements s'éloignent vers le nord à la saison des pluies. En 1967, à cause de ces plantations, certains Illabakan de l'ouest ont renoncé à se rendre jusqu'aux sources salées ; ils se sont arrêtés à la mare de Wezzey, laissant les troupeaux seuls rejoindre le but traditionnel de la migration estivale.

Les récoltes ne sont guère importantes : une dizaine de familles ont récolté entre cinq et cinquante gerbes en 1967, conservées à l'abri des atteintes des animaux sur des sortes de tables surélevées installées sur les champs.

A In Aggar¹ de petits champs ont été ensemencés autour de l'école et près du forage, depuis 1964 pour quelques-uns, depuis 1965 pour les plus nombreux. En 1967, six Illabakan et quatre de leurs iklan — et ces derniers pour leur propre compte² —, avaient effectué des semis.

Abandonnant les lieux au mois d'août pour gagner les plaines d'In Gall, ils profitent de la présence de l'un d'entre eux — le gardien de l'école — qui surveille leurs champs en même temps que le sien. Les récoltes varient considérablement d'une année à l'autre, et restent sous la menace permanente des troupeaux qui passent par In Aggar à l'aller et au retour de la cure salée. En 1966, le mil ne donna pas ; les autres années, les récoltes vont de quelques gerbes à trente ou quarante par cultivateur. Signalons enfin en 1967 un petit champ de blé installé aux abords du puits d'Idingiri, et patiemment arrosé à la puisette. Mais ces tentatives ne sont le fait que de quelques individus isolés ; certains se font aider de leurs iklan, qu'ils récompensent parfois, d'autres travaillent par eux mêmes. Ces champs ne fournissent qu'un faible appoint alimentaire ; ils sont un défi lancé aux pluies, mais avec une mise de faible importance. Ces récoltes sont d'ailleurs conçues comme une ressource aléatoire, pour laquelle on ne sacrifie ni l'élevage, ni la « cure salée » estivale.

2. — LES ÉCHANGES ET LES MARCHÉS

Toutes ces activités ne fournissent que des ressources de complément. L'élevage reste la principale richesse qui permet de se procurer tout ce qu'on ne produit pas. Car malgré les timides tentatives évoquées plus haut, les Illabakan peuvent être classés parmi les éleveurs nomades sans agriculture, celle-ci n'étant pas viable à cette latitude. C'est donc par la vente ou le troc d'animaux qu'ils se procurent le mil et le sorgho consommés très régulièrement ; c'est par le même moyen qu'ils acquièrent des produits comme le thé, le sucre et le tabac qui, s'ils ne sont pas indispensables à leur survie, sont considérés comme des éléments de plaisir et de confort, nécessaires à une vie normale de relations dans une société policée. Beaucoup disent même que la privation de thé ou de tabac provoque des maux de tête ou parfois même des troubles plus graves. Dans le domaine matériel, une autre dépendance de la société touarègue se manifeste par l'absence de tisserands : si les artisans (*inadan*) pourvoient à tous les besoins d'objets courants en métal, en bois ou en cuir, les tissus ou les vêtements proviennent des marchés. Contrairement aux Peuls

1. Avant les champs d'In Aggar, un champ, aujourd'hui abandonné, avait été semé près du forage de Nkaokao, un autre auprès du puits d'Isawamadran, pour le compte du chef Najim. Ce dernier avait fait planter du blé en 1964 et 1965 autour de la mare d'In Aggar, qui reste en eau jusqu'en novembre, mais il y a renoncé après des dégâts causés par des vaches peules.

2. Parmi ces iklan, l'un est au service du fils du chef de tribu, l'autre, dépendant du chef, est fonctionnaire (gardien de l'école) ; les deux autres sont les époux de deux captives dépendant du chef de tribu, et ayant rompu tous liens avec leurs anciens maîtres.

nomades pour qui le pantalon de cuir réduit au minimum l'utilisation du tissu, les Touaregs en font un usage important dans le pantalon, le boubou, le voile de tête ; seuls quelques rares bergers portent encore le pantalon de cuir. Le vêtement joue un rôle très important dans la société touarègue, chez les hommes comme chez les femmes. Le voile de tête, en bandes teintes à l'indigo, vient des environs de Kano, et vaut, selon les dimensions, de 5 à 10 000 F CFA. Tout homme jeune cherche à s'en procurer et n'hésite pas à contracter des dettes auprès des commerçants pour paraître dignement à la « cure salée ».

Cette dépendance des Illabakan matérialise leur insertion dans une économie d'échanges, dans leur zone propre et dans les centres où sont organisés des marchés.

A. — TRANSACTIONS EN ZONE NOMADE

Les transactions ne sont pas limitées aux lieux de marchés organisés des villages ou des bourgades. Autour des principaux points d'eau, dans les campements mêmes, des échanges et des achats s'effectuent à certaines saisons.

Avant le départ pour la « cure salée », quelques commerçants apportent à In Aggar des marchandises : céréales, tissus, thé, sucre, pour les nomades en partance : un ou deux commerçants, possédant boutique à In Gall s'installent dans une paillotte, et viennent ainsi au-devant des éleveurs, avant leur passage obligatoire, un mois plus tard, au marché d'In Gall.

Une seconde période de transactions en zone nomade se situe après les récoltes, à partir du mois de novembre, lorsque les éleveurs se sont rapprochés des puits et des stations de pompage. Des agriculteurs, Aderawa sédentaires ou *ighawellen* semi-nomades, viennent avec des ânes ou des bœufs porteurs chargés de sacs de mil et de sorgho. Aux stations de pompage (In Aggar, N-Kaokao, Tamaya), aux principaux puits (Idingiri), parfois près des grandes mares (Shiwalomban, Shin Ziggaren), ou même dans les grands campements (Najim par exemple). Les sacs de cuir ou de nattes, remplis de céréales, arrivent dès le début de novembre. Bien que les prix soient élevés par rapport à ceux des marchés méridionaux, certains Illabakan, qui arrivent du nord, préfèrent parfois se procurer du mil pour se nourrir, jusqu'au moment où l'un d'entre eux ira visiter les lointains marchés.

C'est encore la période où les animaux donnent un lait abondant, où les graines sauvages peuvent être récoltées facilement, et où par conséquent les besoins en mil ne sont pas très pressants.

Ces transactions se poursuivent pendant presque toute la saison sèche, auprès des grandes stations de pompage, où les vendeurs profitent des regroupements. En zone nomade, une partie des transactions s'opèrent par troc. Petits animaux (ovins, caprins) s'échangent contre les céréales. Le taux des échanges est évidemment défavorable aux nomades, car les animaux abondent et le mil est rare ; de plus, les céréales sont vendues à un cours supérieur du tiers ou du double de celui pratiqué au même moment sur les marchés.

Enfin, il faut signaler que des boutiques se sont ouvertes dans des maisons de banco et qu'un petit marché s'est installé au poste administratif d'Abalak et à la sous-préfecture de Tchín Tabaraden. Des vendeurs de mil venus du sud, ainsi que de petits commerçants, offrent chaque jour leur marchandise.

B. — LE MARCHÉ D'IN GALL

Pour les Illabakan, le marché d'In Gall représente un haut lieu, où se trouvent concentrés tous les objets convoités, pour la période tant attendue de la nomadisation estivale : tissus, vêtements, sandales, bijoux, selles de luxe et tout le harnachement chamelier, le thé, le sucre, le tabac. C'est la seule saison où les familles campent à proximité d'une bourgade avec de nombreuses boutiques, et d'un marché : on peut se rendre à In Gall dans la journée, et être de retour le soir. Aussi, dès que le campement arrive à portée de la ville, les jeunes gens viennent pour une première

visite. Lorsque les tentes se sont installées dans les plaines au nord de la falaise de grès, chaque jour, des hommes, des femmes avec leurs enfants, se rendent au marché, autant pour rencontrer des amis et connaissances que pour faire des achats.

Le marché se présente comme un immense quadrilatère cerné de maisons de banco, abritant les boutiques des commerçants, arabes en majorité. Le marché lui-même ne couvre qu'une partie de cette vaste esplanade. A l'ouest : abris sommaires pour vendeurs de pacotille, de tissus, de thé, sucre, sel, tabac et dattes ; sur des nattes, du mil, vendu à la mesure (*muda*) ; des constructions, où s'abritent des tailleurs. Au sud-ouest, les bouchers. Au sud de la place, sont rassemblés les animaux présentés à la vente. A partir d'octobre, au centre de l'esplanade, le marché du mil en gros s'installe, avec ses longs sacs de nattes alignés les uns à côté des autres, chaque jour apportés du sud.

Parmi les commerçants de la place, les Illabakan ont établi des rapports privilégiés avec l'un d'entre eux, qui est devenu leur correspondant, leur boutiquier attiré. Au fil des ans, cet Arabe, d'origine mauritanienne, s'est montré le plus ouvert, le plus compréhensif, le plus accueillant. Aussi, dans une pièce attenante à la boutique, les nomades tiennent salon. Le thé circule, un plat de riz est distribué au milieu du jour. Les Illabakan en visite à In Gall y descendent, et de là, font de nombreuses incursions sur le marché. Bien des jeunes Illabakan ont pu ainsi se procurer des vêtements à crédit, dès leur arrivée à In Gall, et des comptes compliqués s'élaborent entre le commerçant et les nomades, qui se sentent là chez eux, discutant haut et fort, se levant pour aller palper des tissus, sortant et revenant. Ces rapports ne sont pas très anciens : il y a quelques années, les Illabakan fréquentaient une autre boutique, tenue par un commerçant métis (Touareg-Français) qu'ils ont abandonné à la suite des déboires financiers de ce commerçant, peut-être mis en difficulté par leur fait.

In Gall, c'est le marché urbain, à proximité immédiate des campements, pendant une courte période de l'année. A la différence de ceux du sud, c'est un marché quotidien, comme celui d'Agadez, hors de portée des Illabakan.

C. — LES MARCHÉS DU SUD

Les principaux marchés organisés se situent sur la frange du monde nomade et sédentaire ; ils sont hebdomadaires, ce qui permet aux commerçants de se rendre chaque jour sur un marché différent à l'intérieur d'une région donnée. La liste suivante est celle des marchés que peuvent fréquenter les Illabakan pendant la saison sèche ; leur activité cesse pratiquement de juillet à septembre.

lundi : Shadawanka, Taza, Fashey, In Tuwila.

mardi : Kao.

mercredi : In Safari.

jeudi : Barmou.

vendredi : Tabotaqit.

dimanche : Tahoua.

Ces marchés sont très éloignés des campements Illabakan. Aussi ne s'y rend-on que dans un but bien précis : vendre quelques animaux et acheter des céréales ou tout autre produit. Seul un homme affronte le déplacement qui dure plusieurs jours, parfois une semaine ou dix jours, pour accomplir de 200 à 250 km aller-retour.

Deux marchés, Shadawanka et Barmou, l'emportent en importance sur tous les autres. En général les Illabakan de l'est se rendent de préférence au premier, sauf ceux d'Idingiri qui vont aussi bien à l'un qu'à l'autre, Par contre, les Illabakan de l'ouest fréquentent Barmou, immédiatement au sud de leur zone de nomadisation.

La fréquentation régulière d'un marché plutôt qu'un autre tient surtout à la vente des ani-

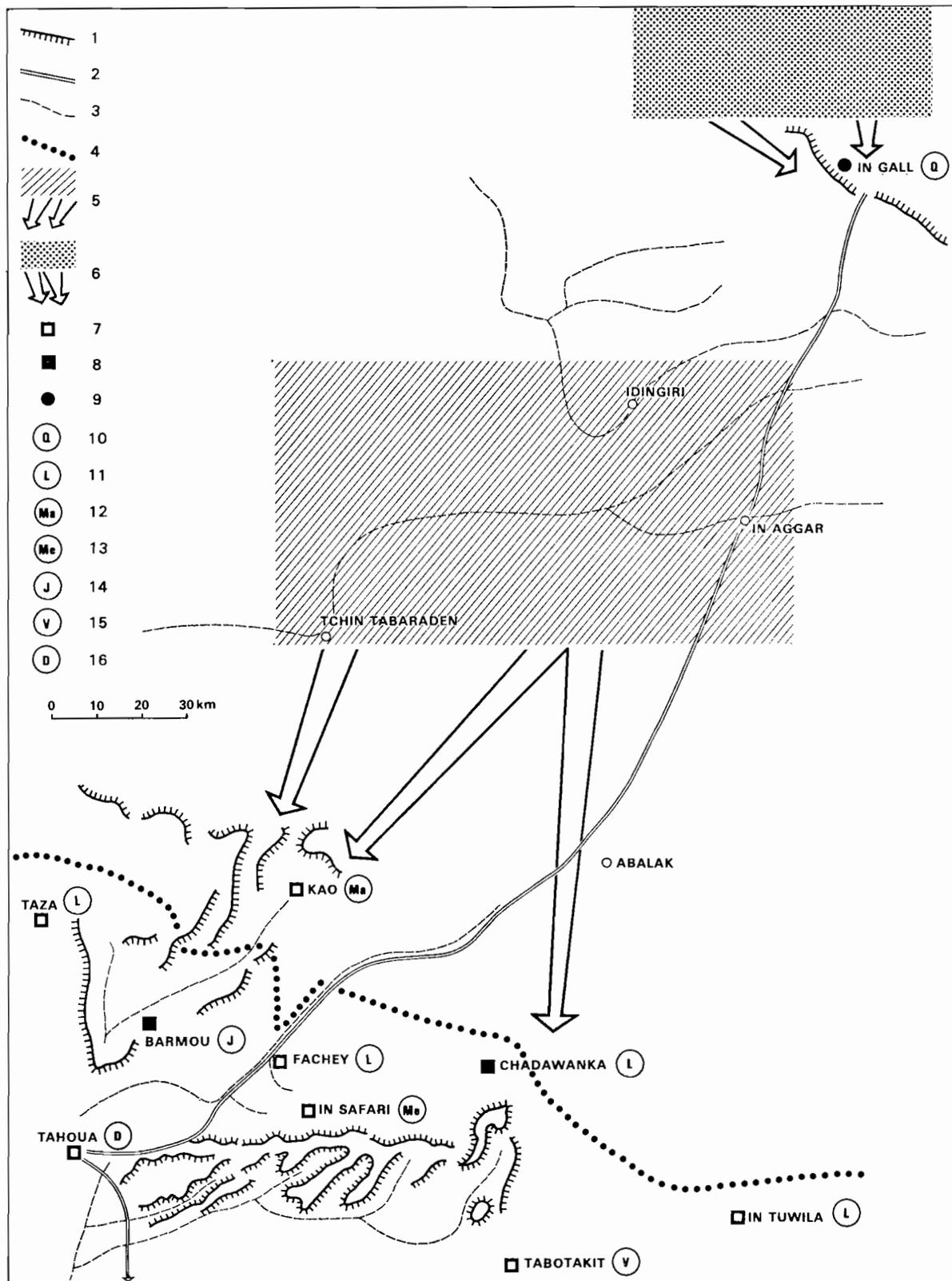


FIG. 10. — Marchés fréquentés par les Illabakan.

Escarpement - 2. Route - 3. Vallée sèche - 4. Limite nord des cultures - 5. Zone de nomadisation des Illabakan en saison sèche ; directions des marchés - 6. Zone de nomadisation des Illabakan en saison des pluies ; direction du marché d'In Gall - 7. Marché fréquenté en saison sèche - 8. Marché très fréquenté en saison sèche - 9. Marché très fréquenté en saison des pluies - 10. Marché quotidien - 11. Marché hebdomadaire du Lundi - 12. ... du Mardi - 13. ... du Mercredi - 14. ... du Jeudi - 15. ... du Vendredi - 16. ... du Samedi - 17. ... du Dimanche.

maux et aux liens qui se tissent entre les éleveurs et leurs « intermédiaires ». Ces personnages importants, qui règnent sur les principales places, jouent un rôle capital. Chacun a sa clientèle d'éleveurs, qu'il reçoit chez lui, qu'il nourrit, à laquelle il offre le thé, pendant que se nouent les transactions. Un éleveur peut d'ailleurs être client de plusieurs intermédiaires, qui officient sur des marchés différents.

Cet intermédiaire est dit *amadellel* par les Touaregs, *dillali* par les Hawsa et les Peuls, terme issu d'une racine arabe commune, que les différents parlers incorporent avec leurs règles propres. C'est un personnage reconnu, qui paye patente, touche une commission sur les ventes, donnée par l'acheteur, mais dont le rôle essentiel est de servir de garant de la transaction. Dans une zone où les vols de bétail sont nombreux, l'acquéreur pourra témoigner de sa bonne foi en se référant au dillali qui a procédé à la vente. L'intermédiaire détermine donc souvent le marché où se rend l'éleveur.

Le nomade sera, par contre, plus libre du lieu où il effectuera ses achats. S'il apprend que le mil se vend moins cher à Barmou ou à Kao qu'à Shadawanka où il a amené ses animaux, il s'y rendra lorsqu'il aura mené à bien sa vente. Ainsi, sa présence sur les marchés peut durer plusieurs jours, pour peu qu'il se déplace de l'un à l'autre avant de revenir au campement. Par suite de la distance, un homme par famille se rend rarement au marché plus d'une fois toutes les six semaines ou tous les deux mois.

3. — VARIATIONS DES COURS

Les cours varient selon les lieux et selon la saison. Le prix des céréales est plus faible à proximité de la zone agricole, c'est-à-dire sur les marchés du sud, et le prix du bétail plus élevé. Inversement, les céréales coûtent cher en zone nomade ou sur le marché d'In Gall, alors que les animaux y sont meilleur marché.

Le prix du mil est difficile à saisir, du fait que le grain est vendu en sacs non pesés dont la capacité varie de l'un à l'autre. On distingue le sac en cuir (*asaməd*, pl. *isumad*), fait en général de trois peaux (de chèvres ou de moutons) mais parfois plus grand, du petit sac (*ameytaal*, pl. *imeyताल*), fait d'une seule peau.

De plus, le mil est souvent vendu dans des sacs faits de nattes cousues de palmier-doum¹ (*takəroft*, pl. *shikurufa*), issus de la région de Madaoua, de Dakoro et du Damergou, où cet arbre existe, alors qu'il est absent de l'Ader Duchi aux environs de Tahoua.

Très grossièrement, si l'on prend l'*asaməd* comme référence, on peut dire que l'*ameytaal* a une contenance du tiers, et la *takəroft* de la moitié. L'*asaməd* pèse de 60 à 80 kg, la *takəroft* de 30 à 40 kg, et l'*ameyताल* de 20 à 30 kg.

Si les prix varient dans l'espace, selon que l'on se trouve à proximité de la zone productrice de céréales ou de celle riche en troupeaux, ils changent également dans le temps.

Les cours peuvent varier d'une année à l'autre, selon l'état des récoltes ou le jeu de l'offre et de la demande, et également au cours du cycle annuel. C'est évidemment au mois d'octobre, après les récoltes, que les céréales coûtent le moins cher, et leur prix ne cesse de monter jusqu'à l'année suivante. Ainsi un *asaməd* de mil, vendu 1 500 F CFA de novembre à janvier atteindra la même année 2 500 à 3 000 F à partir d'avril.

Le prix des bovins, relativement élevé de novembre à janvier, s'abaisse en général au cours de la saison sèche.

Les cours des céréales et des animaux sont souvent liés, car une mauvaise récolte provoque à la fois la hausse du prix du grain et la baisse de celui du bétail. Notre but, ici, n'est pas d'analyser

1. Le palmier doum, *tageyt* en tamasheq (*Hyphaene thebaica*).

les cours et de faire une étude approfondie des marchés, mais de voir la réaction des éleveurs en face de ce phénomène-marché par lequel ils entrent en relations avec le monde extérieur, et des mécanismes compliqués sur lesquels ils n'ont guère de prise.

4. — L'ÉCONOMIE DES CAMPEMENTS

Notre enquête dans ce domaine a été légère, incomplète et fragmentaire : *légère*, puisque, sans base de sondage statistique, nous n'avons interrogé qu'un nombre limité de chefs de familles ; *incomplète*, car on connaît l'inconvénient de toute enquête rétrospective portant sur les douze derniers mois, avec les oublis, volontaires ou non, qu'elle comporte obligatoirement ; *fragmentaire*, enfin, car portant essentiellement sur les denrées alimentaires ; or les achats en tissus, vêtements, thé, sucre ou tabac nous ont partiellement échappé, chaque homme se les procurant individuellement, en dehors des transactions menées pour la subsistance de l'unité économique familiale.

Du fait de l'éloignement des marchés (100 à 150 km) du lieu des campements en saison sèche, il n'était guère possible de faire une enquête suivie, en contrôlant toutes les opérations effectuées pendant un cycle annuel. Il ne s'agit donc que de « coups de sonde » permettant de se faire une idée des sources de revenus, de la fréquence des échanges effectués, comme du rythme des visites aux marchés, et qui peuvent être comparés à d'autres sources d'information, en particulier aux résultats de l'Enquête économique en milieu nomade.

CAS N° 1

1 famille, près d'In Aggar, composée de 20 personnes (dont 8 enfants de moins de 10 ans), 11 membres de la famille, 9 iklan (budget de septembre 1967 à septembre 1968).

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction ¹ | Achat ou troc ² | Prix | Lieu d'achat | |
|---------|------------------|-----------------------------|---------------------------------------|----------------------------|-------------------|-----------------|-------|
| octobre | 1 génisse 3 ans | troc | In Aggar | 3 isumad de mil | — | | |
| janvier | 1 génisse pleine | troc | In Aggar | 4 isumad de mil | — | | |
| avril | 1 taureau 3 ans | } troc | } N-Kao-Kao (station de pompage | 2 isumad de mil | — | | |
| | + | | | + | — | | |
| | 1 âne | | | 1 pain de sucre | — | | |
| | 1 génisse 2 ans | | | troc | <i>id.</i> | 1 asamød de mil | — |
| juin | 1 génisse | 8 000 | Kao | 3 isumad de mil | 2 500 × 3 = 7 500 | Kao | |
| | 1 génisse | 7 500 | Kao | 1 asamød de sorgho | | | 2 150 |
| | | | | riz | | | 700 |
| TOTAL | | 15 500 | | | 10 350 | | |

1. Les marchés réguliers sont en caractères gras.

2. *Asamød*, pl. *isumad*, grand sac en cuir, composé de 3 peaux, environ 60 à 80 kg ; *Ameytal*, pl. *imey-talæn*, petit sac de cuir (1 peau), de 20 à 30 kg ; *Takøroft*, pl. *shikurufa*, sac en nattes, de 30 à 40 kg.

On remarque que les trocs sur les stations de pompage l'emportent sur les ventes d'animaux et l'achat de céréales contre espèces. Un seul déplacement au marché de Kao au mois de juin.

CAS N° 2

1 famille, près d'In Aggar (campement de Najim), composée de 9 personnes, dont 3 enfants de moins de 10 ans et trois iklan.

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction | Achat ou troc | Prix | Lieu d'achat |
|-----------|------------------|-----------------------|---------------------|--------------------------------|--------|-------------------|
| janvier | 1 vache | 7 500 | Sha-dawanka | 15 shikurufa de mil | 5 600 | Shadawanka |
| | 1 génisse 2 ans | 4 500 | | | | |
| avril | 1 chamelle 3 ans | 6 000 | Barmou | 6 isumed de mil (6 × 3 000) | 18 000 | Taza |
| | 1 vache + 1 veau | 8 000 | | | | |
| | 5 moutons | 6 250 | | | | |
| | 5 moutons | 5 000 | | | | |
| juin | | | | 10 kg riz | 1 000 | In Aggar |
| | | | | 1 sac sel | 2 500 | |
| septembre | | | | 5 mesures de mil | 1 325 | In Gall |
| TOTAL | | 37 250 | | | 28 425 | |

En avril, les animaux ont été vendus au marché de Barmou ; mais comme le mil y était cher (1 asamød : 5 000 F), le chef de famille s'est rendu au marché de Taza, à l'est, où le même sac de mil ne coûtait que 3 000 F. Les achats effectués en dehors des marchés l'ont été en juin, avant le départ pour la cure salée.

Cette unité économique ne correspond pas à l'unité de gestion des troupeaux. La famille dont nous avons donné le budget se compose de neuf personnes. Or ses troupeaux sont gardés en commun avec ceux d'une autre famille de 13 personnes. Ce sont donc 22 personnes, appartenant aux familles de deux frères, qui groupent leurs animaux, alors que chacune d'entre elles (9 et 13 personnes) pourvoit à ses besoins alimentaires, vestimentaires, et au versement de l'impôt. La famille dont le budget est analysé comprend une captive et ses deux enfants. Elle s'occupe de la cuisine, de l'approvisionnement en eau, et des tâches domestiques variées. La famille du frère cadet possède une famille serve qui, en saison sèche, s'éloigne des campements avec les chèvres, les moutons des deux frères, et les siens propres. Elle vit donc partiellement sur les animaux des deux familles. On conçoit donc l'imbrication des budgets de ces familles, vivant côte à côte.

CAS N° 3

1 famille serve. L'homme, ancien captif libéré, a quitté ses maîtres. Son épouse est au service du chef de tribu ; 7 personnes.

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction | Achat ou troc | Prix | Lieu d'achat |
|---------|----------------------------------|-----------------------|---------------------|-----------------------|--------|----------------|
| janvier | 3 gros moutons | 3 050 | Kao | 1 asamød de mil | 1 500 | Barmou |
| | (1 600 + 750 + 700) | | | 1 asamød de sorgho | 1 100 | |
| | 1 ânesse | | | 1 pièce de tissu noir | 1 250 | |
| | 1 ânon | | | 2 pains de sucre | 360 | |
| avril | 1 bouc | 2 000 | Sha-dawanka | 1 asamød de mil | 2 500 | Barmou |
| | 3 brebis | 3 650 | | 1 asamød de sorgho | 2 000 | |
| | 1 mouton | 1 000 | | | | |
| août | 1 brebis | 850 | In Gall | 2 mesures de mil | 500 | In Gall |
| | 1 bouc (vendu dans le campement) | 275 | | 1 pain de sucre | 125 | |
| | | | | thé | 75 | |
| | | | | 15 coudées de tissu | 750 | |
| TOTAL | | 13 175 | | | 10 160 | |

Cette famille possède un statut particulier, qui permet mal d'apprécier son budget. L'homme, ancien captif des Kel Nan, a quitté le campement de ses parents et par conséquent les liens qui l'unissaient à ses maîtres. L'épouse est une taklit (femme d'un akli) du chef des Illabakan. Elle a trois enfants de son actuel mari, et trois, issus de précédentes unions. Tous ces enfants, selon la coutume¹ sont au service du maître de leur mère. Les trois cadets vivent au campement : la fille est chargée des tâches domestiques dans la tente du chef, balayage, barattage du lait et recherche de l'eau ; l'un des fils s'occupe des chamelons, et le plus jeune a la garde des chèvres de son père, auxquelles sont jointes celles de l'un des fils du chef. Parmi les trois aînés, la fille a quitté la zone nomade pour vivre à Tahoua, et les deux fils sont chacun partis quelque temps, l'un à Niamey, l'autre à Agadez, à la recherche de travail salarié. De retour au campement, ils se plient moins volontiers aux tâches qui leur reviennent dans l'entretien des troupeaux et il faut s'attendre à les voir repartir à la première occasion. Au total, le mari, chef de famille, possède ses propres animaux, travaille pour les uns et les autres contre rétribution, alors que sa femme et ses enfants dépendent d'un maître qui partiellement leur fournit du lait et leur donne parfois des cadeaux. Le mari fournit l'essentiel de la ration en céréales de la famille, mais ce budget qui n'est pas totalement autonome est difficile à apprécier.

CAS N° 4

Famille abreuvant à In Aggar : 12 personnes (pas d'iklan).

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction | Achat ou troc | Prix | Lieu d'achat | | |
|----------|-------------------|-----------------------|---------------------|--|-------------------|---------------------|---------------------------|-------|
| novembre | 6 moutons | 3 500 | Shadawanka | 2 isumad de mil | 3 000 | } Shadawanka | | |
| | | | | 2 pains de sucre | 250 | | | |
| | | | | thé | 150 | | | |
| janvier | | | | 2 shikurufa de terre salée (taferkast) | 500 | In Aggar | | |
| mars | 1 chameau (3 ans) | troc | | 8 shikurufa de mil | 6 500 | } In Aggar | | |
| mai | | | | 6 shikurufa de mil | | | | |
| juillet | | | | 1 asamød de mil | 2 500 à crédit | } In Aggar | | |
| | | | | 2 shikurufa de mil | | | | |
| | | | | 10 pains de sucre | | | | |
| octobre | 1 vache | 6 500 | In Gall | 2 shikurufa de natron | 1 000 | } In Gall | | |
| | | | | | | | 3 shikurufa de mil | 3 000 |
| | | | | | | | 7 pains de sucre | 875 |
| | | | | | | | thé | 500 |
| | | | | | | | remb. crédit ¹ | 1 750 |
| | | | | 1 pièce de tissu blanc | 700 | } In Gall | | |
| | | | | 1 pièce de tissu noir | 1 300 | | | |
| TOTAL | | 10 000 | | | 22 025 | | | |

1. Des commerçants arabes d'In Gall sont venus avant la cure salée à In Aggar. En hivernage, le commerçant vient réclamer son crédit lorsque les campements se rapprochent d'In Gall.

Nous avons ici un budget totalement déséquilibré, qu'il est difficile d'expliquer. On remarque encore une fois l'importance du troc en zone nomade.

1. Les enfants de deux captifs mariés, mais de maîtres différents, restent selon la tradition à la disposition du maître de la mère.

CAS N° 5

Famille aux environs d'Idingiri : 14 personnes (2 enfants de moins de 10 ans et 4 iklan).

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction | Achat ou troc | Prix | Lieu d'achat |
|-----------------------------------|---------------------|-----------------------------|---|------------------------|--------|-------------------|
| janvier | 1 génisse + | 5 000 | Barmou | 2 isumad de mil | 5 000 | Barmou |
| | 1 veau | | | | | |
| février | 1 ânesse | troc | | 1 asamød de mil | — | Idingiri |
| mars | 1 taurillon | troc | | 1 asamød de mil | — | Idingiri |
| début avril | | | | 1 asamød de mil | 2 500 | Shin Ziggaren |
| avril | cadeau ¹ | 10 000 | Barmou | 1 ameytal de riz | 2 000 | Barmou |
| | 1 vache | 4 000 | | 3 isumad de mil | 6 000 | |
| | 1 taurillon | 4 000 | | 4 isumad de mil | 12 000 | |
| | 1 chamelon | 6 000 | | 1 ameytal de haricots | 1 000 | |
| | | | | 2 pièces de tissu noir | 2 400 | |
| | | | | 1 pièce de tissu blanc | 550 | |
| | | | | 2 turbans | 2 000 | |
| | | | 8 pains de sucre | 1 000 | | |
| | | | 1 kg de thé (<i>arageyga</i>) | 1 100 | | |
| | | | 1 kg de thé (<i>in ameyli</i> ²) | 400 | | |
| mai | 1 chamelle 5 ans | 10 000 ³ | Barmou | | | |
| juillet | 1 taurillon | 3 000 | Barmou | 1 ameytal de riz | 1 000 | Barmou |
| | | | | 1 asamød de mil | 3 000 | |
| | | | | thé + sucre | 1 000 | |
| septembre | | | | 2 shikurufa de mil | 2 500 | In Gall |
| | | | | riz | 1 000 | |
| | | | | 4 pains de sucre | 500 | |
| | | | | thé | 400 | In Gall |
| octobre (retour de Tegidda) | | | | 2 shikurufa de mil | 2 500 | |
| | | | | riz | 1 000 | |
| | | | | 4 pains de sucre | 500 | In Gall |
| | | | | thé | 400 | |
| novembre | 5 boucs (1 an) | 2 000 | Sha- dawanka | 2 isumad de mil | 1 200 | Shadawanka |
| décembre | 2 chèvres (1 an) | troc | | 1 asamød de mil | — | Idingiri |
| TOTAL | | 44 000 | | | 50 950 | |

1. En se rendant au marché, l'homme s'est arrêté dans le campement du chef des Kel Nan, Mokhammed ag el Khorer, qui lui a donné 5 000 F. Sur la route, il a rencontré Khamed Abdulay, chef de la tribu religieuse des Tamesgidda, qui lui a aussi donné 5 000 F.

2. *Arageyga*, qualité supérieure de thé; *in ameyli*, variété composée de brisures, est moins chère, et achetée le plus fréquemment.

3. Argent mis de côté pour payer l'impôt.

Cette unité économique de 14 personnes rassemble deux cellules conjugales, celle du maître et celle de son serviteur. Cette dernière est complexe, car les deux époux relèvent chacun d'un maître différent : l'homme garde les moutons et les chèvres de son maître (celui qui nous a donné les indications du budget ci-dessus rapporté), avec les siens propres, durant une grande partie de la saison sèche. Il vit alors avec sa femme et ses enfants du lait que lui procure le troupeau, et il vend de temps en temps des animaux (les siens ou ceux de son maître), pour se procurer du mil. Son budget est donc partiellement indépendant, et la nourriture de cette famille sert provient d'un troupeau qui en majorité ne lui appartient pas. Trois filles de ce couple sont absentes, et vivent dans la famille du maître de leur mère, pour vaquer aux tâches domestiques.

Cette unité économique ne correspond d'ailleurs pas à celle de la gestion des troupeaux.

Car le chef de la famille garde son troupeau en commun avec son frère aîné. Ce dernier possède son budget propre, s'approvisionne lui-même en mil, mais ses moutons et ses chèvres, par exemple, sont gardés avec ceux du frère cadet. La famille du captif gère le troupeau pour le compte des deux frères, bien qu'il ne soit qu'au service du cadet. Le groupe humain gérant en commun les troupeaux se compose de 23 personnes, alors que les deux unités économiques qui le composent comptent respectivement 14 et 9 personnes.

CAS N° 6

Famille près d'Idingiri : 4 personnes et une petite captive.

| Mois | Vente | Prix de vente ou troc | Lieu de transaction | Achat ou troc | Prix | Lieu d'achat |
|----------|------------------------------|-----------------------------|-------------------------|--|-------------------------------------|-----------------|
| novembre | 1 chamelle (3 ans) | 5 000 | Barmou | 1 asaməd de mil 4 pains de sucre 1 kg de thé (qualité in ameyli) 1 pièce de tissu noir 1 pièce de tissu blanc | 2 000 500 350 1 200 700 | } Barmou |
| janvier | 1 génisse (2 ans) | troc | | 4 shikurufa de mil | — | |
| avril | 1 vache | 5 000 ¹ | Sha- dawanka | | | |
| juillet | 1 génisse (3 ans) 1 vache | 6 000 3 000 | Kao | 2 turbans 1 pièce de tissu noir 2 pains de sucre thé (In ameyli) | 5 000 1 300 250 200 | } Kao |
| décembre | 1 chameleon (2 ans) | troc | | 1 asaməd de mil | — | |
| TOTAL | | 19 000 | | | 11 500 | |

1. Vente pour l'argent de l'impôt.

Il s'agit ici d'un jeune ménage dont les animaux sont gérés en commun avec les familles des deux frères aînés du mari. Ce sont eux qui achètent le sel pour les animaux.

Ces budgets, aussi incomplets qu'ils soient, nous permettent cependant de vérifier que la cellule économique de base, souvent famille conjugale (avec parfois des enfants mariés et des familles serves associées) qui pourvoit à ses propres besoins par vente ou troc d'animaux, ne correspond pas nécessairement à l'unité de gestion des troupeaux. Cette dernière regroupe souvent plusieurs cellules économiques. Il ne s'agit pas d'une propriété commune, car chacun connaît ce qui lui revient, et décide des têtes à vendre ou à égorger, mais presque toujours d'une gestion groupée, qui permet de limiter la main-d'œuvre nécessaire à la garde et à l'entretien des différents types d'animaux.

Ce regroupement des troupeaux implique presque toujours l'unité de résidence des familles. Ainsi, deux frères mariés vivent souvent côte à côte, confondant leurs troupeaux, mais s'approvisionnant chacun de son côté. C'est pourquoi la taille des familles indiquée dans le chapitre sur les animaux correspond à l'unité de gestion des troupeaux, qui ne recouvre pas toujours la cellule économique de base, gérant son propre budget.

A cette inadéquation, qui rend difficile l'appréciation des revenus, il faut ajouter une autre cause d'erreur et d'imprécision : les familles serves encore dépendantes, mais propriétaires elles aussi d'un petit troupeau. Dans la mesure où ces familles s'éloignent des grands campements pendant la saison sèche, il est difficile de comptabiliser les revenus de telles familles, libres d'utiliser les animaux dont elles ont la garde pour se procurer des biens.

Toutes ces observations montrent les difficultés d'enquête en milieu nomade, avec ces imbrications multiples, liées à la dispersion des hommes et à l'éloignement des lieux de transaction.

De la lecture de ces budgets, il ressort également que les Illabakan s'approvisionnent au fur et à mesure de leurs besoins, sans tenir compte des variations des cours. Lorsqu'ils se rendent au marché avec des animaux, il est rare qu'ils ne les vendent pas. S'il le faut, ils s'en débarrassent, dans les pires conditions, pour ne pas leur faire effectuer le voyage de retour, fatigant et inutile, mais surtout pour se procurer le numéraire indispensable à l'achat des céréales qu'ils sont venus chercher. On achète rarement du grain en novembre et décembre, époque où les cours sont les plus bas, en quantités suffisantes pour le stocker jusqu'à la prochaine saison des pluies. Cela signifie des transactions périodiques, chaque fois que les réserves sont épuisées, avec en plus la nécessité de se procurer de l'argent liquide en avril pour les impôts, et en juillet pour les vêtements et les turbans indispensables pour la « cure salée ». A In Gall, certains se contentent, en achetant quelques « mesures » de mil, de tenir jusqu'à la nouvelle récolte.

Ces budgets sont trop incomplets pour rechercher la part relative des différents postes. Notre enquête a privilégié les achats en céréales, qui correspondent presque toujours à la vente ou au troc d'animaux, et le poste habillement est sans doute sous-évalué, du fait que chacun peut y pourvoir individuellement. Rappelons que dans l'« Étude démographique et économique en milieu nomade », le budget touareg général, sans distinction de catégorie sociale ou de différenciation sur la prépondérance de l'activité (pastorale ou agricole), donne :

| Rentrées monétaires (par personne et par an) | | | Sorties monétaires (par personne et par an) | | |
|---|--------------|--------------|--|--------------|--------------|
| Bétail | 4 100 | 89 % | Alimentation | 900 | 19,5 % |
| Artisanat | 200 | 4,3 % | Habillement | 1 180 | 25,7 % |
| Vente de mil | 120 | 4 % | Bétail | 500 | 10,8 % |
| Commerce | 60 | | Équipement | 750 | 16,2 % |
| Remboursement prêts | 50 | 1,1 % | Impôts | 1 100 | 23,9 % |
| Autres | 70 | 1,6 % | Prêts | 25 | 1,7 % |
| | | | Remboursement emprunts | 50 | |
| | | | Dégâts animaux | 45 | |
| | | | Tabac, natron | 50 | 2,2 % |
| TOTAL | 4 600 | 100 % | | 4 600 | 100 % |

Pour les Illabakan, purs éleveurs, les rentrées monétaires proviennent presque exclusivement de la vente du bétail. Ils ne pratiquent aucun commerce caravanier. Pour l'ensemble des Illabakan, les seules rentrées monétaires issues d'autres sources, proviennent des deux artisans vivant dans la tribu et des fonctionnaires. Les premiers tirent des revenus de la fabrication ou de la réparation d'objets en bois, pour l'un, en métal pour le second, et en cuir pour leurs femmes et filles. Les seconds, bien qu'en poste à l'extérieur reviennent périodiquement partager la vie des campements, y laissent souvent leurs épouses et leurs enfants, et achètent, avec l'argent de leur solde, des animaux qu'ils font garder dans leurs familles.

Quant aux sorties monétaires, les budgets que nous avons relevés privilégient l'achat des céréales et sous-évaluent certains postes, tel l'habillement et les impôts, que parfois chacun se procure individuellement. La part des céréales dans ces six budgets, en tenant compte du grain acquis par troc, représente 81 % du total. Ce qui est frappant, c'est l'importance de la consommation du mil, nourriture de loin la plus appréciée : 90 % de mil, 6 % de sorgho, 4 % de riz.

Le budget familial nous amène naturellement à l'étude des pratiques alimentaires.

5. — LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE

L'alimentation des Illabakan repose sur deux éléments essentiels, le lait et le mil : leur part respective varie au cours du cycle annuel et, en saison des pluies, l'abondance de lait permet de réduire la consommation de mil.

La nourriture dans les campements est d'une très grande monotonie : le lait frais des différents animaux, le lait caillé, principalement de chèvre, constituent l'essentiel de l'alimentation pendant la nomadisation d'hivernage. Les plats de céréales, mil surtout, se résument à deux préparations principales : *eshink* et *aghajera*. *Eshink* est une bouillie très épaisse, de mil (*eshink-n-enele*) dans la plupart des cas, mais parfois de sorgho (*eshink-n-abora*). Cette bouillie, la « pâte » comme on dit quelquefois, est préparée avec de la farine de mil ou de sorgho, obtenue par pilage au mortier, et cuite à l'eau dans un canari en terre ou une marmite en fonte. Elle est servie dans un plat de bois, comme un « porridge », accompagnée de beurre liquide ou de lait frais. Chaque convive prend, avec la cuillère de bois (*tishokalt*), de la « pâte », avec un peu de beurre ou de lait, quelquefois servis à part dans un autre récipient.

Aghajera, appelé « boule » dans le français parlé au Niger, est une préparation liquide, à base de farine de mil crue, allongée d'eau, de lait caillé, et suivant les disponibilités, de dattes, de fromage pilé, de sucre ou de piment. Ce plat est aussi servi dans une grande écuelle en bois, et chaque convive se sert avec une louche, également en bois, *amula*, après avoir remué le liquide pour le rendre plus homogène. C'est un aliment à la fois nourrissant et désaltérant, agréable aux périodes de forte chaleur, et commode pendant les déplacements.

Si le mil est de loin la céréale la plus appréciée, on mange également des bouillies de sorgho et des plats de riz qui peuvent être agrémentés de beurre, de viande séchée pilée, ou parfois de graisse d'autruche.

Le thé, s'il n'est pas à proprement parler un aliment, apporte cependant de nombreuses calories, du fait qu'il est presque transformé en sirop par la grande quantité de sucre qu'on introduit dans la théière chaque fois qu'on la remplit d'eau (trois fois en principe pour un verre de thé).

Le campement du chef de tribu, à l'époque de cette enquête, reprenait la route du sud, après s'être séparé d'une fraction des hommes et des animaux, partis aux sources salées de Gelele. Des familles avec tentes et troupeaux au complet, des jeunes gens avec les seules chamelles ou une partie du bétail de leur parents âgés qui préféraient ne pas effectuer ce déplacement, avaient pris la route des sources salées. Le campement, provisoirement, était déserté par une partie de ses hommes et de ses animaux¹.

Au moment de l'enquête, le campement se composait de dix-sept tentes et de douze cuisines. En effet, trois tentes étaient occupées par de vieilles femmes, veuves ou divorcées, dont la nourriture était préparée par leurs enfants ; dans une quatrième tente vivait la fille du chef sur le point d'accoucher, et dont le mari était parti aux sources salées : elle ne cuisinait pas par conséquent. Dans la dernière, celle d'une femme jeune et divorcée, on trouvait aussi un frère célibataire, mais en l'absence de leur frère aîné, chef de famille, ils prenaient tous deux leurs repas chez des cousins.

La difficulté de cerner les unités de consommation vient de l'inter-dépendance de certaines cuisines entre elles. Dans deux familles, les repas étaient préparés à l'extérieur, et les plats apportés par des servantes, dont la tente est toujours installée à proximité ; or ces femmes sont mariées à des *iklan* étrangers, libres de ce fait, et pourvoyant eux-mêmes à la nourriture de leurs familles ; mais bien entendu, la famille serve dispose souvent des restes des repas, de certains morceaux d'un animal égorgé, ou de menus cadeaux.

1. Voir au chapitre sur les mouvements des hommes l'analyse de cette scission provisoire du campement.

De plus, un ménage de forgerons des Kel Nan, donc étranger, s'était joint au campement : ce ménage ne possédait pas d'animaux, mais vivait de ses travaux : fabrication de bijoux, de couteaux, réparation d'objets métalliques ou de plats en bois fendus ou ébréchés pour l'homme, travail de cuir pour la femme. Vivant aux côtés d'un touareg, ce forgeron recevait du lait chaque jour, parfois une partie des repas, bien que lui-même possédât ses propres réserves en céréales.

La nourriture, durant cette période, est à base de lait, malgré l'éloignement d'une partie des animaux ; le lait frais, matin et soir, le lait caillé au milieu du jour, forment le fond de l'alimentation, comme le montre le dénombrement auquel il a été procédé : l'enquête a porté sur onze cuisines pendant dix-huit jours et sur une cuisine pendant seize jours, c'est-à-dire sur six cent quarante-deux repas au total.

| | | | |
|---------------------------------------|-----------|---|----|
| <i>Lait exclusif</i> : lait frais | 366 | <i>Viande</i> | 8 |
| lait caillé | 115 | | |
| Total lait : | 481 repas | <i>Coloquintes grillées</i> (souvent avec du lait) | 11 |
| <i>Céréales seules</i> : eshink (mil) | 65 | <i>Repas composites</i> : | |
| eshink (sorgho) | 8 | riz + viande | 4 |
| Total eshink : | 73 repas | bouillie de mil + viande | 4 |
| aghajera (mil) | 35 | aghajera + viande | 3 |
| plat de riz | 3 | aghajera + bouillie de mil | 3 |
| Total céréales : | 111 repas | aghajera + riz | 1 |
| | | Pas de repas | 16 |

Ces indications doivent d'ailleurs être nuancées, car bien souvent du lait est servi en plus du plat de viande ou du plat de riz, ceux-ci, exceptionnels, étant seuls retenus. Mais ces chiffres bruts, s'ils montrent l'importance de l'alimentation lactée, ne permettent pas d'apprécier les variations de menus dans le temps. Or les événements de la vie quotidienne peuvent souvent fournir des éléments d'explication.

Cette enquête a été réalisée à la fin d'une nomadisation de deux mois en compagnie de ce campement ; ainsi la perturbation causée par la présence de l'enquêteur était atténuée : l'hôte qu'il était, après avoir bénéficié au début des égards dus aux nouveaux arrivants, n'était plus, alors, perçu que comme un étranger intégré, compagnon de nomadisation, à qui l'on n'offrait plus que le lait de la traite, ou à l'occasion, un morceau de l'animal égorgé pour un hôte de passage. Néanmoins, il est certain que toute présence étrangère est une cause de perturbation : tous les quatre ou cinq jours, j'achetais un petit bouc ou un mouton ; de l'argent liquide était ainsi mis en circulation, permettant des achats au marché d'In Gall ; certains morceaux de l'animal égorgé étaient distribués, et deux fois par jour, le thé nous permettait de réunir une nombreuse assistance.

Les variables pouvant modifier le régime alimentaire sont très nombreuses, comme le montre notre tableau : l'arrivée d'un étranger, le soir, qui s'arrête pour passer la nuit, le déplacement du campement, une naissance, un baptême, une visite au marché.

Le tableau présenté ici (fig. 11) montre un accroissement des plats de céréales à partir du 21 septembre, jour où, pour la dernière fois, le campement se trouvait à proximité d'In Gall : de nombreux habitants sont allés acheter du mil, qui les jours suivants a été consommé en plus grande quantité.

La bouillie de mil (eshink) est le plat, de beaucoup, le plus cuisiné ; cependant, l'aghajera, plus vite préparé, est consommé par la majorité des habitants les jours de déplacement. La viande a toujours été celle d'un animal égorgé pour un fait exceptionnel : naissance, baptême, sacrifice et visite d'hôtes de marque. Dans ce cas on redistribue souvent aux parents proches, des parts de l'animal égorgé ou une partie des plats de céréales : certains morceaux reviennent traditionnellement au captif qui a dépecé l'animal, et au forgeron.

La cueillette peut temporairement faire varier les menus : fin septembre, le campement, en route vers le sud, traversa une région peuplée de coloquintes sauvages (ilekdan), qui furent récoltées pendant plusieurs jours, cuites sous la cendre, et consommées aux repas.

Enfin, le 13 septembre, eut lieu la naissance d'un enfant, petit-fils du chef de tribu ; un animal fut égorgé ce jour-là (comme d'ailleurs une semaine plus tard pour le baptême), et l'on prépara une bouillie de mil spéciale, *elliwa*, pour l'accouchée, qu'elle mangea pendant deux mois, trois fois par jour. Cette bouillie, plus liquide qu'à l'ordinaire, recevait des ingrédients spéciaux achetés au marché d'In Gall : parce que vendus par des commerçants hawsa, les Illabakan croyaient que ces produits végétaux venaient du sud. Or, vérification faite, ils étaient issus du nord, apportés par les caravaniers Kel Ahaggar chargés du sel de l'Amador, avec pour compléments des médecines de la pharmacopée du Sahara central. Ces trois médicaments sont : *tafiltast* (*Myrtus nivelli*)¹, *aghallashim* (*Solenostemma oleifolium*)², *tagurq* (*Artemisia campestris*)³.

Cette nourriture spéciale, offerte à la seule accouchée, n'a pas été portée sur notre tableau : il n'empêche que l'obligation de piler chaque jour du mil a entraîné une préparation plus fréquente de plats de mil qu'à l'accoutumée, dans cette unité-cuisine.

La consommation de thé a sans doute été privilégiée par la présence du chercheur, et le verre de thé distribué de temps à autre, en cédant aux pressions quotidiennes, a permis aux thières de bouillir souvent cet été là.

Mais si la viande correspond toujours à un événement, le mil reste une nourriture habituelle : la présence d'étrangers modifie presque toujours le menu ; pour un hôte de marque, un animal est généralement égorgé ; pour des cas plus communs, on se contente de préparer un abondant plat de mil. A cette époque de mouvance, le voyageur trouve toujours de la nourriture, et les Illabakan qui s'en vont à la recherche d'animaux perdus ou en visite, jouissent par réciprocité des mêmes libéralités. L'hospitalité est une règle pour tous, hommes libres ou iklan : on la respecte, quitte à emprunter à un parent ou à un voisin un animal ou des céréales : ce serait perdre gravement la face que de ne pas nourrir copieusement « son » étranger (*anaftagh*, pl. *inaftaghən*). Ces règles d'hospitalité deviennent un lourd fardeau pour certains chefs : elles provoquent un parasitisme permanent contre lequel il n'y a pas de défense possible.

Certains repas sont laissés en blanc sur notre tableau : on a jeûné ce jour-là. Presque toujours, l'absence de lait provient d'un manque de surveillance du troupeau : les petits animaux ont pu rejoindre leur mère et têter à satiété avant l'heure de la traite, laissant leurs propriétaires le ventre creux.

Ces quelques observations montrent l'importance des faits sociaux sur les pratiques alimentaires. Elles sont malheureusement limitées à une seule période de l'année, privilégiée par les ressources en lait, riches en mouvements, en visites, et en occasions d'animaux sacrifiés.

Une enquête parallèle menée à la fin de la saison sèche verrait sans doute, en bonne année, le mil prendre une place prépondérante dans l'alimentation, et le lait diminuer d'autant. Les déplacements limités réduisent les visites d'étrangers : les animaux pâturent dans des vallées connues, s'égarer peu, et risquent moins de suivre d'autres troupeaux. Les occasions de partir à leur recherche sont moins fréquentes. Seules les visites au marché peuvent donner l'occasion d'un arrêt dans un campement allié.

1. Cf. MAIRE (1933), p. 162 : « les rameaux de ce myrte sont récoltés par les Touaregs, desséchés et exportés par sacs entiers au Soudan et au Mzab. »

2. Cf. MAIRE (1933), p. 249, et FOLEY (1930), p. 65 : « Les touaregs emploient l'arellachchem contre les rhumes. On met la plante dans une marmite de métal avec de l'eau que l'on chauffe en y plongeant des cailloux retirés du feu. Le malade se couvre et respire au-dessus de la marmite, la vapeur qui s'élève pénètre dans ses narines, sa bouche, ses oreilles, le fait éternuer, chasse les mucosités du nez. Il consomme des aliments chauds, additionnés de poivre, se couvre de ses vêtements et s'endort. » (Ceci est une traduction du texte n° 100 de FOUCAULD et MOTYLINSKI [1922].)

3. Cf. GAST (1968), p. 224. « La consommation de tajouk est recommandée pour la circulation sanguine de la femme enceinte ou de celle qui vient d'accoucher. »

CONCLUSION

Les Illabakan, tribu dispersée mais cohérente, possèdent un élevage diversifié qui leur permet d'affronter les années sèches avec un risque limité. De plus, ils ont bénéficié très largement de la politique d'hydraulique pastorale : six stations de pompage¹ sont installées sur leurs terrains de parcours. C'est autour d'In Aggar que l'on trouve les plus nombreux campements illabakan : arrivés les premiers, lors du creusement d'un puits cimenté, ils ont été rejoints, depuis la création de la station de pompage, par de nombreux campements touaregs ou peuls. Cette invasion progressive de leurs terrains de parcours leur semble les priver du droit de premier occupant. La concentration de troupeaux, née du forage, provoque une destruction des pâturages qui oblige les campements à vivre à plus de dix km du point d'eau : certains redoutent les vols d'animaux facilités par ces grands rassemblements. Pour éviter ce risque ainsi que la navette entre les tentes et l'eau, quelques familles préfèrent passer la saison sèche près du puits d'Akarazrazen ou d'Isawamadran. Un fils du chef de tribu a commencé à forer un puits à Shin Kulenin à 15 km au nord-ouest de la station de pompage, dans le but avoué de se soustraire à ces concentrations et de vivre à proximité immédiate d'un point d'eau. Les Illabakan, en 1970, souhaitaient la fermeture de la station de pompage : celle-ci ne fut pas ouverte en 1970-1971, non pas, sans doute, pour accéder à leur désir, mais plutôt dans le cadre d'une rotation décidée par l'administration pour permettre au pâturage de se reconstituer. Les poulies du puits cimenté (88 m) furent remises en service, des cordes tressées, et les Illabakan cette année-là, se trouvèrent les seuls utilisateurs du point d'eau ; ils purent rapprocher leurs campements, délivrés de toute concurrence.

L'ouverture de nouveaux points d'eau, puits cimentés et stations de pompage a permis la migration vers l'ouest des Illabakan ; elle a favorisé leur installation autour de deux centres : In Aggar et Idingiri. L'implantation de nouveaux puits, de nouveaux forages ont provoqué une dispersion secondaire au sein de cette zone riche en ressources hydrauliques profondes.

L'étude des Illabakan nous a permis d'observer la dispersion d'une tribu de 1 200 personnes, qui peut se poursuivre au gré de nouveaux points d'eau mis en service : la cohérence de la tribu ne semble pas plus menacée aujourd'hui qu'hier, car les Illabakan cherchent à maintenir, au-delà de cette nouvelle liberté géographique qui leur est offerte, leur identité au sein d'une société en pleine transformation.

Juillet 1972.

1. Tchén Tabaraden, Shin Salatin, N'Kao-Kao, In Aggar, Tofomanir, Tamaya. On pourrait ajouter Den Buten, mais en 1967-1968, les Illabakan n'ont pas utilisé ce forage.

GLOSSAIRE DES TERMES TAMASHEQ

A

abankor, pl. **ibankar** : puisard, puits dont la profondeur n'excède pas 10 m.
abobaz, pl. **ibobazən** : cousin croisé.
abori : pièce de bois mobile, fixée à la corde coulissante d'un piège, et destinée à gêner l'animal dans sa fuite.
ader, pl. **idarən**, petite vallée affluente.
adowe, gerboise.
afalla, plateau. Litt. « le haut », par opposition aux vallées.
agelmam, retenue d'eau dans les rochers.
ageys, outarde.
aghajera, « boule », bouillie claire, contenant du lait caillé, du mil, et éventuellement du fromage ou des dattes.
aghiwan, campement.
aghlal, pl. **ighlalən**, grande vallée s'inscrivant dans les plateaux de grès.
agoras, pl. **igurasən**, « petite forêt » autour des mares et dans l'axe des grandes vallées.
ajif, animaux donnés à l'enfant au moment de son baptême.
ajugher, outarde.
akasa, saison des pluies.
akli, pl. **iklan**, captif, serviteur.
allagh, lance.
amadellel, intermédiaire pour la vente du bétail sur les marchés, synonyme du terme hawsa *dillali*.
amajegh, pl. **imajeghen**, homme de l'aristocratie guerrière.
amdagh, girafe.
amenokal, chef suprême.
ameytaal, pl. **imeytaalən**, petit sac de cuir contenant de 20 à 30 kg de mil.
amghid, pl. **imghad**, vassal, tributaire.
ammat, mort.
amula, louche en bois.
anaftagh, pl. **inaftaghən**, étranger, hôte de passage.
aneslem, pl. **ineslemen**, religieux, marabout.
arageyga, thé vert de qualité supérieure.
asaməd, pl. **isumad**, grand sac de cuir, formé de trois peaux d'ovins ou de caprins, et contenant de 60 à 80 kg de mil.

aseksel, pelle plate en fer ou en bois, destinée à racler le sol pour nettoyer un emplacement souillé.
ashku, jeune captif.
askom, crochet de bois à très long manche pour secouer les arbres et en faire tomber gousses ou fruits.
ataras, pl. **itersan**, plaque nue sans végétation.
awetay, année.
azəkod, *Gazella dorcas*.

B

buhu, pl. **buhutən**, sac de jute.

C

cimentti, puits cimenté.

E

ederef, pl. **iderfan**, affranchi.
efarer-n-idi, récipient en bois pour la nourriture des chiens.
egamshek, instrument aratoire à long manche, « iler », appelé en tamasheq l'hirondelle (*egamshek*).
egef, dune.
eghawel, pl. **ighawellen**, affranchi, agriculteur semi-nomade.
eghazer, pl. **ighazeren**, mare ou oued.
egirer, sillon creusé dans le lit mineur d'une vallée argileuse.
eharey, bétail.
ehen, tente.
ekembəb, pl. **ikəmbab**, muselière destinée à empêcher les veaux de têter pendant les déplacements.
elbarka, bénédiction.
ellelli, pl. **ilellan**, homme libre.
elliwa, « boule », bouillie spéciale préparée pour les femmes accouchées.
elkhabus, dévolution de biens de mère en fille (origine arabe).
enad, pl. **inadan**, artisan.

enele, mil.
ener, *Gazella dama*.
enil, autruche.
eshink, « pâte », bouillie épaisse de mil ou de sorgho.
eres, pl. **ersan**, trou d'eau creusé dans le lit d'un oued, dans les zones montagneuses.
ettebel, tambour de guerre, insigne du pouvoir ; par ext. chef suprême détenteur du tambour.

F

fonfu, station de pompage.

G

gharat, saison intermédiaire entre la saison des pluies et celle du froid : fin septembre à fin novembre.

I

iderfan, sing. **ederef**, affranchi.
idi, chien.
idəmi, *Gazella rufifrons*.
ifi, abri naturel.
igəzan, divination dans le sable.
ighawellen, sing. **eghawel**, affranchi, agriculteur semi-nomade.
ijobbarən, sing. **jobbar**, « honime d'avant » (géant).
iklan, sing. **akli**, captifs.
ilellan, sing. **eilelli**, hommes libres.
imajeghen, sing. **amajegh**, nobles guerriers.
imuzerən, sing. **muzer**, guides.
inadan, sing. **enad**, artisans.
inameyli, brisures de thé vert.
inatay, thé.
ineslemen, sing. **aneslem**, religieux, « maraboutiques ».
izəzəl, pl. **izuzal**, sable clair.

J

jobbar, pl. **ijobbaren**, « homme d'avant »,

K

karey, jeu ressemblant au hockey.
kel tisigant, bergers gardant les troupeaux loin des campements.
kori, terme hawsa, synonyme d'oued.

L

laz, famine.
lumut, rougeole.

M

manna, sécheresse de longue durée.
muda, mesure pour le grain (environ 10 kg).
muzer, pl. **imuzerən**, guide.

S

shimuzag, animaux laitiers prêtés à la nouvelle mariée par son père.
shirgit, don volontaire.
shitek, natte-paravent entourant le lit.
shiyt, prêt d'animal.

T

tadarast, plateau avec peuplement d'adaras (*Commiphora africana*).
taggalt, dot, compensation matrimoniale, douaire.
taghalamghalamt, abri formé d'une natte-paravent, pour l'homme dépourvu de tente.
tagrest, saison froide.
takroft, pl. **shikurufa**, sac de sparterie contenant de 30 à 40 kg de mil.
taklit, pl. **tiklatin**, captive, servante.
takuba, sabre.
talakh, argile.
tamaghwalt, lièvre.
tamasheq, langue berbère parlée par les Touaregs.
tandert, charbon, maladie des ovins et caprins.
tawshit, paume de la main, tribu.
tekasit, héritage.
tashkut, petite captive.
tende, mortier pour piler le grain, pouvant être aménagé en tambour pour les fêtes.
tetambot, piège mobile.
teylalt, pintade.
tishokalt, cuiller en bois.
tisigant (kel), berger gardant les animaux loin des campements.
tizərik, déplacement.
tozant, partage de l'héritage.

W

wellən, saison chaude.

INDEX DES TERMES BOTANIQUES

- abora**, *Sorghum*
adaras, *Commiphora africana*
afagag, *Acacia raddiana*
afazo, *Panicum turgidum*
agar, *Maerua crassifolia*
agargar, *Cassia obovata*
agasey, *Gynandropsis gynandra*
agəljam, *Aristolochia bracteolata*
agərof, *Tribulus terrester*
aghəlləshim, *Solenostemma oleifolium*
ajejn ou **tabakat**, *Ziziphus mauritiana*
akawat, *Tapinanthus globiferus*
alekəd, *Citrullus lanatus*
aluat, *Schowwia purpurea*
asghal, *Panicum laetum* Kunth
ashaghor, *Sorghum aethiopicum*
atawas, (?)
elogi, *Scirpus brachyceras*
emsheken, *Ipomoea verticillata*
enele (mil), *Pennisetum*
igərsəmi, *Grewia villosa*
imaman, *Cucumis prophetarum*
ishen-n-ekar, *Achyranthes aspera*
ishiban, terme recouvrant plusieurs variétés : **asghal**,
akasof, **tegabart**, etc.
kashman, *Grewia flavescens*
orof, *Acacia seyal*
tabalkaddot, *Alternanthera nodiflora*
tabakat ou **ajejn**, *Ziziphus mauritiana*
tadant, *Boscia senegalensis*
tafaghat, *Oriza barthii* Aug. Chev.
tagellet, *Citrullus colocynthis*
tageyt, *Hyphaene thebaica*
tajit, *Eragrostis* sp.
tamasalt, *Boerhavia coccinea*
tamat, *Acacia flava*
tanust, gomme des acacias
tarakat, *Grewia tenax*
tazara, *Cornulaca monacantha*
tazzeyt, *Acacia laeta*
teberemt, *Cymbopogon schoenanthus*
teden imi, *Anticharis linearis*
tedeyna, *Cordia gharaf*
tefastot, *Aristida mutabilis*
tegabart, *Brachiaria lata*
teshey, racines
tezaq, *Salvadora persica*
tezmey, *Aristida* ss. pp.
təfiltast, *Myrtus nivelli*
təgurq, *Artemisia campestris*
tiboraq, *Balanites aegyptiaca*
tiggart, *Acacia nilotica*
tikinit, *Blepharis linariifolia*
tirza, *Callotropis procera*
wezzeg, *Cenchrus biflorus*

OUVRAGES CONSULTÉS

- AUBRÉVILLE (A.), 1936 : « Les forêts de la colonie du Niger », *Bull. Com. Ét. hist. et scient. AOF*, n° 1, janv.-mars, pp. 48-57.
- BATAILLON (C.), 1963 : « Modernisation du nomadisme pastoral », *Nomades et nomadisme au Sahara*, Rech. sur la zone aride, XIX, UNESCO, pp. 165-177.
- BERNUS (E.), 1967 : « Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien par les Kel Tamasheq », *Cahiers ORSTOM, série Sc. Hum.*, vol. IV, n° 1, pp. 31-52.
- BERNUS (E.), 1970 : a) « Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan (République du Niger) », *Études Rurales*, n° 37-38-39, pp. 46-64.
- BERNUS (E.), 1970 : b) « Récits historiques de l'Azawagh. Traditions des Iullemmenden Kel Dinnik (Rép. du Niger) », *Bull. IFAN*, t. XXXII, série B, n° 2, pp. 434-485.
- BERNUS (E. et S.), 1972 : *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-ntesemt*, Études nigériennes, n° 31, 128 p.
- BONTE (P.), 1968 : *L'élevage et le commerce du bétail dans l'Ader Doutchi Majya*, Études nigériennes, n° 23, CNRSH Niamey, 195 p.
- BOUBOU HAMA, 1967 : *Recherches sur l'histoire des Touareg sahariens et soudanais*, Paris, Présence Africaine.
- BROWN (L. H.), 1971 : « The biology of Pastoral Man as a Factor in Conservation », *Biological Conservation*, Elsevier Publ. Co, 3, n° 2, pp. 93-100.
- BRUNEAU DE MIRÉ (Ph.), 1956 : « Vocabulaire botanique tamajeq », *Journ. d'Agr. trop. et de Bot. appl.*, Mus. Nat. Hist. Nat., vol. III, pp. 741-760.
- CORTIER (M.), 1908 : *D'une rive à l'autre du Sahara*, Larose, Paris, 416 p.
- DUPIRE (M.), 1962 : *Peuls nomades*, Institut d'Ethnologie, Paris, 336 p.
- DUPIRE (M.), 1972 : *Les facteurs humains de l'économie pastorale*, Études nigériennes, n° 6, nouv. éd., 98 p.
- FOLEY (H.), 1930 : *Mœurs et médecine des Touareg de l'Ahaggar*, Éd. Leroux, Paris.
- FOUCAULD (Ch. de) et MOTYLINSKI (A. de), 1922 : *Textes touareg en prose, dialecte de l'Ahaggar*, Alger, Jules Carbonel.
- FOUCAULD (Ch. de), 1951-1952 : *Dictionnaire touareg-français*, 4 vol., Imprimerie Nationale, Paris.
- GALLAIS (J.), 1967 : *Le delta intérieur du Niger*, 2 vol., Mémoire IFAN, n° 79, Dakar.
- GAST (M.), 1968 : *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Étude Ethnographique. Mém. du CRAPE VIII, Alger, A.M.G.
- GREIGERT (J.), 1950 : *Rapport de mission géologique au Niger, 1948-1950*, BRGM, Dakar.
- GREIGERT (J.), 1966 : *Description des formations crétacées et tertiaires du bassin des Iullemmenden (Afrique Occidentale)* (carte géologique « Le Bassin des Iullemmenden »), BRGM, Paris.
- GREIGERT (J.) et SAUVEL (C.), 1970 : *Modernisation de la zone pastorale nigérienne, Étude hydro-géologique*, Atlas, BRGM, Rép. du Niger, Ministère de l'Économie Rurale, Direction de l'Élevage.
- LEFÈVRE-WITIER (Ph.) et RUFFIE (J.), 1972 : « Note sur l'hétérogénéité biologique des Touaregs », *Rev. de l'Occ. musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence, 11, pp. 99-105.
- LOMBARD (J.) et MAUNY (R.), 1954 : « Azelick et la question de Takedda », *Notes Africaines*, n° 64, X, pp. 99-101.
- LE ROLLAND (J.), 1969-1970 : *Situation de l'élevage en République du Niger*, SEDES, Paris.
- MAIRE (R.), 1933 : *Études sur la flore et la végétation du Sahara central*, Mém. Soc. Hist. Nat. Afrique du Nord, n° 3.

- MANGEOT (Col.) et MARTY (P.), 1918 : « Les Touaregs de la Boucle du Niger », *Bull. Com. Ét. Hist. et Scient. AOF*, pp. 87-136 et 257-288.
- MONOD (Th.), 1972 : « Notes sur quelques aspects du nomadisme pastoral en Afrique », 17 p. ronéo, Séminaire de l'Int. Afr. Inst. sur les *Sociétés pastorales en Afrique tropicale*, Niamey, déc. 1972.
- NICOLAISEN (J.), 1963 : *Ecology and culture of the Pastoral Tuareg*. The National Museum of Copenhagen, Ethnographical series IX, 548 p.
- NICOLAS (F.), 1950 : *Tamesna. Les Iullemmeden de l'Est ou Touareg Kel Dinnik*, Imp. Nat., Paris.
- PEYRE DE FABRÈGUES (B.), 1972 : *Lexique des noms vernaculaires des plantes du Niger*, 2 vol. ronéo IEMVT, service d'agrostologie, labor. de Niamey.
- RÉPUBLIQUE DU NIGER, RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (INSEE-coop. - SEDES), 1966 : *Étude démographique et économique en milieu nomade*, vol. I : *Démographie, Budgets, et consommation* ; vol. II : *Élevage*, Paris.
- RIPPSTEIN (G.) et PEYRE DE FABRÈGUE (B.), 1972 : *Modernisation de la zone pastorale du Niger, étude agrostologique* (n° 33), IEMVT, Maisons-Alfort.
- PLANHOL (X. de) et ROGNON (P.), 1970 : *Les zones tropicales arides et subtropicales*, coll. U, A. Colin, Paris.
- THIELLEMENT (A.), 1949 : *Azawar, L'amitié par le livre*.
- TUBIANA (M.-J.), 1971 : « Système pastoral et obligation de transhumance chez les Zaghawa (Soudan-Tchad) », *Études Rurales*, Paris, n° 42, pp. 120-175.
- URVOY (Y.), 1933 : « Histoire des Oulliminden de l'Est », *Bull. Com. Ét. Hist. et Scient. AOF*, t. XVI, pp. 66-97.
- URVOY (Y.), 1936 : *Histoire des populations du Soudan central (colonie du Niger)*, Larose, Paris, 350 p.

FILMOGRAPHIE

- BERNUS (E.), 1970 : *Cram-Cram*, Paris, Com. film ethnog. et CNRS, 10 min., 16 mm couleur (tourné en 1968).
- BERNUS (E.), 1970 : *Tagrest*, Paris, Com. film ethnog. et CNRS, 14 min., 16 mm couleur (tourné en 1968).
- BERNUS (E.), 1972 : *Les Gens du sel*, Paris, Com. Film ethnog. et CNRS, 18 min., 16 mm couleur (tourné en 1970).
- VERNEUIL (P.), 1966 : *Touareg*.

TABLE DES FIGURES

| | |
|--|-----|
| 1. Akal n Illabakan [Le pays des Illabakan] (Reproduction d'une carte dessinée par un informateur allabaka) | 8 |
| 2. Situation des Illabakan au Niger et nomadisation de saison des pluies des différents groupes touaregs | 10 |
| 3. Géologie et hydrogéologie | 24 |
| 4. Points d'eau fréquentés par les Illabakan en saison sèche | 34 |
| 5. Rapports entre familles de maîtres et de serviteurs | 36 |
| 6. Pyramides d'âges | 39 |
| 7. Aire de nomadisation des Illabakan et de leurs suzerains en saison sèche | 46 |
| 8. Nomadisation estivale du campement de Najim, chef des Illabakan | 54 |
| 9. Esquisse des pâturages | 79 |
| 10. Marchés fréquentés par les Illabakan | 93 |
| 11. Composition des repas des douze cuisines d'un campement pendant dix-huit jours, du 11 au 28 septembre 1967 | 101 |

CARTES HORS TEXTE

| |
|--|
| 1. Nomadisation mensuelle des campements des Illabakan de l'Est. Novembre. |
| 2. — — — — — Décembre. |
| 3. — — — — — Janvier. |
| 4. — — — — — Février. |
| 5. — — — — — Mars. |
| 6. — — — — — Avril. |
| 7. — — — — — Mai. |
| 8. — — — — — Juin. |
| 9. — — — — — Juillet. |
| 10. Nomadisation mensuelle des Illabakan. Août. |
| 11. — — — — — Septembre. |
| 12. — — — — — Octobre. |
| 13. Carte des troupeaux en décembre 1967. |
| 14. Carte des noms de lieux cités. |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| AVANT-PROPOS | 7 |
| INTRODUCTION | 9 |
| I. — LE MILIEU PHYSIQUE | 13 |
| 1. — LES CONDITIONS CLIMATIQUES | 13 |
| A. — <i>Les données générales</i> | 13 |
| B. — <i>Les pluies en 1967-1968</i> | 15 |
| 2. — LES RÉGIONS NATURELLES | 16 |
| A. — <i>La « tadarast »</i> | 17 |
| I. le plateau | 17 |
| II. les grandes vallées sèches | 18 |
| B. — <i>Les dunes mortes du Crétacé moyen</i> | 20 |
| C. — <i>La falaise de Tigiddit et l'Eghazer wan Agadez</i> | 21 |
| 3. — LES RESSOURCES EN EAU | 22 |
| A. — <i>La tadarast et la région des grès du Tegama</i> | 22 |
| I. les eaux de surface | 22 |
| II. les eaux profondes | 23 |
| B. — <i>La région des dunes mortes et du Crétacé moyen</i> | 26 |
| I. les eaux de surface | 26 |
| II. les nappes quaternaires | 26 |
| III. les nappes profondes | 27 |
| C. — <i>La falaise de Tigiddit et la plaine d'In Gall</i> | 27 |
| II. — LE MILIEU HUMAIN | 29 |
| 1. — L'HISTOIRE ; ORIGINE DES ILLABAKAN | 30 |
| 2. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ILLABAKAN PENDANT LA SAISON SÈCHE | 33 |

| | |
|---|-----|
| 3. — CATÉGORIES ET RAPPORTS SOCIAUX INTERNES | 35 |
| 4. — LA SITUATION DÉMOGRAPHIQUE | 38 |
| 5. — LES ILLABAKAN ET LEURS VOISINS | 43 |
| | |
| III. — LE MOUVEMENT DES HOMMES | 51 |
| 1. — LE CAMPMENT | 51 |
| 2. — LE PROCESSUS DE LA NOMADISATION | 52 |
| 3. — LE CYCLE DE L'ANNÉE 1967-1968 ; COMMENTAIRE DES CARTES DE NOMADISATION | 57 |
| 4. — LES AUTRES ANNÉES | 61 |
| | |
| IV. — LES TROUPEAUX | 65 |
| 1. — LA CIRCULATION DES BIENS ET LA FORMATION DES TROUPEAUX | 65 |
| 2. — LES DIFFÉRENTS TYPES D'ANIMAUX | 66 |
| 3. — LES MOUVEMENTS DES TROUPEAUX | 77 |
| A. — <i>L'entretien et les pâturages des différents troupeaux</i> | 78 |
| B. — <i>Les bergers</i> | 80 |
| C. — <i>Les mouvements des troupeaux au cours du cycle 1967-1968</i> | 83 |
| | |
| V. — ÉCONOMIE ET MARCHÉS | 87 |
| 1. — ÉCONOMIE DE PRÉDATION ET TENTATIVES AGRICOLES | 87 |
| A. — <i>La cueillette</i> | 87 |
| B. — <i>La chasse</i> | 88 |
| C. — <i>Les tentatives agricoles</i> | 89 |
| 2. — LES ÉCHANGES ET LES MARCHÉS | 90 |
| A. — <i>Transactions en zone nomade</i> | 91 |
| B. — <i>Le marché d'In Gall</i> | 91 |
| C. — <i>Les marchés du sud</i> | 92 |
| 3. — VARIATIONS DES COURS | 94 |
| 4. — L'ÉCONOMIE DES CAMPMENTS | 95 |
| 5. — LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE | 102 |
| | |
| CONCLUSION | 105 |
| GLOSSAIRE DES TERMES TAMASHEQ | 107 |
| INDEX DES TERMES BOTANIQUES | 109 |
| OUVRAGES CONSULTÉS. FILMOGRAPHIE | 111 |
| TABLE DES FIGURES ET LISTE DES CARTES HORS-TEXTE | 113 |

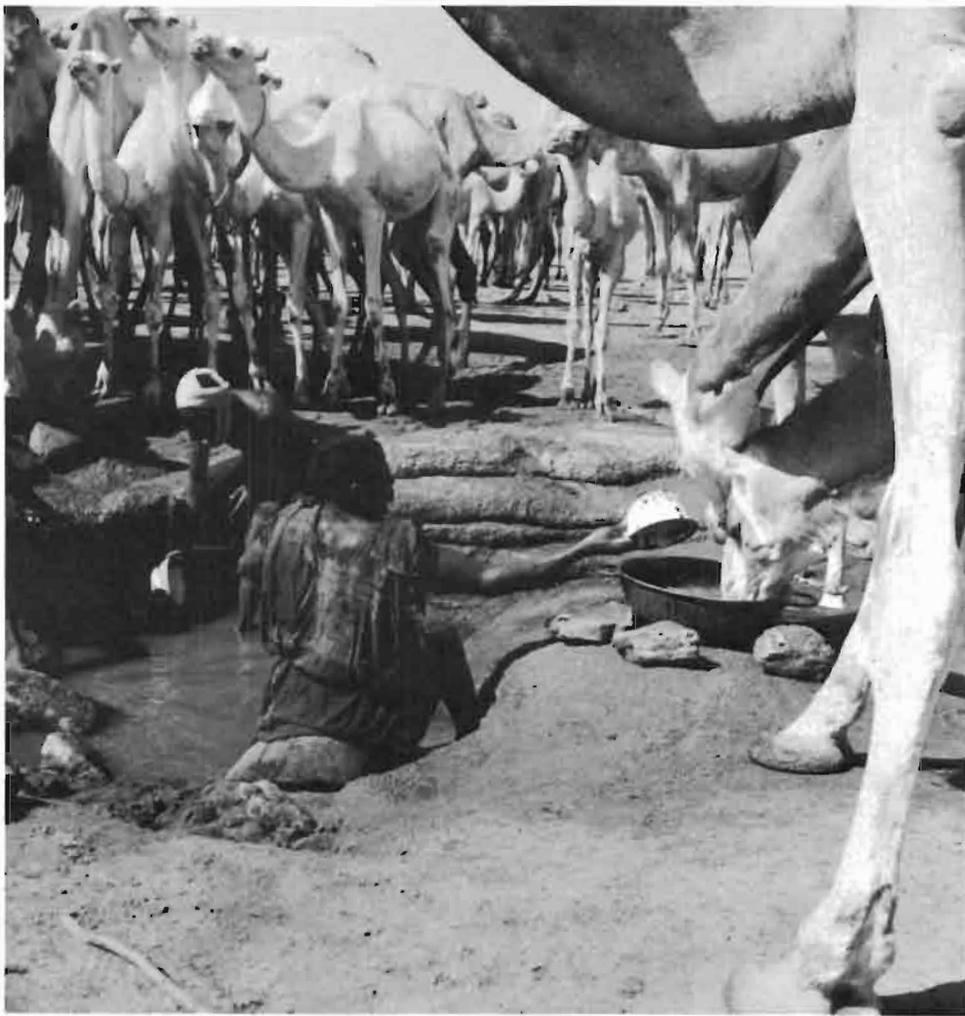


1. Najim ag Khelil, chef des Illabakan.

2. Mare d'In Tamat (ouest d'In Aggar) au mois de novembre. Bien que la mare soit en voie d'assèchement, les Illabakan viennent encore y remplir leurs outres (cf. p. 23).

3. Creusement d'un *eres* (pl. *ersan*) dans le lit mineur d'un kori à Tebangam (cf. p. 27), à 10 km à l'ouest-nord-ouest d'In Gall.





4. Abreuvement aux sources salées de Gelele, début septembre (cf. p. 28).

5. Le déplacement (*tizavik*) de saison des pluies. Les hommes à chameau précèdent les femmes chargées de bagages (p. 53).

6. Le troupeau de chammelles, conduit par un jeune cavalier, se déplace aux côtés de la longue colonne du campement (p. 53).



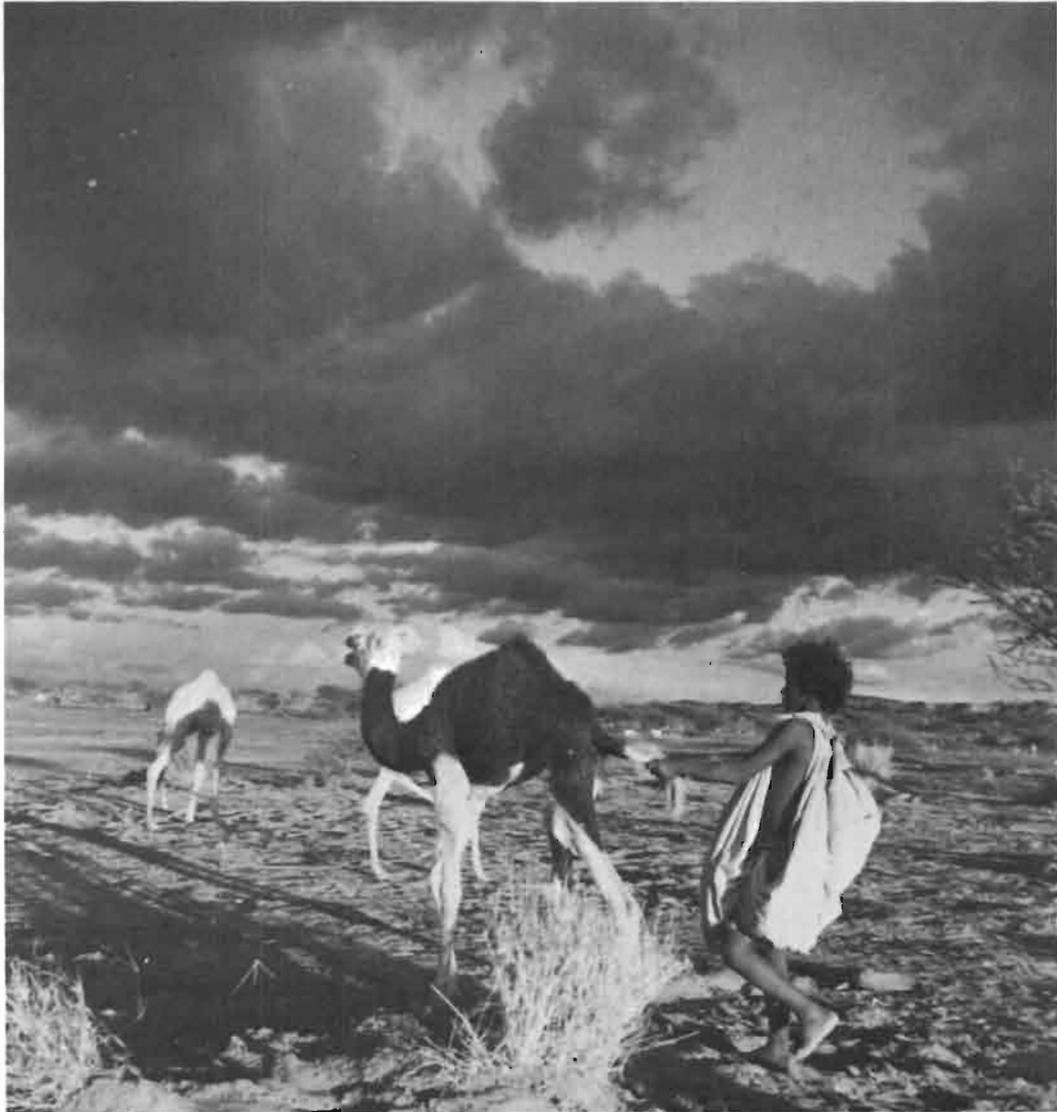
7. Approche du vent de sable précédant la tornade en août.



9. Le campement, sur la route du sud, fin septembre, s'arrête auprès d'une mare à Amalawmalawen (23 km au sud-ouest d'In Gall).



8. Jeune chasseur allabaka avec son chien (p. 89).



10. Poursuite quotidienne des chamelons, que l'on attache le soir par la patte à un piquet (p. 80).

ORSTOM ÉDITEUR
Dépôt légal 2^e trim. 1974
Imprimerie Darantiere
Dijon - Quetigny
N° d'imp. : 734-079

LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

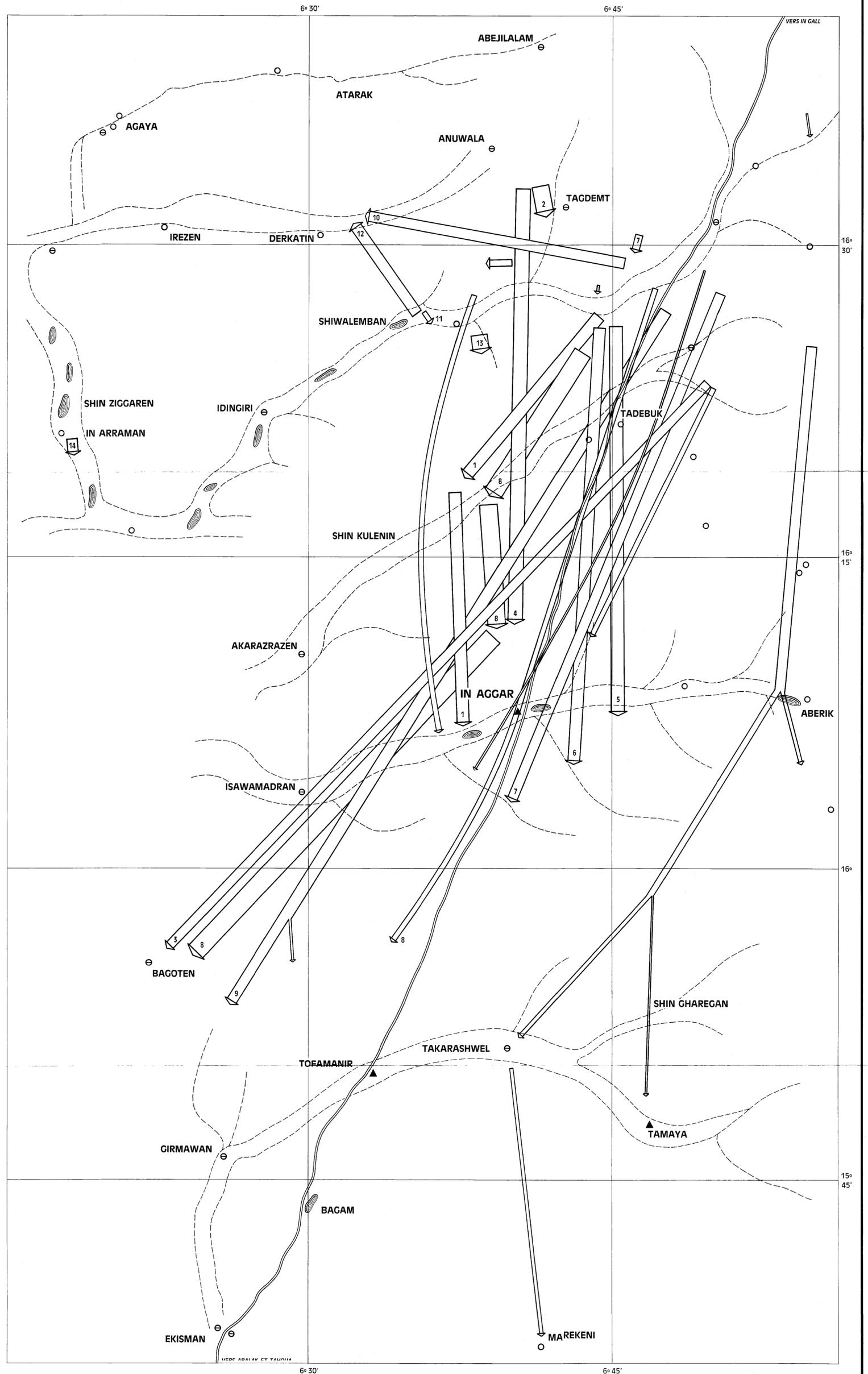
NOVEMBRE

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelowen
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE
ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

DÉCEMBRE

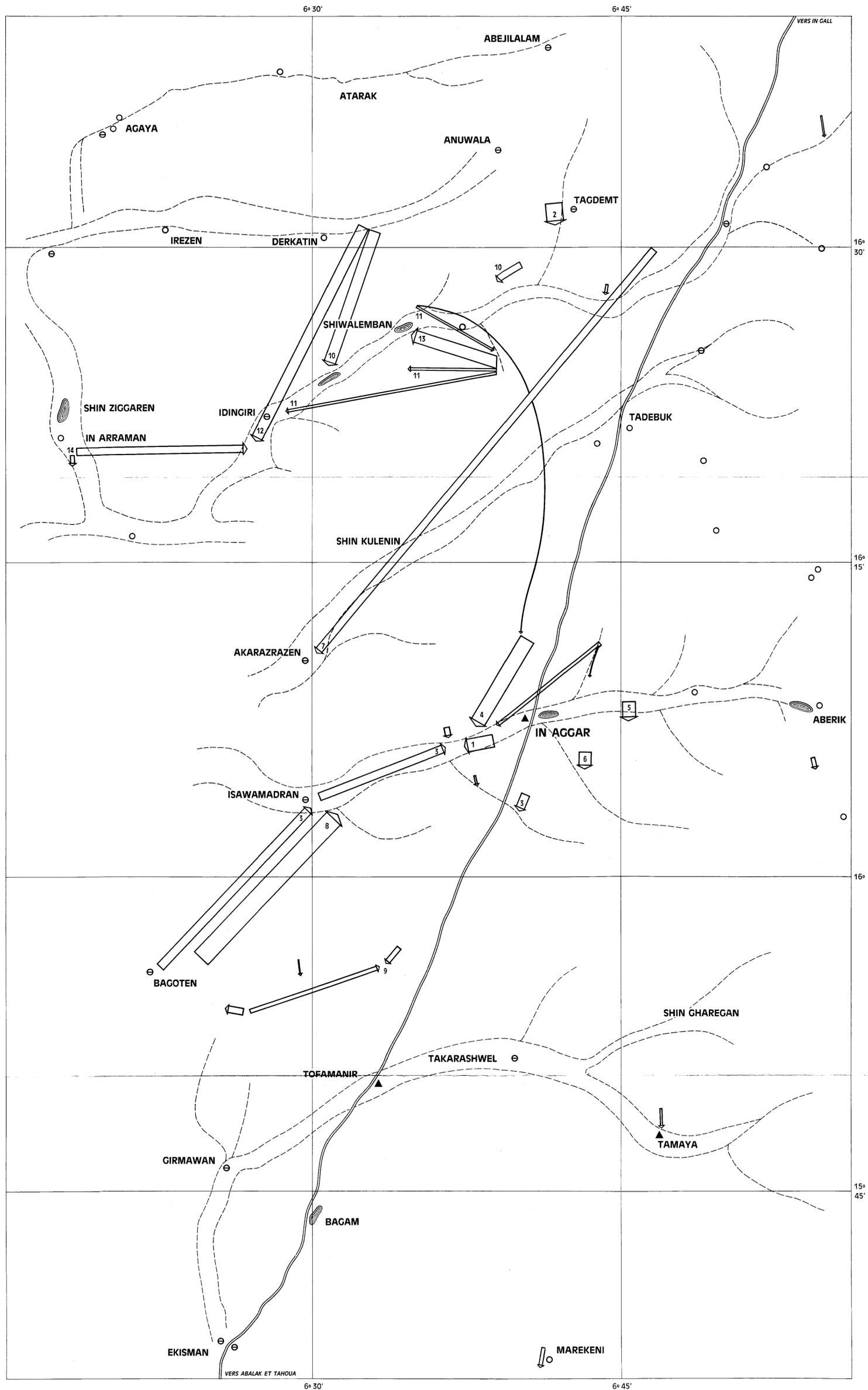
LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelowen
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman

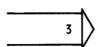
ECHELLE 1/200 000



**NOMADISATION MENSUELLE
 DES CAMPEMENTS
 DES ILLABAKAN DE L'EST**

JANVIER

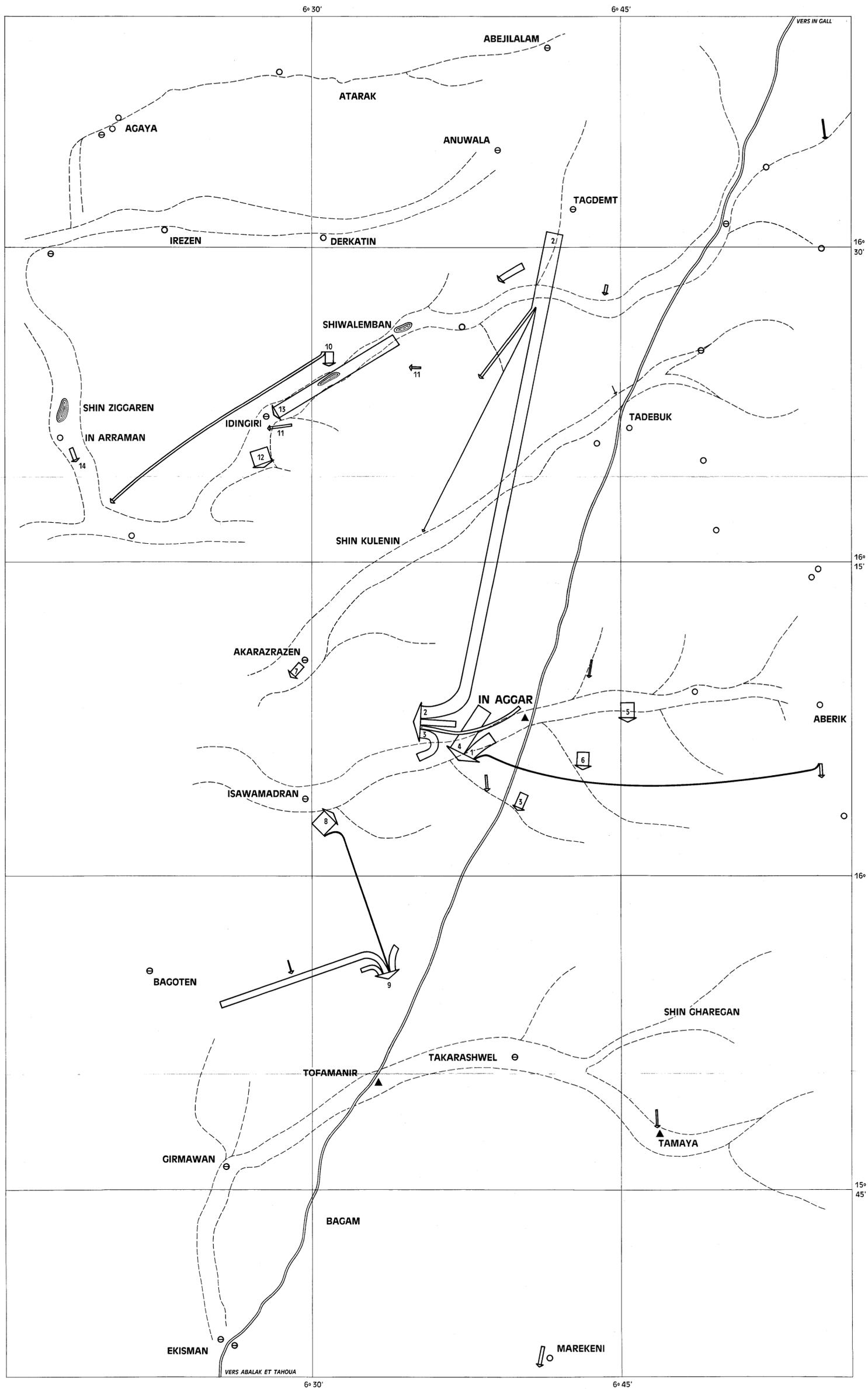
LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalsun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Cogl
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobéji
- 11 - Campement d'Abelown
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'in Arraman

ECHELLE 1/200 000



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES AU SUD DU SAHARA - 11 (NIGER)

CARTE N° 4

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

FÉVRIER

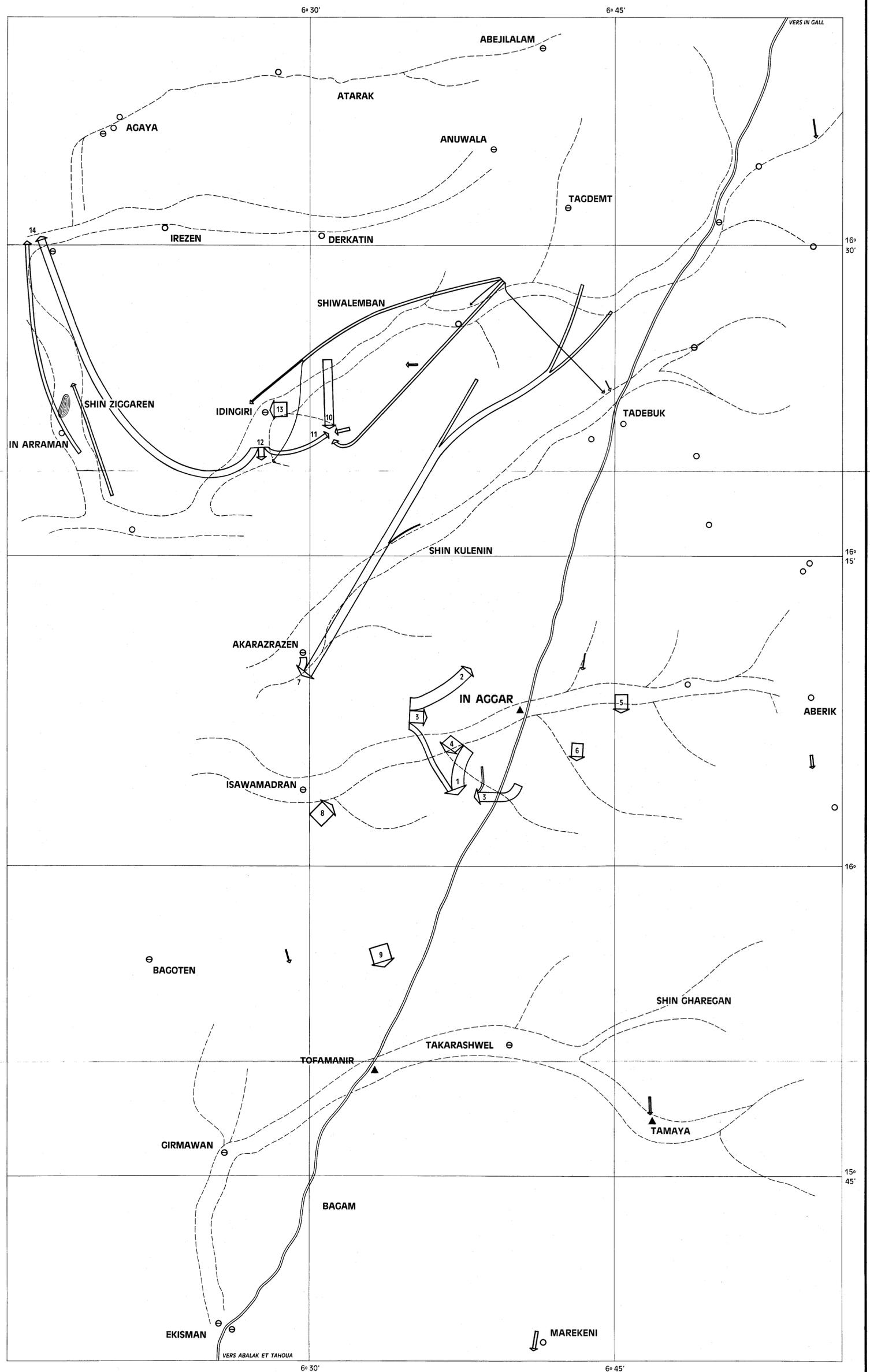
LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelowen
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman

ECHELLE 1/200 000
km 0 1 2 4 6 8 10 km



Imprimé par l'Union Graphique Parisienne

LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHÉLIENNE
ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

MARS

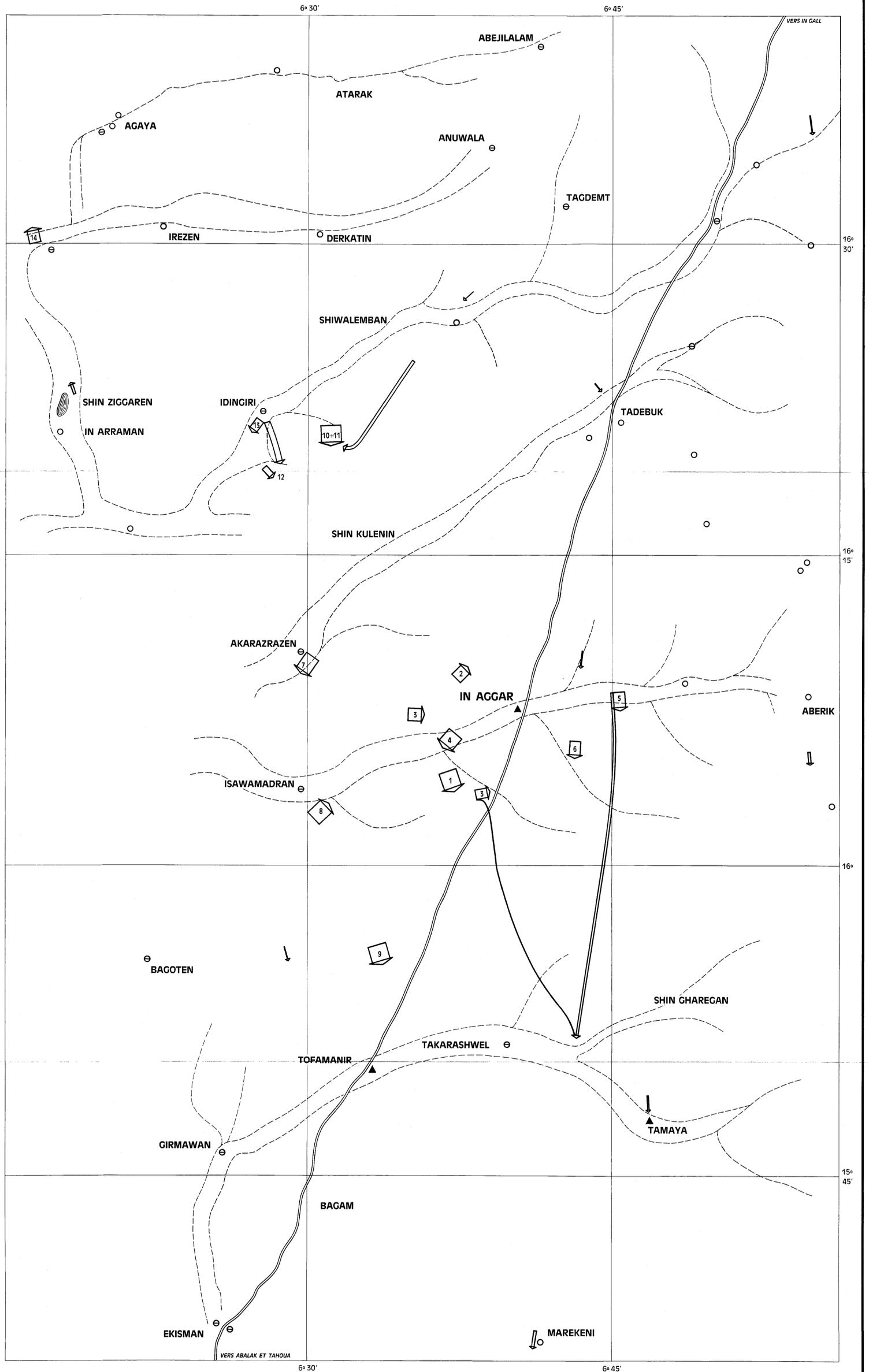
LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelown
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman

ECHELLE 1/200 000



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHÉLIENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

AVRIL

LEGENDE

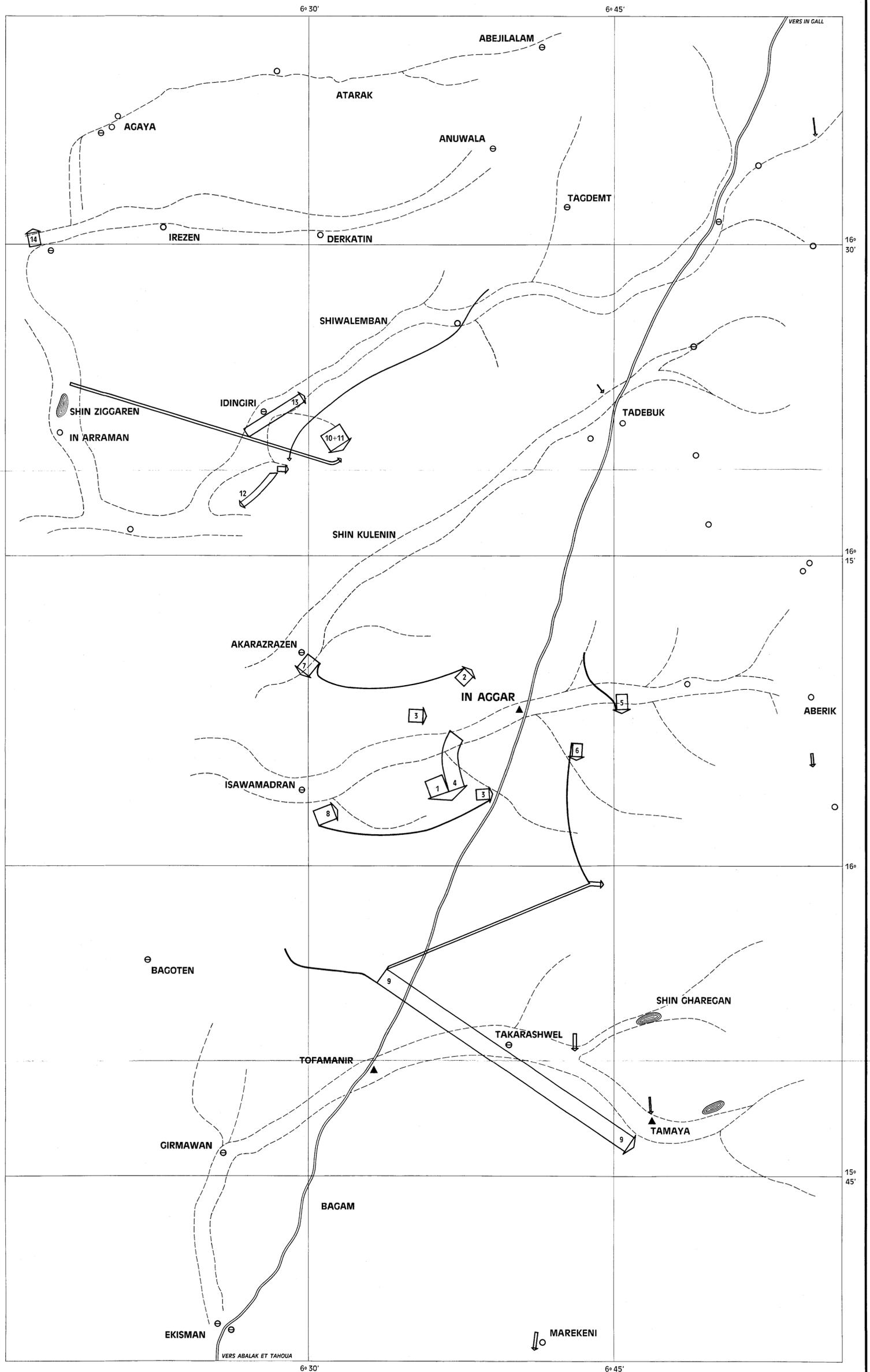
-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelown
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman

ECHELLE 1/200 000

km 0 1 2 4 6 8 10 km



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEUNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES AU SUD DU SAHARA - 11 (NIGER)

CARTE N° 7

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

MAI

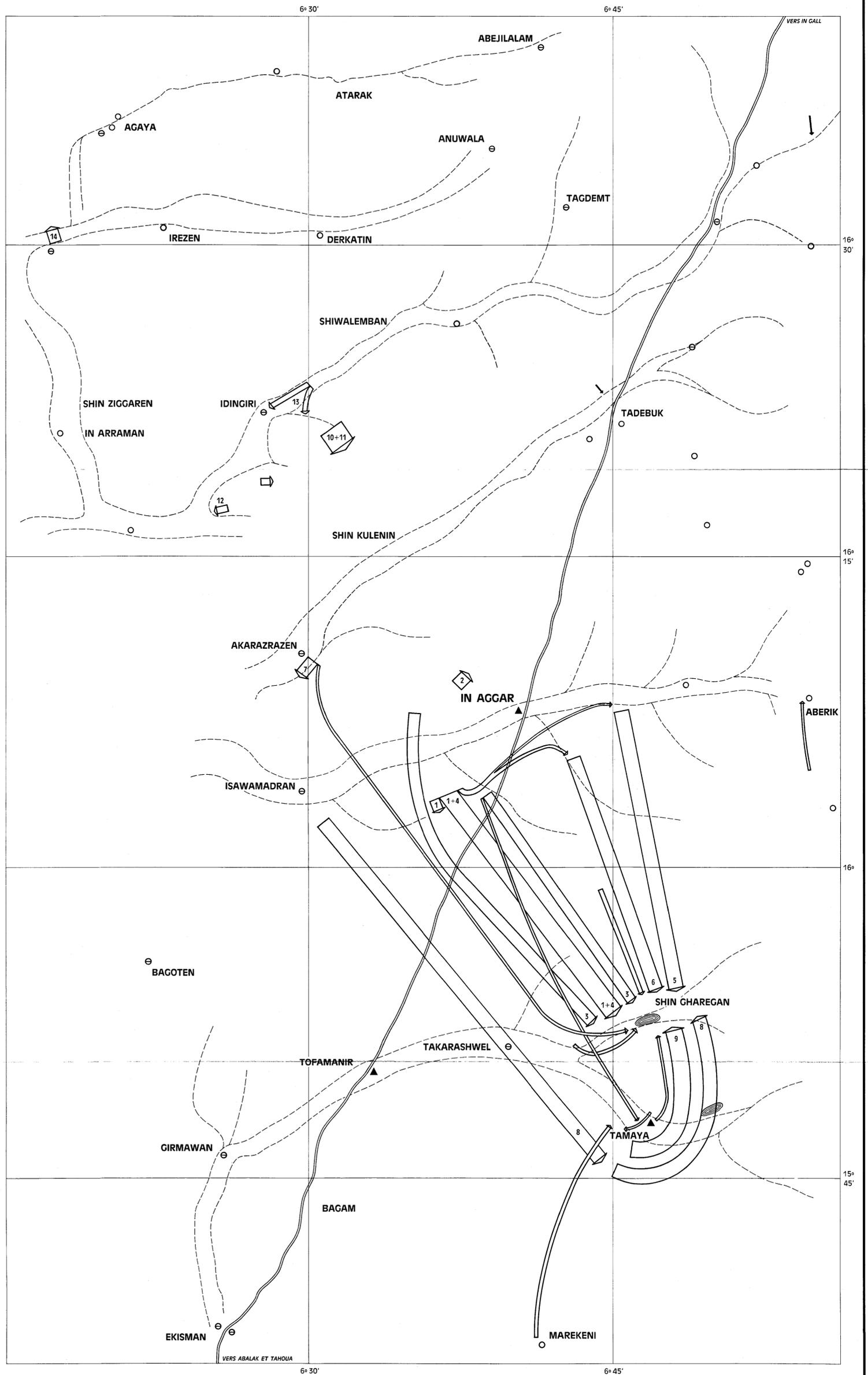
LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalisun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelowen
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman

ECHELLE 1/200 000



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE
ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

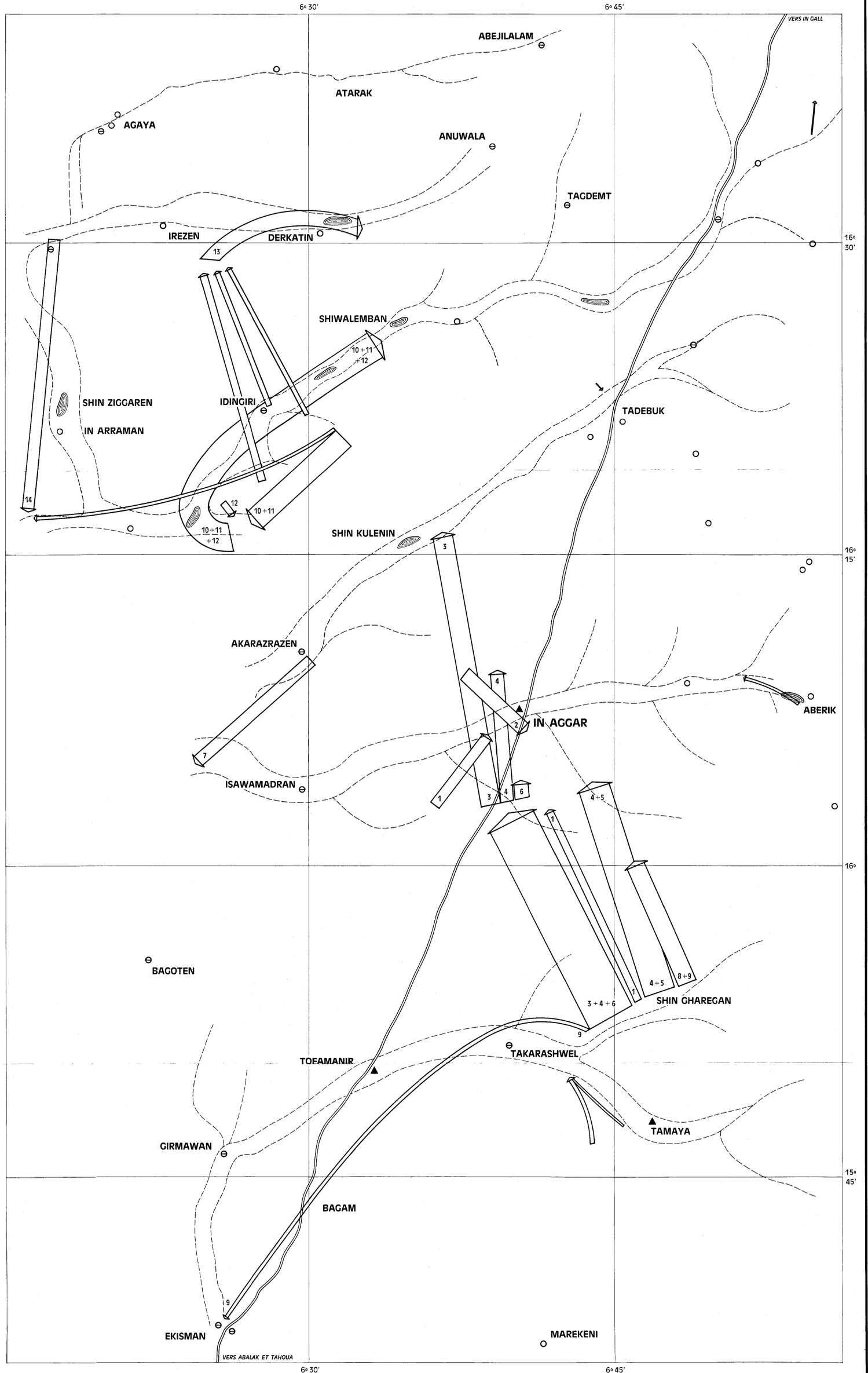
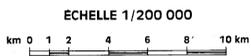
JUIN

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghailsun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelown
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité des puits d'In Arraman



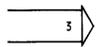
LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN DE L'EST

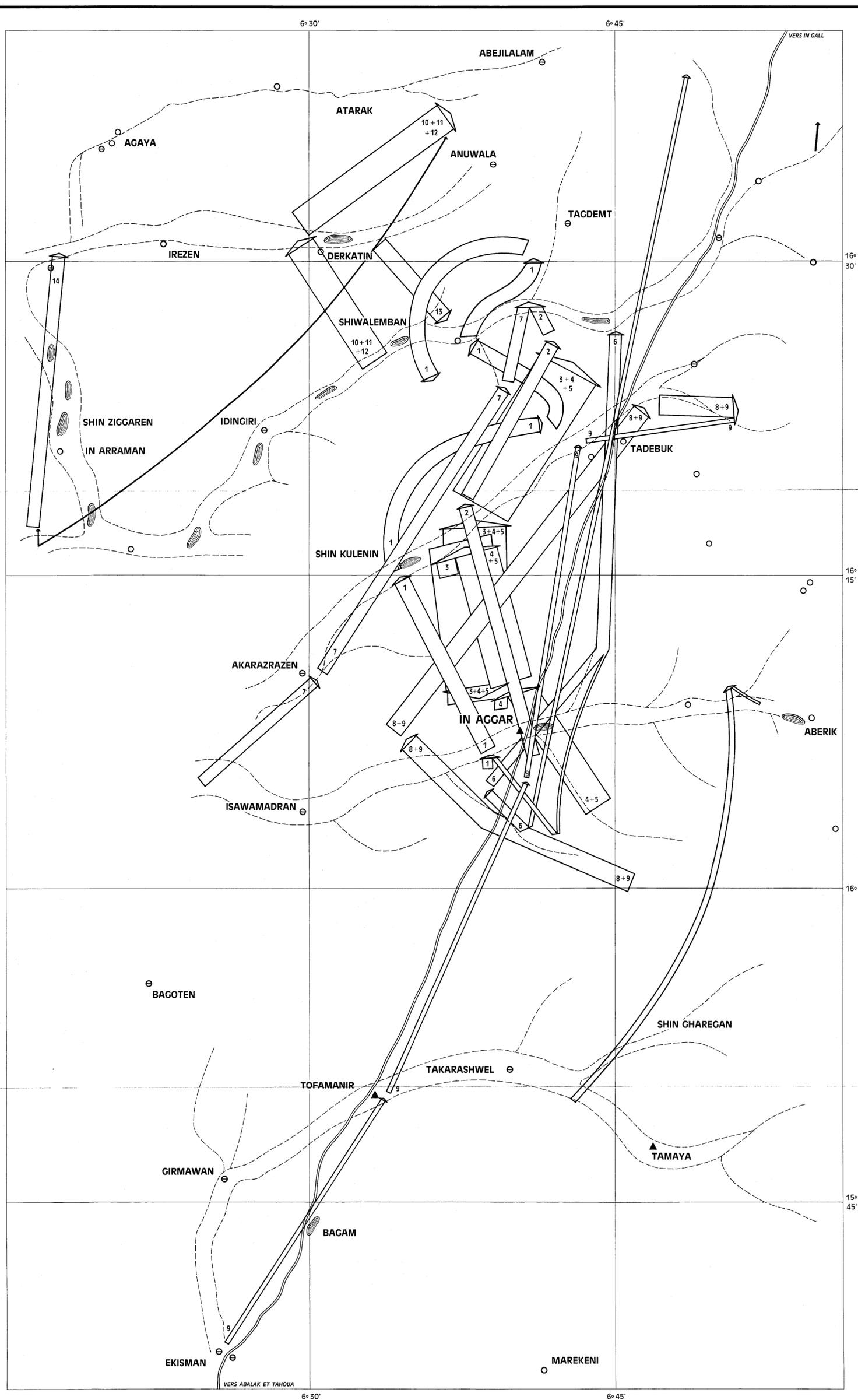
JUILLET

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Mare temporaire
-  Station de pompage
-  Puits cimenté
-  Puits traditionnel
-  Mouvement de nomadisation en saison sèche et en début de saison des pluies (Novembre à Juillet)
-  Mouvement du campement n° 3
-  1 mm = 10 hommes

LISTE DES CAMPEMENTS

- 1 - Campement de Najim
- 2 - Campement de Ghalsun
- 3 - Campement des Kel Tadarast
- 4 - Campement d'Amekki
- 5 - Campement de Khamed Iknan ag Gogi
- 6 - Campement des fils d'Idigini
- 7 - Campement de Salegh
- 8 - Campement d'Azahor
- 9 - Campements situés à Bagoten et Tofamanir
- 10 - Campement de Bobeji
- 11 - Campement d'Abelwen
- 12 - Campement de Shitept
- 13 - Campement d'Ayloq
- 14 - Campements situés à proximité du puits d'In Arraman



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUARÈGUE SAHÉLIENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

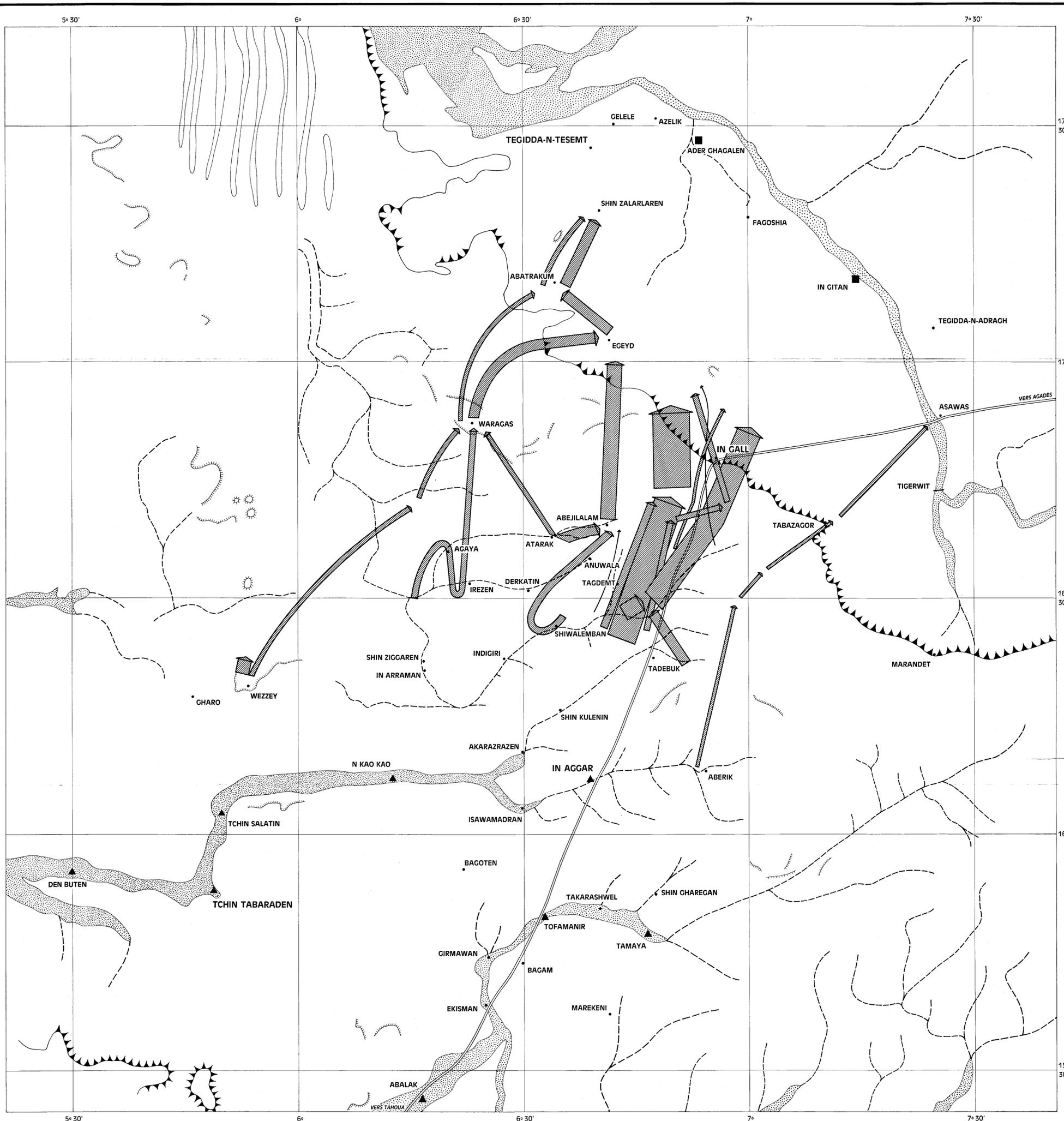
NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN

AOUT

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Vallée fossile remblayée
-  Escarpement
-  Cuesta-falaise de Tigiddit
-  Station de pompage
-  Forage artésien
-  Mouvement de nomadisation en saison des pluies (Août, Septembre, Octobre)
-  1 mm = 20 hommes
-  Cordons de dunes vives

ECHELLE 1/500 000
km 0 5 10 15 20 25 km



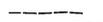
LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEUNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

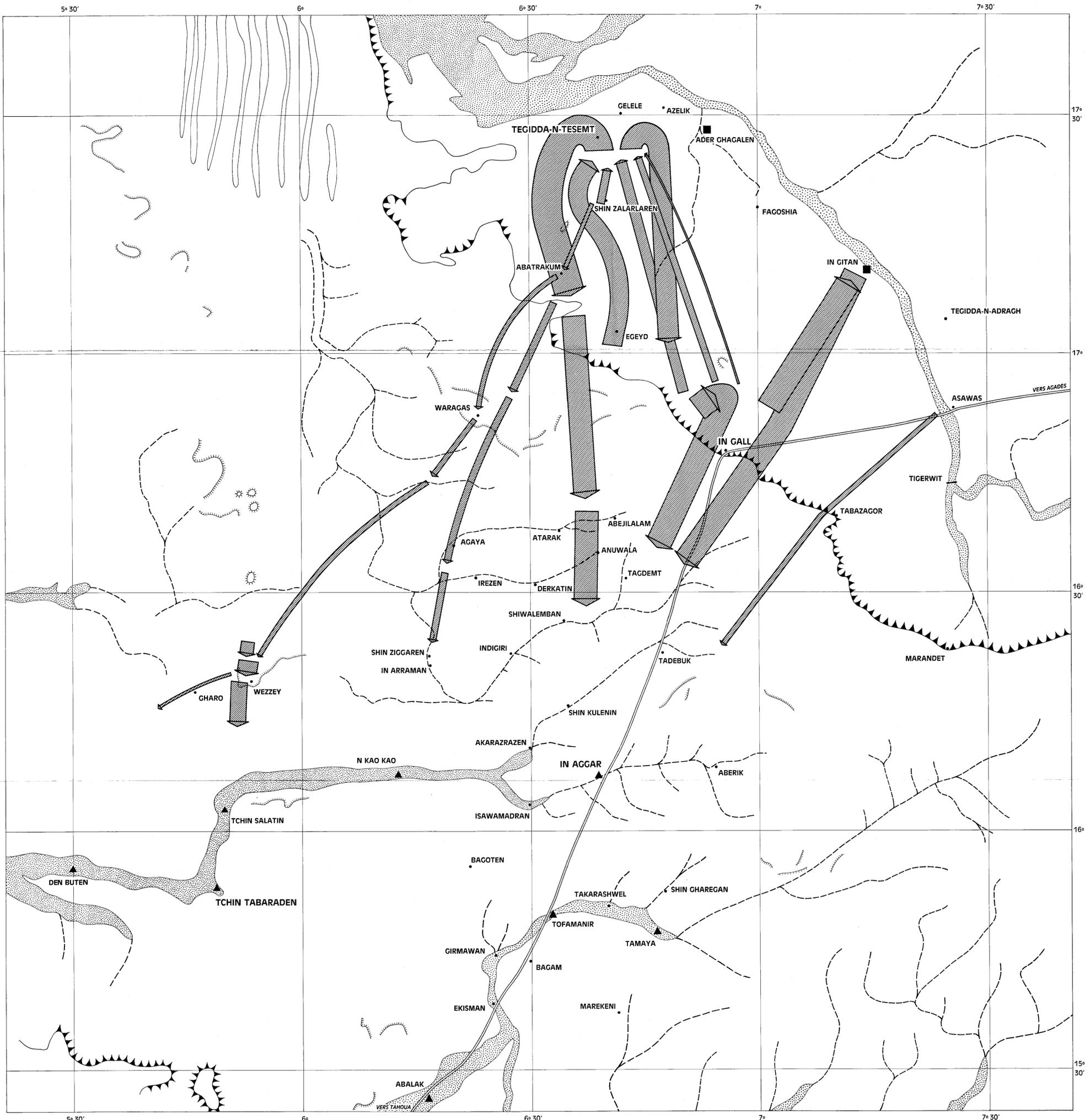
NOMADISATION MENSUELLE DES CAMPEMENTS DES ILLABAKAN

SEPTEMBRE

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Vallée fossile remblayée
-  Escarpement
-  Cuesta-falaise de Tigiddit
-  Station de pompage
-  Forage artésien
-  Mouvement de nomadisation en saison des pluies (Août, Septembre, Octobre)
-  1 mm = 20 hommes
-  Cordons de dunes vives

ECHELLE 1/500 000
km 0 5 10 15 20 25



LES ILLABAKAN
 UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEUNE
 ET SON AIRE DE NOMADISATION

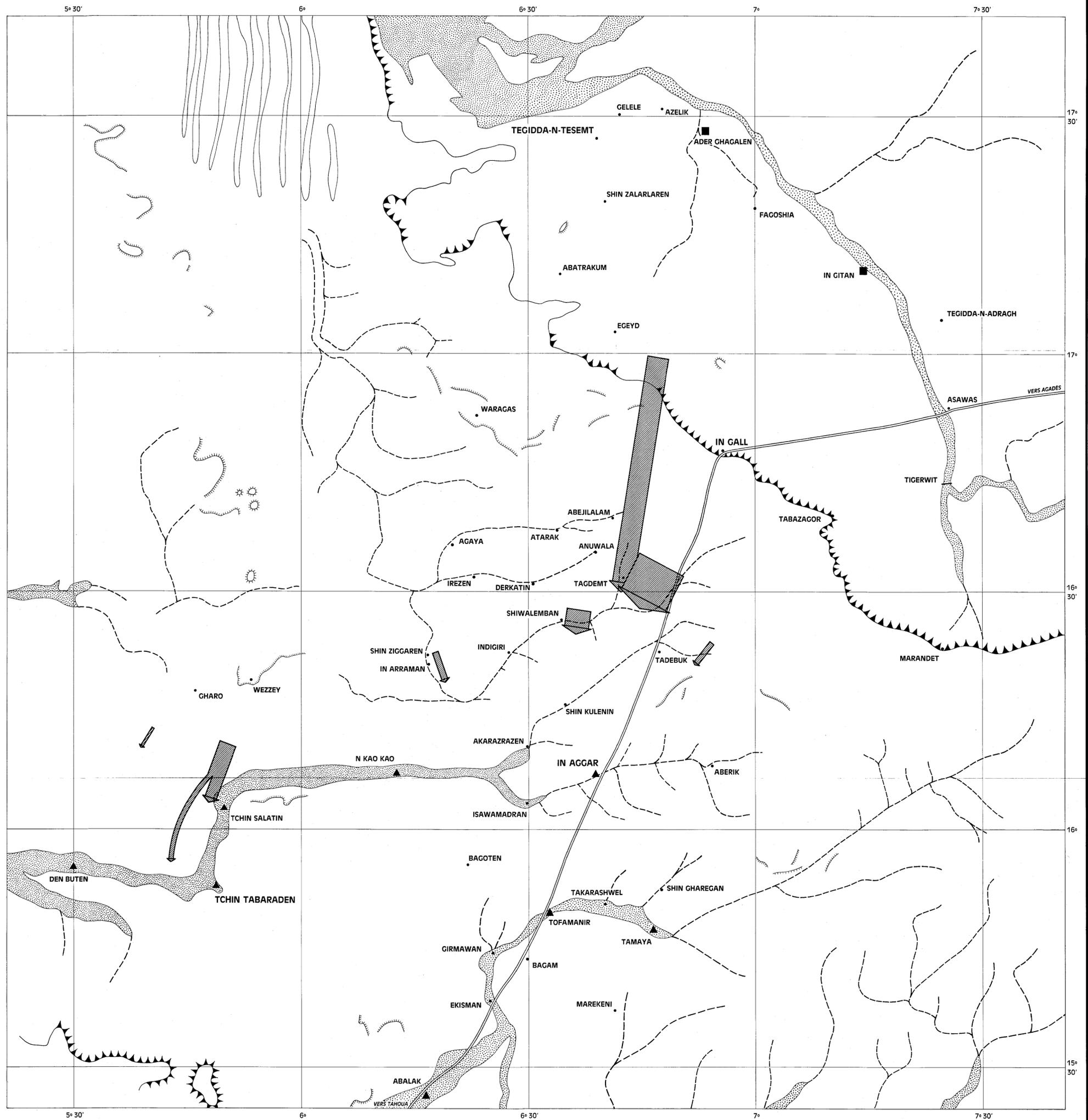
**NOMADISATION MENSUELLE
 DES CAMPEMENTS
 DES ILLABAKAN**

OCTOBRE

LEGENDE

-  Piste
-  Vallée sèche fossile
-  Vallée fossile remblayée
-  Escarpement
-  Cuesta-falaise de Tigiddit
-  Station de pompage
-  Forage artésien
-  Mouvement de nomadisation en saison des pluies (Août, Septembre, Octobre)
-  1 mm = 20 hommes
-  Cordons de dunes vives

ECHELLE 1/500 000
 km 0 5 10 15 20 25



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUAREGUE SAHELIEENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION

LES TROUPEAUX EN DECEMBRE 1967

LEGENDE

Valeur globale des troupeaux :

-  Troupeaux (unité de gestion) de 1 à 24 Standard Stock Unit (SSU)
-  Troupeaux (unité de gestion) de 25 à 49 Standard Stock Unit (SSU)
-  Troupeaux (unité de gestion) de 50 à 99 Standard Stock Unit (SSU)
-  Troupeaux (unité de gestion) de 100 et + Standard Stock Unit (SSU)

1 SSU = 1 camelin, 2 bovins, 10 ovins ou caprins

Importance et types de bétail :

| Camelins | Bovins | Ovins | Caprins | |
|---|---|---|---|------------|
|  |  |  |  | de 1 à 24 |
|  |  |  |  | de 25 à 49 |
|  |  |  |  | de 50 à 99 |
|  |  |  |  | 100 et + |

Modes de gardiennage :

-  Garde par main-d'œuvre familiale
-  Garde par main-d'œuvre salariée
-  Garde par main-d'œuvre servile
-  Troupeaux gardés au campement
-  Troupeaux gardés au loin

 Liaison entre troupeaux isolés et leur campement

 Retour des chameaux de la deuxième "cure salée" automnale à Idingiri

 Piste

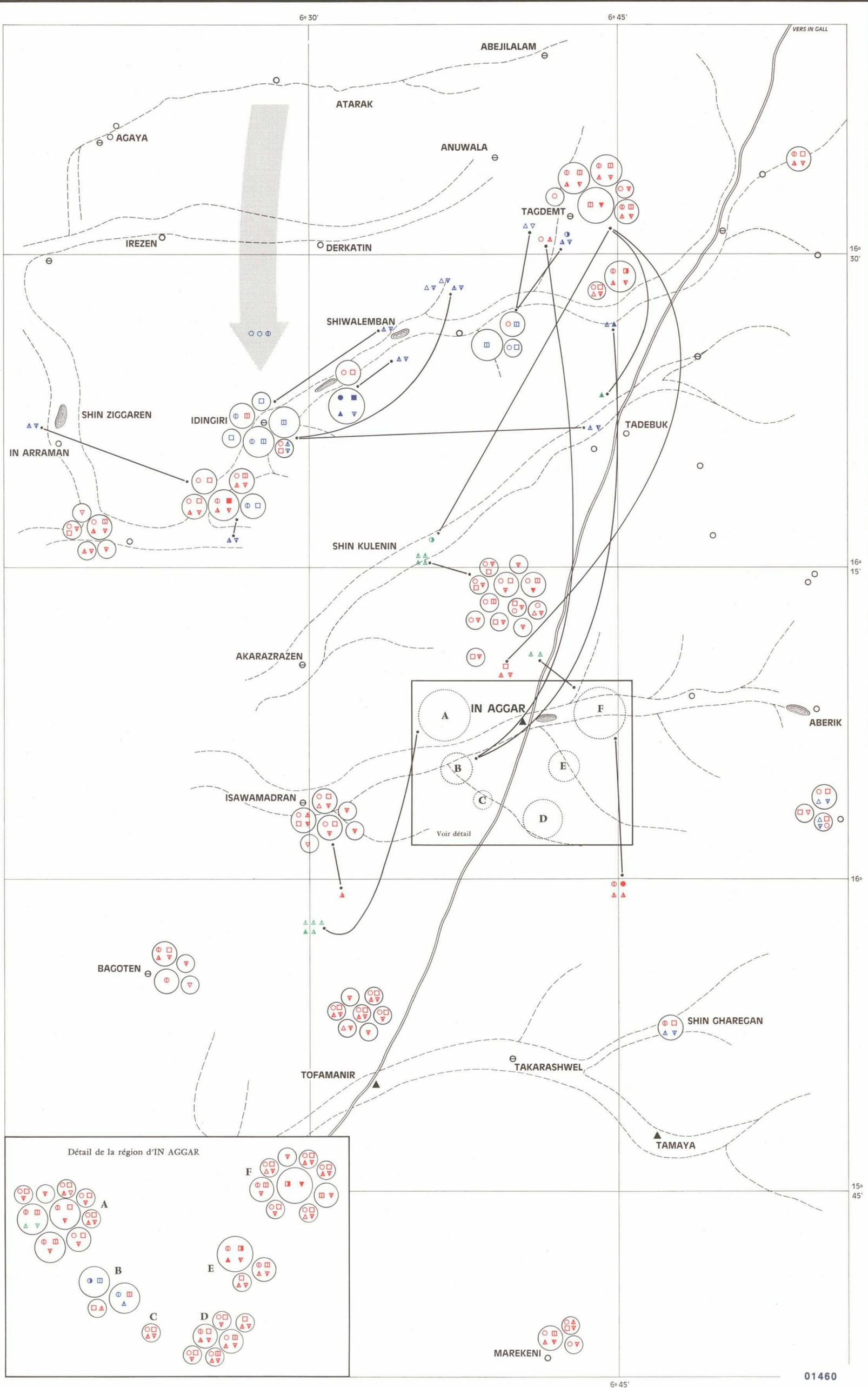
 Vallée sèche fossile

 Mare en eau en décembre 1967

 Station de pompage

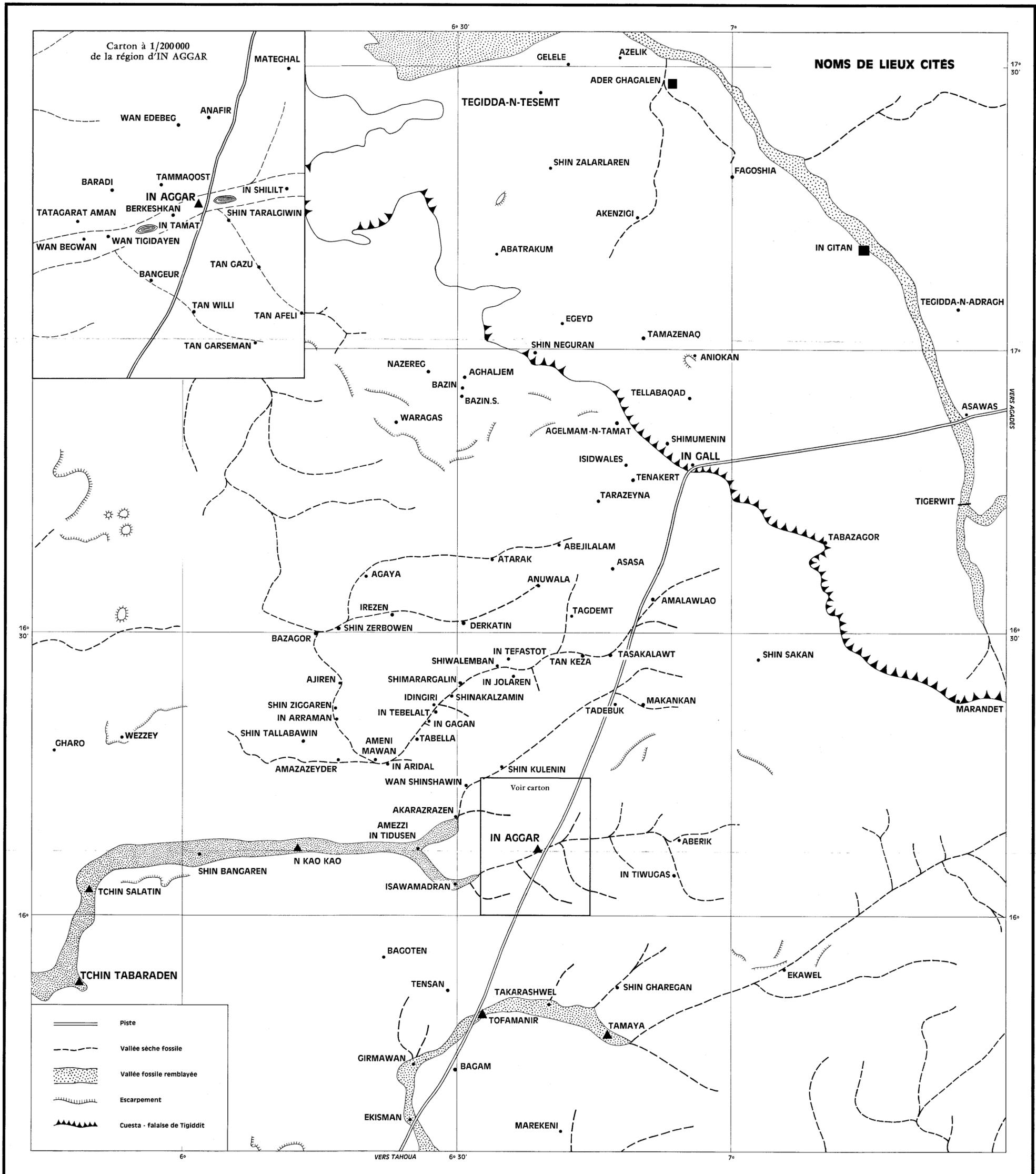
 Puits cimenté

 Puits traditionnel



LES ILLABAKAN

UNE TRIBU TOUARÈGUE SAHÉLIENNE ET SON AIRE DE NOMADISATION



Déjà parus dans la même collection (Structures agraires au sud du Sahara) :

1. REMY (G.) - 1967 - Yobri (Haute-Volta).
EPHE, Paris; 99 p., 3 cart. H.T.
2. BARRAL (H.) - 1968 - Tiogo (Haute-Volta).
ORSTOM, Paris; 72 p., 8 cart. et 5 pl. H.T.
3. TISSANDIER (J.) - 1969 - Zengoaga (Cameroun).
ORSTOM, Paris; 88 p., 5 cart. et 3 pl. H.T.
4. SAVONNET (G.) - 1970 - Pina (Haute-Volta).
ORSTOM, Paris; 65 p., 7 cart. et 3 pl. H.T.
5. WURTZ (J.) - Adiamprifikro-Douakankro.
Étude d'un terroir baoulé (Côte d'Ivoire).
EPHE, Paris; 68 p., 4 cart. H.T.
6. HALLAIRE (A.) - 1972 - Hodogway (Cameroun-nord).
ORSTOM, Paris; 84 p., 4 cart. et 3 pl. H.T.
7. LERICOLLAIS (A.) - 1972 - Sob (Sénégal).
ORSTOM, Paris; 110 p., 3 cart. et 10 pl. H.T.
8. GUILLOT (B.) - 1973 - La Terre Enkou (Congo).
EPHE, Paris; 128 p., 4 cart. + 1 et 5 pl. H.T.
9. CHAMPAUD (J.) - 1973 - Mom, Terroir bassa (Cameroun).
ORSTOM, Paris; 62 p., 7 cart. + 2 pl. H.T.

Structures agraires à Madagascar :

1. DANDOY (G.) - 1974 - Vavatenina (Côte orientale malgache). ORSTOM, Paris; 94 p., 8 cart. et 4 pl. H.T.

MOUTON & Co. La Haye — Paris
ORSTOM Paris